BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE
DES SCIENCES RELIGIEUSES

histoire d'israël

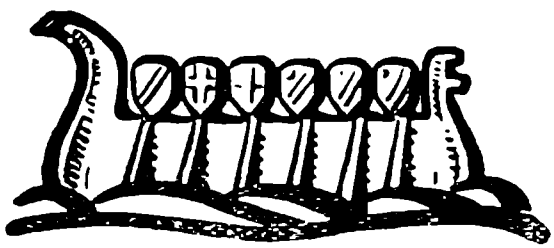
et de

l'ancien orient

par

L. DENNEFELD

professeur à l'Université de Strasbourg



LIBRAIRIE
BLOUD & GAY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 20 EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A à T, HORS COMMERCE, ET 400 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 400 SUR VÉLIN ALFA RUYSDAL POUR LES SOUSCRIPTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE DES SCIENCES RELIGIEUSES. CE TIRAGE SPÉCIAL CONSITUE L'ÉDITION ORIGINALE.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 à 200 SUR BOUFFANT BIBLIO DES PAPETERIES DE FRANCE

NIHIL OBSTAT :
Argentinae, die 26 septembris 1935.
G. FRITZ

IMPRIMATUR :
Argentinae, die 3 octobris 1935.
C. KOLB, *v. g.*

Copyright by Bloud et Gay, 1935.
Ce volume est le 72e paru dans la *Bibliothèque Catholique des Sciences Religieuses.*

AVANT-PROPOS

CONDENSER dans un exposé aussi court que précis l'évolution générale et les événements les plus importants de l'histoire d'Israël, ainsi que le rôle de ses grandes personnalités, tel est le but de ces pages. En conséquence, on voudra bien ne pas y chercher une histoire littéraire, ni une théologie de l'Ancien Testament. Il ne saurait être ici question que de la vie extérieure du peuple hébreu.

Toute l'existence d'Israël est dominée par celle des États avec lesquels il fut en contact. Aussi avons-nous pris soin de la replacer dans le cadre de l'Ancien Orient. C'est ce qui explique la place faite, autant que le format de ce volume le permettait, aux destinées des grands empires de Mésopotamie et d'Égypte d'abord, de Grèce et de Rome plus tard. Elles n'y interviennent, il va de soi, que dans la mesure nécessaire pour comprendre celles d'Israël. Une attention spéciale est accordée aux recherches ou fouilles récentes dont les résultats ont jeté sur les événements racontés par la Bible de nouvelles lumières.

Bien des faits dans cette histoire touchent directement à l'ordre religieux et plusieurs présentent un caractère purement surnaturel. De ce chef, des problèmes de fond se posent à leur sujet, sur lesquels croyants et incroyants sont depuis longtemps divisés. En évitant les longues discussions qui nous auraient mené trop loin, nous nous sommes appliqué à faire voir en peu de mots comment la tradition catholique telle que la comprennent ses meilleurs représentants, soutenus par les critiques modérés qui réagissent de plus en

plus contre les négations extrêmes des écoles rationalistes, permet d'en aborder victorieusement la solution.

Comme pendant de notre Introduction à la littérature biblique, cette *Histoire d'Israël* voudrait montrer où en est aujourd'hui, dans cet autre domaine immédiatement voisin, la science de l'Ancien Testament. Aux étudiants, aux prêtres et aux laïques instruits nous souhaiterions qu'elle fût capable de fournir l'essentiel de ce qu'ils ont le désir et le besoin de savoir sur la formation et les vicissitudes temporelles du peuple élu.

L. D.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES. — Une histoire d'Israël a nécessairement pour source principale les livres bibliques. Sur l'état de la critique à leur sujet, nous renvoyons à notre *Introduction à l'Ancien Testament*, Paris, Bloud et Gay, 1934.

A titre complémentaire, il faut aussi compter avec les sources profanes, savoir les monuments et documents de l'ancienne civilisation orientale. Elles sont bien indiquées dans les articles respectifs consacrés par le *Supplémen du Dictionnaire de la Bible*, publié sous la direction de M. L. PIROT, aux divers peuples et pays de l'antiquité : Babylone, Égypte, etc. La plupart se trouvent réunies dans H. GRESSMANN, *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*, t. I-II, 2e éd., 1926 et A. JEREMIAS, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orients*, 4e éd., 1930.

II. ÉTUDES GÉNÉRALES. — Chaque chapitre aura sa bibliographie propre. Nombreuses sont les publications d'ensemble dont l'histoire d'Israël fut l'objet. La présente liste ne contient que celles qui, pour divers motifs présentent un intérêt plus général.

1° Chez les catholiques :

L. DESNOYERS, *Histoire du peuple hébreu des Juges à la captivité*, t. I-III (inachevé, va jusqu'à Salomon incl.), 1922-1930.

C.-F. JEAN, *Le milieu biblique avant Jésus-Christ*, t. I-II, 1922-1923.

Aem. SCHŒPFER, *Geschichte des Alten Testamentes*, 6e éd., 1923.

SCHUSTER-HOLZAMMER, *Handbuch der Biblischen Geschichte*, t. I : *Das Alte Testament*, 8e édition par SELBST-KALT, 1925.

L.-C. FILLION, *Histoire d'Israël peuple de Dieu*, t. I-III, 1927-1928.

J. VANDERVORST, *Israël et l'Ancien Orient*, 2e éd., 1929.

J.-B. PELT, *Histoire de l'Ancien Testament*, 9e éd., 1930.

Fr. FELDMANN, *Geschichte der Offenbarung des Alten Testaments*, 3e éd. 1930.

G. RICCIOTTI, *Storia d'Israele*, t. I-II, 1932-1934 (le meilleur ouvrage catholique).

2° Chez les rationalistes et les protestants :

E. RENAN, *Histoire du peuple d'Israël*, t. I-V, 1887-1893.

C. PIEPENBRING, *Histoire du peuple d'Israël*, 1898.

E. KŒNIG, *Geschichte des Reiches Gottes bis auf Jesus Christus*, 1908.

E. WELLHAUSEN, *Israelitische und jüdische Geschichte*, 7e éd., 1914; réimprimé en 1927.

R. KITTEL, *Geschichte des Volkes Israel*, t. I-II, 5e-6e éd., 1923-1925; t. III, 1-2, 1927-1929 (le meilleur ouvrage protestant).

E. SELLIN, *Geschichte des israelitisch-jüdischen Volkes*, t. I, 1924; 2e éd., 1935; t. II, 1932.

Éd. MONTET, *Histoire du peuple d'Israël*, 1927.

A. LODS, *Israël des origines au milieu du VIIIe siècle*, 1930; *Les prophètes d'Israël et les débuts du judaïsme*, 1935.

G.-A. BARTON, *A History of the hebrew people from the earlist times to the year 70 A. D.*, 1930.

Th.-H. ROBINSON et W.-H.-E. OESTERLEY, *A History of Israel*, t. I-II, 1932.

INTRODUCTION

CADRE DE L'HISTOIRE D'ISRAËL

I. Cadre géographique. — II. Cadre chronologique.

I. — Cadre géographique.

POUR comprendre l'histoire d'un pays et des peuples qui y ont vécu, il est indispensable de se rendre compte tout d'abord de la topographie de la contrée. Car le site, le relief, les qualités du sol, les frontières, le climat de la région exercent une grande influence sur les destins des hommes qui y séjournent.

Le rapport entre la géographie et l'histoire semble être particulièrement étroit dans le développement de l'Ancien Orient. Deux pays, la Mésopotamie et l'Égypte, étaient prédestinés à y jouer un rôle prépondérant. Tous deux sont des plaines alluviales extrêmement fertiles, qui doivent leur existence et leur fécondité aux fleuves qui les traversent : l'Euphrate et le Tigre d'une part, le Nil de l'autre. En même temps, les bassins créés par ces cours d'eau sont assez étendus pour permettre l'établissement de grands États et le développement de hautes civilisations. Aussi l'histoire de l'Ancien Orient est-elle caractérisée par un mouvement perpétuel vers ces pays favorisés entre tous : c'est là que commence l'histoire de l'humanité et que, des milliers d'années avant l'ère chrétienne, s'installent de puissants empires.

Leur situation topographique est d'ailleurs très différente. Elle explique en grande partie les caractères respectifs de leur évolution.

L'Égypte était un pays isolé et fermé. Oasis allongée sur les bords du Nil à travers les steppes, elle n'avait sur ses deux flancs, savoir l'immense désert libyque et la mer Rouge, aucune invasion périlleuse à redouter. Au sud, les cataractes du fleuve barraient l'entrée aux bateaux et rien n'était plus aisé à défendre que l'étroite bande de terre au milieu de laquelle elles se produisent. Au nord, dans le Delta, tout débarquement hostile pouvait être empêché sans difficulté. Il n'y avait, en somme, qu'une frontière dangereuse, celle de l'isthme compris entre la mer Rouge et la Méditerranée. Aussi les pharaons ont-ils toujours surveillé et fortifié cette porte d'entrée et, une seule fois, un peuple étranger, les Hyksos, a réussi à pénétrer par là en Égypte pour y exercer une domination durable.

Par suite, l'ancienne Égypte eut une histoire tranquille et un développement stable. En revanche, sa civilisation reçut et garda toujours une empreinte spéciale et, tout en étant très riche et très haute, il lui manqua le rayonnement extérieur.

Au contraire, la Mésopotamie était un pays ouvert. Au nord et à l'est, elle est entourée de nombreuses chaînes de montagnes, de plateaux sauvages et peu fertiles. A l'ouest et au sud, tout le long de l'Euphrate, elle est bornée par une grande plaine désertique qui s'étend à travers toute la Syrie et l'Arabie. Dépourvue de frontières naturelles, la Mésopotamie était de la sorte exposée à tout venant.

Elle se trouvait, au surplus, environnée de peuplades nombreuses et faméliques. Le vaste désert syro-arabe pouvait bien nourrir une population restreinte; mais quand elle devenait trop dense, le surcroît était contraint d'émigrer. C'est ainsi que l'Arabie réservait aux contrées fertiles de la Mésopotamie un contingent toujours prêt d'avides envahisseurs. A des intervalles assez réguliers, qui coïncident à peu près avec les différentes périodes de l'histoire assyro-babylonienne et de

toute l'histoire orientale, les Sémites de l'Arabie inondèrent la Mésopotamie et toute l'Asie antérieure.

Tandis que ces nomades remontaient de la plaine pour s'asseoir à la table si richement servie sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, d'autres descendaient des montagnes et des hauts plateaux de l'Asie Mineure, de l'Arménie, de la Perse, de l'Élam vers les magnifiques territoires du bassin qui s'étendait devant eux. En conséquence, la lutte fut continuelle entre les occupants et les nouveaux arrivants, qui, sans relâche, accouraient de tous les côtés. Montagnards et nomades se disputaient la région qui était l'enjeu de la victoire.

C'est ainsi que le site si exposé et l'entourage si dangereux de la Mésopotamie faisaient de sa fertilité un avantage des plus douteux. Dans ces conditions, son histoire fut nécessairement très agitée. D'autre part, à cause même de ces contacts, la Mésopotamie est devenue l'éducatrice de beaucoup de nations. La civilisation babylonienne était à tel point élevée et parfaite qu'elle fut admirée et acceptée par tous les conquérants successifs du pays. Plus que dans toute autre contrée, les vainqueurs barbares furent ici dominés par la culture des vaincus. Ainsi s'explique le fait que des traces de la civilisation babylonienne se constatent dans l'antiquité jusqu'en Chine et en Italie. Encore aujourd'hui nous devons aux Babyloniens la base de notre astronomie et notre division sexagésimale, soit du cercle, soit de l'heure.

Entre la Mésopotamie et l'Égypte, qui furent comme les deux pôles autour desquels ont tourné les premiers millénaires de l'histoire, se trouve compris le pays biblique par excellence. La Palestine est la bande de terrain qui s'étend de la Méditerranée jusqu'à la vallée du Jourdain, du Liban jusqu'à la péninsule sinaïtique. Si petit qu'il soit, ce pays a exercé sur le monde une action hors de pair, parce qu'il fut le berceau du judaïsme et par là du christianisme.

Autant leurs conditions physiques prédestinaient la Mésopotamie et l'Égypte au rôle éminent qu'elles devaient jouer dans l'ordre de la politique et de la civilisation, autant son

cadre naturel fut, pour la Palestine, en corrélation avec la mission religieuse qui lui était dévolue par la Providence.

Après la Mésopotamie et l'Égypte, Canaan était la contrée la plus fertile de l'Ancien Orient. Ce pays, « où coulent le lait et le miel », Ex. 3, 8, était la dot la plus riche que Jahvé pût donner au peuple élu.

De plus la Palestine avait un site de choix. Elle se trouvait placée entre les grands empires de l'Euphrate et du Nil, formant pour ainsi dire le pont entre l'Asie et l'Afrique. Située au bord extrême de l'Orient, elle n'était pas moins rapprochée de l'Occident. Elle était donc bien le centre et, comme le dit Ézéchiel, 38, 12, le nombril du monde antique.

Malgré sa position centrale, ce pays était néanmoins un pays suffisamment isolé. Caractère non moins providentiel; car c'est seulement dans le calme de la solitude qu'il pouvait garder le trésor de la révélation. Il était isolé vers la mer par le manque de ports, du côté du Jourdain par le désert. Il n'était abordable que par le sud et le nord. Mais les deux grandes routes de caravanes qui permettaient de l'atteindre dans ces deux directions ne le traversaient pas : elles le longeaient seulement, l'une suivant de près la mer sur le territoire des Philistins, l'autre se glissant entre le Jourdain et le désert. C'est ainsi que Canaan fut en contact avec le monde païen sans être constamment saisi et agité par ses courants.

Éminemment approprié à sa vocation religieuse, le site de la Palestine explique également son sort politique. Placé entre les deux grandes puissances de l'Euphrate et du Nil, Canaan devait être tour à tour convoité par elles, surtout aux moments de leur pleine expansion, et devenir la pomme de discorde entre elles aux périodes de leur inévitable rivalité. Aucun État florissant ne pouvait s'y développer que durant la faiblesse simultanée de la Mésopotamie et de l'Égypte. D'ordinaire, Israël a vécu sous la suzeraineté de l'un ou de l'autre de ces empires et, en tout cas, les péripéties de son histoire extérieure sont le plus souvent commandées par leur intervention.

II. — Cadre chronologique.

Plus on remonte le cours des âges qui précèdent l'ère chrétienne plus l'incertitude plane sur les dates. C'est pourquoi il ne faut pas s'attendre à une chronologie exacte pour les époques lointaines de l'histoire d'Israël, pas plus que pour celle du vieil Orient.

Jusqu'aux temps modernes, on admettait un intervalle de quatre mille ans, dont Abraham marquait à peu près le milieu, pour la période écoulée entre Adam et le Christ. La première partie de cette durée était obtenue par l'addition des chiffres que donne la Genèse pour l'histoire des patriarches : dix avant le déluge et dix après. Le total des années de leur existence est d'environ deux mille ans. Mais la géologie et la paléontologie ont depuis longtemps démontré que deux millénaires représentent un laps de temps beaucoup trop restreint pour l'histoire primitive de l'humanité et les fouilles faites en Orient ont fourni des documents écrits du IV^e^ millénaire. Aussi le comput traditionnel, qui a trouvé son expression symbolique dans les quatre semaines de l'Avent, n'a-t-il été possible que par suite d'une interprétation inexacte des textes en question.

Pour le temps postérieur à Abraham, bien qu'elle donne des indications déjà plus sûres, la Bible ne fournit pas non plus de chiffres qui permettent d'établir une véritable chronologie. Car, outre qu'ils sont souvent mal conservés et en désaccord entre eux, ils ne sont pas calculés d'après une ère nettement déterminée. Les chroniqueurs juifs ont soigneusement enregistré l'intervalle d'un événement à un autre, la durée de l'activité des chefs, surtout du règne des princes; mais ils ne rattachent nulle part leur numération à un point initial fixe. Dès lors, ces chiffres ne sont point des dates proprement dites.

A cette insuffisance chronologique de l'Ancien Testament on n'a pu remédier que dans la mesure où l'histoire sainte a des points de contact avec l'histoire profane et où celle-ci est établie sur une chronologie certaine. Tel est le cas seulement à partir du moment où les annales assyriennes, si précises en fait de dates, mentionnent les rois d'Israël, savoir à partir de l'année 854 avant Jésus-Christ, au cours de laquelle Achab, avec d'autres rois confédérés, fut vaincu par Salmanasar III à la bataille de Karkar. Les synchronismes avec l'histoire assyrienne et néo-babylonienne permettent de fixer les principaux événements de l'époque royale. Mais les dates des règnes eux-mêmes des rois de Juda et d'Israël restent imprécises.

Aujourd'hui cependant les auteurs s'accordent en général, à une dizaine d'années près, sur la chronologie de cette époque, dont le commencement est placé d'ordinaire vers 1050 avec l'avènement de Saül. Le point de départ de ce calcul est fourni par le synchronisme entre Salomon et Hiram, roi de Tyr. D'après Josèphe, la 1re année de la construction du temple (4e année du règne de Salomon) est la 11e année de Hiram et la 240e année de Tyr. Or, d'après la table de marbre de Paros, Tyr était fondée depuis 1208. La 4e année de Salomon est donc 968. En y ajoutant les trois premières années du règne de Salomon, les quarante années de David et les quarante de Saül, on aboutit, pour le début de la royauté, aux environs de 1050.

Beaucoup moins nettes sont les données qui concernent le millénaire antérieur. Car, durant cette période, les synchronismes sont moins fréquents et la chronologie des peuples voisins, Égyptiens et Babyloniens, est moins sûre. Tout y est subordonné à la façon dont on fixe l'époque de Moïse et d'Abraham.

Aucun texte hiéroglyphique ne mentionne le séjour des Israélites en Égypte et les chiffres qui s'y rapportent dans la Bible sont très discutés, de telle sorte que, pour déterminer le pharaon de l'oppression, les historiens hésitent surtout

entre Thutmès III (XV^e siècle) et Ramsès II (XIII^e siècle)[1]. L'écart n'est pas moins grand au sujet du temps d'Abraham. Celui-ci est très probablement, d'après Gen. 14, le contemporain de Hammurabi. Mais, d'une part, il n'est pas absolument certain qu'« Amraphel roi de Sennaar », Gen. 14, 1, soit identique à ce roi babylonien. De l'autre, la date du règne de celui-ci n'est pas sûre. Le P. Kugler, qui fait autorité dans les questions chronologiques relatives à la Mésopotamie, et qui, se basant sur les données astronomiques et historiques fournies par des tablettes cunéiformes, a calculé quatre dates comme possibles, après avoir proposé (1912) les années 2123-2081, a plus tard (1922) adopté 1947-1905, date pour laquelle se sont décidés, avec de légères modifications, la plupart des assyriologues. Thureau-Dangin (1927) a cru devoir rectifier cette chronologie et choisir la troisième date indiquée par le P. Kugler, savoir 2003-1961.

Il va sans dire qu'à partir du III^e millénaire la chronologie souffre d'une incertitude plus grande encore. Il ne s'agit d'ailleurs plus ici d'événements racontés dans la Bible, mais consignés dans les plus anciens textes cunéiformes et hiéroglyphiques. Il y a quelques dizaines d'années, l'approximation des premières dates de l'histoire oscillait, non pas entre des siècles, mais entre des millénaires. Aujourd'hui, grâce surtout à la découverte de listes royales plus étendues et aux calculs astronomiques, la computation de ces époques lointaines est moins précaire.

La plus ancienne chronologie égyptienne a perdu beaucoup de son caractère hypothétique depuis la découverte (1896 sq.) des tombeaux des premiers pharaons (I^re et II^e dynasties). La meilleure preuve en est que les hauts chiffres préconisés autrefois sont de plus en plus abandonnés. Au lieu de faire remonter le commencement de l'histoire égyptienne au VI^e millénaire, on le place maintenant dans la seconde moitié du IV^e. Le sol ne devient relativement solide qu'avec

1. Voir plus bas, p. 64-69.

la XII[e] dynastie (vers 2000). Auparavant l'indication des siècles n'a qu'une valeur approximative.

La plus antique chronologie babylonienne a été éclairée par des listes complètes (découvertes en 1922 et 1923) de toutes les dynasties et de tous les rois de la Basse-Chaldée antérieurs à la dynastie de Hammurabi. Pour chaque prince, la durée de son règne y est indiquée. Comme la dernière dynastie mentionnée dans ces listes a régné simultanément avec celle de Hammurabi, les dates de ces rois ainsi que celles de leurs prédécesseurs peuvent être fixées d'après la date de celui-ci. En additionnant les chiffres des différents règnes, on peut établir la chronologie de chaque dynastie et de leur ensemble. Cependant, comme la date de Hammurabi n'est pas absolument certaine, que sans doute il y eut simultanéité entre certaines dynasties et que les trois premières ont un caractère nettement mythique, la précision complète fait défaut : il reste facilement une marge d'un ou de deux siècles. Il n'est surtout pas possible de donner une date tant soit peu exacte pour la première dynastie historique. Langdon, qui a découvert le texte le mieux conservé de ces listes dynastiques, a placé les premiers rois vers 4100. Weidner, spécialiste allemand en ces questions, après avoir partagé cette opinion, préfère avec d'autres historiens une date plus récente : d'après eux, l'histoire babylonienne aurait commencé vers 3200.

BIBLIOGRAPHIE

H. HASSINGER, *Geographische Grundlagen der Geschichte*, 1931.

A. LEGENDRE, *Palestine* dans *Dict. de la Bible*, t. IV, 1908, col. 1975-2053; *Le pays biblique*, 1928; L. SZCZEPANSKI, *Geographia historica Palestinae antiquae*, 1926; A. BARROIS, *Canaan*, dans *Dict. de la Bible, Supplément*, t. I, 1928, col. 997-1022; F.-M. ABEL, *Géographie de la Palestine*, t. I, 1933.

E. PANNIER, *Assyrie*, dans *Dict. de la Bible*, t. II, 1899, col. 1148-1150; *Babylonie, ibid.*, col. 1359-1363; H. MAJUCCHI, *Égypte, ibid.*, col. 1603-1609.

A. DEIMEL, *Veteris Testamenti Chronologia monumentis babylonico-assyriis illustrata*, 1912; M. THILO, *Die Chronologie des Alten Testamentes*, 1917;

F.-X. KUGLER, *Von Moses bis Paulus*, 1922, p. 134-200 : *Die Chronologie der Könige von Juda und Israel*; p. 497-501 : *Alter der ersten Dynastie von Babel*; E. RUFFINI, *Chronologia Veteris et Novi Testamenti in aeram nostram collata*, 1924; V. COUCKE, *Chronologie biblique*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. I, col. 1244-1279; A.-T. RICHARDSON, *Bible Chronology*, 1930.

Fr. THUREAU-DANGIN, *Chronologie des dynasties de Sumer et Akkad*, 1918; *Chronologie des trois premières dynasties babyloniennes*, dans *Revue d'assyriologie*, 1927, p. 181-198; St. LANGDON, *The Weld-Blumdell Collection*, t. II, p. 8 sq., dans *Oxford Editions of cuneiform Inscriptions*, 1924; St. LANGDON et J.-K. FOTHERINGHAM, *The Venustablets of Ammizaduga, a solution of Babylonian Chronology*, 1928; E. MEYER, *Aeltere Chronologie Babyloniens, Assyriens und Aegyptens*, 1925; R. WEILL, *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne*, 1926; compléments, 1928; E. CAVAIGNAC, *Chronologie*, 1927; J.-B. SCHAUMBERGER, *Die Chronologie der Hammurabi-Zeit*, dans *Biblica*, 1929, p. 332-362.

PREMIÈRE PARTIE

DES ORIGINES JUSQU'A MOÏSE

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE ARCHAÏQUE DE L'ANCIEN ORIENT

I. Sumer et Akkad. — II. Assur. — III. Débuts de l'empire hittite; fin du premier empire babylonien. — IV. La plus ancienne Égypte.

I. — Sumer et Akkad.

A l'époque la plus ancienne que les documents cunéiformes nous font atteindre, le pays situé sur le cours inférieur de l'Euphrate et du Tigre, qui se jetaient alors séparément dans le golfe Persique, était habité par un peuple de race et d'origine encore inconnues. Il s'appelait lui-même *Schumer* [1] — d'où le nom de Sumérien — et parlait une langue du type agglutinant. Dès les temps préhistoriques, les Sumériens avaient pris possession de cette contrée, subjuguant les habitants primitifs — désignés de plus en plus sous le nom de Subaréens — répandus dans toute la Mésopotamie et les montagnes avoisinantes. Les plus récentes découvertes (1931-1932) permettent, d'une part de constater l'existence, dès le IV^e^ et peut-être le V^e^ millénaire, d'une double culture préhistorique avec Suse comme centre, de l'autre de parvenir jusqu'aux débuts de l'établissement des Sumériens. Leur arrivée se signale par des transformations caractéristiques : ils apportaient une civilisation supérieure à

1. Cfr. *Schin'ar*, *Sennaar*, Gen. 11, 2.

celle de leurs prédécesseurs et la développèrent d'une façon étonnante. Ce sont eux qui ont inventé l'écriture cunéiforme. L'organisation civile et militaire de la nation était parfaite. L'agriculture, l'art et le commerce y devinrent florissants. Mais la base de toute la civilisation sumérienne fut la religion. Elle comportait la vénération des dieux célestes par des prières et des sacrifices; mais elle faisait aussi une part considérable à la magie pour se préserver de l'influence des mauvais esprits et à la divination pour connaître la volonté des dieux et augurer l'avenir.

Les Sumériens eurent de bonne heure à compter avec des nouveaux venus, les Sémites, qui, quittant les steppes de l'Arabie, s'installèrent, peut-être eux aussi dès les temps préhistoriques, dans la partie septentrionale de la Basse-Chaldée. Leur ville principale étant Akkad (Agadé), ils reçurent le nom d'Akkadiens. Ils supplantèrent petit à petit les Sumériens, tout en s'assimilant leur civilisation, en particulier leur écriture et leur religion.

Au point de vue politique, l'histoire la plus ancienne de la Basse-Chaldée, jusque vers la fin du III^{e} millénaire, se caractérise par le fait que le pays est subdivisé, au sud comme au nord, en une foule de petits royaumes, groupés autour de leurs villes principales qui vécurent dans un état de guerre continuelle : chacune voulut prédominer et c'est tantôt l'une tantôt l'autre qui réussit à exercer la suprématie; quelques-unes arrivèrent à établir des États dont les frontières dépassaient la région. Cette rivalité fut, il va sans dire, particulièrement critique entre les cités sumériennes et akkadiennes. Elle dura jusqu'au moment où les Sémites eurent complètement refoulé ou absorbé leurs adversaires.

Les centres principaux furent dans le pays de Sumer : Ur, Érech, Larsa, Lagasch; dans le pays d'Akkad : Kisch, Akkad, Sippar, Kutha et plus tard Babylone. Il est très difficile de se faire une idée du rôle que ces villes ont successivement ou simultanément joué et les découvertes incessantes, au lieu d'éclaircir la situation, semblent plutôt l'embrouiller.

Longtemps on a donné comme premier roi Mesilim de Kisch, que, par exemple, l'assyriologue allemand Meissner, en 1920, présentait encore comme la plus ancienne personnalité de l'histoire chaldéenne et datait d'environ 3200. Mais, parce que Mesilim ne figure pas dans les listes découvertes bientôt après [1], Meissner ne le mentionne plus dans une étude ultérieure (1926) sur les rois babyloniens et assyriens. Son compatriote Weidner fait de même dans la table chronologique ajoutée à l'étude de Meissner. Les deux et, à leur suite, un autre auteur allemand, Ebeling, citent comme premier roi historique Mesannipadda d'Ur (vers 3000), qui figure en tête de la première dynastie de cette ville. L'assyriologue français Delaporte, par contre, maintient Mesilim comme antérieur aux rois des listes en question et l'Américain Wolley le nomme sans se prononcer sur son temps. Entre 1927 et 1929, ce dernier découvrit les tombeaux des plus anciens roi d'Ur, en particulier celui de Meskalamdug qu rappela, par sa richesse, celui de Tutankamon. Ce roi ne figure pas non plus sur les listes dynastiques. Mais, d'après la forme des signes gravés sur les sceaux trouvés dans ces tombeaux, il s'agit de princes un peu antérieurs à ceux de la première dynastie d'Ur. On peut en conclure que l'histoire chaldéenne débute vers 3200 avant J.-C. précisément dans cette ville d'Ur où, quelque mille ans plus tard, débute avec Abraham l'histoire du peuple de Dieu.

La ville où la civilisation sumérienne brilla du plus vif éclat fut Lagasch. Elle émerge une première fois peu de temps après ces rois d'Ur sous Ur-Nina (ou Ur-Nansche) et ses successeurs parmi lesquels Eannatum et Entemena sont les plus remarquables. Le dernier roi de cette première dynastie de Lagasch est Urukagina, qui se signala par son activité réformatrice contre les exactions du corps sacerdotal et d'autres fonctionnaires.

Vers 2650, Urukagina fut détrôné par Lugalzaggisi, roi

1. Voir p. 16.

d'Érech, qui conquit tout le territoire sumérien et entreprit même une expédition vers la Méditerranée. Il devait succomber à son tour sous les coups d'un plus fort, un Sémite cette fois, le roi Sargon, qui fonda la ville d'Akkad et réunit sous son sceptre Sumer et Akkad, c'est-à-dire tous les États sumériens et sémites. Il conquit encore le pays voisin d'Élam, le nord de la Mésopotamie et toute la contrée située entre l'Euphrate et la Méditerranée. C'est de lui que nous possédons les premières inscriptions purement sémitiques. Ses fils, surtout son petit-fils Narâm-Sin, surent maintenir ce vaste empire.

Sous leurs successeurs, celui-ci s'effondra brusquement, en partie par suite des attaques d'un peuple sauvage des montagnes du nord, les Guti, qui envahit la Babylonie et s'y maintint pendant un siècle à peu près. Néanmoins les Sumériens réussirent à reprendre le dessus et leur civilisation connut pendant plus de cent ans une brillante renaissance, d'abord, encore durant la domination des Guti, à Lagasch sous le célèbre Gudéa, *patesi* c'est-à-dire prêtre-roi de cette ville, ensuite, après l'expulsion des étrangers, à Ur sous la troisième dynastie de cet endroit, vers 2294-2187. Il est significatif que les derniers rois de cette dynastie portent des noms sémitiques, preuve que les Sémites commençaient à prévaloir de nouveau. Ce fut surtout le cas depuis qu'ils avaient reçu le renfort d'autres tribus de leur race, nommées Amorites, qui se répandirent non seulement autour de l'Euphrate mais jusqu'en Canaan. Elles érigèrent à Babylone, vers 2049, un empire qui allait devenir le plus puissant qui ait existé jusque-là en Mésopotamie.

Cette création du royaume de Babylone fut précédée et accompagnée des plus âpres luttes. Le dernier roi d'Ur, Ibi-Sin, avait été détrôné et fait prisonnier par les Élamites (vers 2187), qui, dans la suite, furent pendant plus de deux siècles les adversaires les plus acharnés de la Babylonie. Après la III^{e} dynastie d'Ur, les dynasties, du reste déjà amorites, de deux autres villes, Isin et Larsa, se disputèrent la prééminence.

Elles eurent comme troisième rivale précisément la dynastie qui s'établit avec Sumuabu à Babylone, ville auparavant sans importance, située sur l'Euphrate à l'endroit où le Tigre se rapproche le plus de celui-ci. A ces combats se mêla le roi élamite Kudurmabuk, qui s'empara de Larsa, y institua comme roi son fils Arad-Sin. Le frère de celui-ci, Rim-Sin (identique à Arioch, Gen., 14, 1), conquit Isin et toute la Basse-Chaldée, sauf le territoire de Babylone.

Les successeurs de Sumuabu tinrent tête à Rim-Sin et réussirent finalement à le vaincre. Le sixième roi babylonien Hammurabi (1947-1905), après de longues guerres, le battit complètement; par là il rompit l'hégémonie élamite et mit fin pour toujours à la puissance politique de Sumer. Il devint ainsi le maître absolu de toute la Mésopotamie.

Bien qu'il eût guerroyé longtemps, Hammurabi n'était nullement de tempérament belliqueux. Aussi ne pensa-t-il pas du tout à agrandir son domaine au-delà des frontières naturelles de la Chaldée, à créer, comme tant de princes assyro-babyloniens avant et après lui, un « empire mondial ». Il préféra les œuvres de paix et c'est par elles qu'il est devenu une des plus puissantes figures de l'Ancien Orient. Il fit régner le droit en établissant ce code célèbre, découvert en 1901-1902, qui est le plus ancien document juridique et moral du monde. Il favorisa les sciences et les arts, plus encore la religion. Il centralisa d'une façon très ferme tous les pouvoirs à Babylone, dont il fit en même temps le centre religieux de son empire en mettant le dieu local de cette ville, Marduk, à la tête de tout le panthéon suméro-accadien.

II. — **Assur.**

Au moment où la Babylonie atteignait ainsi pour la première fois le faîte de sa puissance, l'Assyrie, installée sur le cours supérieur du Tigre, formait, elle aussi, déjà un État considérable. Sa première capitale, Assur, dont le nom a été pri-

mitivement celui du dieu local pour devenir celui de la ville, du pays et des habitants, remonte à une fondation des habitants primitifs de la Mésopotamie, les Subaréens. Les trouvailles archéologiques prouvent que la contrée a été de bonne heure sous l'influence sumérienne. Les mêmes Sémites qui envahirent les environs du golfe Persique s'infiltrèrent aussi dans le pays d'Assur. Ces futurs Assyriens, tout en étant par le fait même la nation sœur des Babyloniens, parlant la même langue et employant la même écriture, représentent un autre type de peuple; car, au nord beaucoup plus qu'au sud, les Sémites se mélangèrent avec les indigènes et d'autres populations voisines. Il en résulta une race d'un esprit beaucoup plus guerrier et plus cruel.

Les commencements de l'État assyrien sont encore peu connus. D'autre part, nous sommes assez bien renseignés sur une colonie fondée par lui à Ganisch en Cappadoce et mentionnée déjà par Sargon I d'Akkad (vers 2600) : un certain nombre de tablettes cunéiformes ont été trouvées à Kultépé, endroit situé à l'emplacement même de Ganisch. Au temps de la III^{e} dynastie d'Ur, Assur vivait sous la suzeraineté de Sumer : on le sait par un texte du préfet d'Assur, Zariku (vers 2225), qui est la plus ancienne inscription assyrienne connue. A cette vassalité mit fin, vers 2050, le prince Iluschuma, contemporain du fondateur de la première dynastie babylonienne. Non seulement il rendit l'Assyrie indépendante, mais il s'érigea en protecteur d'Ur et d'autres villes du sud. Pendant que les Élamites prédominaient en Mésopotamie, l'Assyrie vécut sous leur tutelle pour se soumettre ensuite au sceptre de Hammurabi.

Désormais la rivalité entre les deux grands États sémitiques de la Mésopotamie n'allait plus cesser. Sous le faible fils de Hammurabi, Samsuiluna, l'Assyrie se révolta immédiatement. Le roi Samsi-Adad I^{er} (1892-1860), à l'exemple d'un prince du « pays de la mer » (c'est-à-dire de l'ancien Sumer) qui rendit de nouveau tout le sud indépendant, se débarrassa à son tour du joug babylonien et conquit une notable partie de

l'Asie antérieure. Cet empire assyrien fut éphémère et disparut avec son fondateur.

III. — Débuts de l'empire hittite; fin du premier empire babylonien.

Bientôt un autre empire, également du nord, devenait encore plus redoutable pour Babylone, celui des Hittites, les Héthéens de la Bible[1]. Vers 2000, il s'était formé en Asie Mineure, autour de Chattuschasch (aujourd'hui Boghaz-Keui), près de l'Halys, sous l'hégémonie d'une tribu indo-européenne qui, venue des Balkans, s'était largement assimilée aux autochtones.

Le fondateur de la puissance hittite est le roi Tlabarnasch (vers 1800). Il réunit tous les pays voisins de l'Asie Mineure en un État qui ne tarda pas à rivaliser avec ceux de l'Euphrate et du Tigre. Le second roi, Chattuschilisch, étendit sa domination jusqu'à Alep et son fils Murschilisch marcha directement contre Babylone (vers 1750), qu'il conquit et saccagea, et où il mit fin à la dynastie de Hammurabi. Cette intervention hittite termine la première grande époque de l'histoire de la Mésopotamie qui se rapporte à l'antique Babylonie.

IV. — La plus ancienne Égypte.

L'histoire la plus ancienne de l'Égypte, tout en étant à son tour bien imposante, se déroule dans un cadre beaucoup plus simple.

Les dernières fouilles (1924-1930, 1928-1931) confirment l'hypothèse d'après laquelle, à l'époque préhistorique, il y avait au pays du Nil, comme en Mésopotamie, deux civilisations différentes, l'une au nord et l'autre au sud. De plus

1. *Heth, Hethaeus*, Gen. 10, 15; 15, 20; 23, 3 etc.

en plus la divergence se révèle tellement grande qu'elle fait penser à deux races distinctes, installées dans chacune de ces régions. En tout cas, les Égyptiens, tels qu'ils apparaissent à l'aube de l'histoire, forment une race mixte, probablement un mélange de Berbères-Lybiens et d'Éthiopiens-Soudanais, avec, surtout plus tard, des éléments sémitiques, mais non pas, quoi qu'on en ait dit, avec des éléments nègres. Une première fois l'Égypte fut unifiée dès l'âge néolithique, vers la fin du V^e^ millénaire, sous des rois de la Basse-Égypte qui régnaient à Héliopolis, pour se décomposer de nouveau en deux empires.

L'union ne se refit qu'au commencement du temps historique, à la fin du IV^e^ millénaire (vers 3300), où la race et la civilisation de toute l'Égypte se montrent complètement uniformisées. Cette seconde centralisation fut réalisée par des princes de la Haute-Égypte. Le prêtre Manéthon, auquel nous devons la liste des souverains d'Égypte rangés jusqu'à Alexandre le Grand en trente dynasties, signale comme premier maître du sud et du nord Ménès, appelé, semble-t-il, aussi Narmer, qui fut d'abord roi de Thinis en face d'Abydos et qui plus tard fonda ou du moins choisit pour résidence Memphis. Son tombeau a été retrouvé à Négadah. Celui-ci ouvre la *période archaïque*, qui comprend les deux premières dynasties. Dès cette période, l'Égypte révèle une culture étonnante : l'écriture hiéroglyphique y fut inventée et d'admirables œuvres d'art virent le jour. Dès ce temps aussi, la religion se caractérise d'un côté par une conception très haute d'un dieu universel, seigneur du ciel et de la terre, de l'autre par l'adoration des animaux et le culte des morts.

Avec la III^e^ dynastie commence l'*ancien empire* (vers 3000), qui va jusqu'à la XI^e^. Les rois de la IV^e^ dynastie furent les constructeurs des pyramides : les plus connus sont Khéops, Khéfren et Mykérinos. Souvent on regarde leur temps comme celui du plus bel épanouissement de la civilisation égyptienne : dans toutes les œuvres de cette époque, en effet, on constate une grandeur et une puissance qui ne furent jamais plus

atteintes ultérieurement. La Ve dynastie fut marquée par une importante innovation religieuse : le culte du soleil, qui auparavant était pratiqué uniquement à Héliopolis, se répandit dans tout le pays.

A partir de la VIe dynastie, l'empire se décentralisa; il y eut même une époque d'anarchie et de démoralisation. L'ordre ne fut rétabli que sous la XIe dynastie, dont les rois régnaient à Thèbes, qui devint le centre politique et religieux du pays.

C'est là que fut inauguré, avec la XIIe dynastie, le *moyen empire* (2000-1500). La monarchie absolue se trouve alors remplacée par un État féodal. Le règne des sept rois de cette dynastie, des Amenemhet et des Sésostris, marque, dans tous les domaines, une nouvelle époque de floraison. Sous les dynasties suivantes, elle fit malheureusement de nouveau place à un temps de décadence et d'affaiblissement. De cette situation les tribus asiatiques des Hyksos profitèrent (vers 1700) pour envahir la vallée du Nil. Événement qui coïncide à peu près avec la ruée des Hittites sur Babylone.

BIBLIOGRAPHIE

G. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1895-1908; édition abrégée, 13e éd., 1921; Fr. BILABEL, *Geschichte Vorderasiens und Aegyptens vom 16. bis 11. Jahrhundert*, 1927; E. CAVAIGNAC, *Le monde méditerranéen jusqu'au IVe siècle avant J.-C.*, 1929; E. EBELING, *Geschichte des Alten Morgenlandes*, 1929; H. JUNKER et L. DELAPORTE, *Die Völker des antiquen Orients*, 1933.

A. CONDAMIN, *Babylone et la Bible*, dans *Dictionnaire apologétique*, t. I, 1911, col. 327-390; Br. MEISSNER, *Assyrien und Babylonien*, t. I-II, 1920-1925; *Könige Babyloniens und Assyriens*, 1926; G. CONTENAU, *La civilisation assyro-babylonienne*, 1922; L. DELAPORTE, *La Mésopotamie*, 1923; P. DHORME, *L'aurore de l'histoire babylonienne*, dans *Revue biblique*, 1924, p. 534-556; 1926, p. 66-82, 223-239, 534-547; J. PLESSIS, *Babylone et la Bible*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. I, 1928, col. 713-852; St. LANGDON, *Ausgrabungen in Babylonien seit 1918*, 1928.

A. MALLON, *Égypte*, dans *Dict. apologétique*, t. I, col. 1301-1341; A. MORET, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, 1926; E. MEYER, *Geschichte des Altertums*, t. II, 1 : *Geschichte der aegyptischen Grossmacht*, 1928; L. SPEELERS, *Égypte*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. II, 1934, col. 756-919.

A. ŠANDA, *Die Aramäer*, 1902; P. DHORME, *Araméens*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. I, col. 598-602; *Élam-Élamites*, *ibid.*, t. II, col. 920-962; *Les Amorrhéens*, dans *Revue biblique*, 1931, p. 161-184; A. GŒTZE, *Das Hethiterreich*, 1929.

L. HENNEQUIN, *L'aurore de l'histoire dans les pays bibliques*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique publié par l'Institut cath. de Toulouse*, 1935, p. 25-40.

CHAPITRE II

LES PATRIARCHES

I. Données bibliques. — II. L'histoire patriarcale devant la critique.

I. — Données bibliques.

TANDIS que ces grands événements se déroulaient sur la scène politique de l'antique Orient, un fait allait se produire qui, pour minime qu'il soit par rapport au mouvement des peuples et aux drames issus de leurs rivalités, devait avoir une répercussion et une portée des plus considérables : la vocation d'Abraham.

Né à Ur, un des plus ardents foyers de la civilisation suméro-akkadienne, il était en même temps le contemporain du plus important roi de l'antique Chaldée, Hammurabi. Il vivait en un moment où la lutte entre les cités rivales de son pays natal était plus violente que jamais. Ur elle-même venait d'obtenir une dernière fois la suprématie. Après sa chute, les trois villes d'Isin, de Larsa et plus tard de Babylone allaient se disputer l'hégémonie, à leur tour combattues d'ailleurs par les Élamites qui prévalurent longtemps. On s'explique aisément que, dans une telle situation, des familles et des clans entiers aient émigré. Tel fut, comme la Bible le raconte, le cas de Tharé, qui emmenait avec lui son fils Abraham, marié à Sara, et son petit-fils Loth, fils d'un frère d'Abraham déjà mort nommé Aran. Il quitta Ur pour Canaan, mais il ne

parvint que jusqu'à Haran, où il mourut. La Genèse mentionne dans la suite comme établie à Haran la famille de son troisième fils Nachor.

Située dans la Mésopotamie septentrionale, au croisement des routes de caravanes qui allaient du nord au sud et de l'est à l'ouest, Haran était une ville des plus importantes. Elle était inévitablement la station intermédiaire pour celui qui, venant de la Babylonie, voulait se rendre en Canaan.

En plus de cette relation géographique, un lien religieux unissait Haran et Ur. Ces deux villes pratiquaient le culte du dieu de la lune, Sin : Ur était le seul endroit de la Basse-Chaldée qui honorait Sin comme dieu local; ce culte lunaire, particulièrement cher aux nomades, avait été transplanté à Haran dès l'époque la plus antique.

Entre les peuples qui séjournaient dans les environs d'Ur et ceux qui habitaient les steppes aux alentours de Haran, il y avait d'ailleurs une certaine parenté. En effet, les noms de Chaldéens et d'Araméens, respectivement donnés plus tard à ces nomades, n'étaient pas primitivement ceux de deux peuples différents, mais des termes à base géographique : *Kaldu*, d'où est dérivé Chaldéen, désignait d'abord la contrée située entre le cours inférieur de l'Euphrate et le désert; *Aram*, la région comprise entre le cours supérieur de ce fleuve et le même désert. Ces parages étaient peuplés de nombreuses tribus de souche sémitique qui, dans les textes cunéiformes, portent souvent le nom générique d'*Achlamû* (« compagnons »), sans doute parce qu'ils faisaient maintes fois cause commune contre les Assyriens et les Babyloniens.

Les Chaldéens avaient donc commencé par être les nomades du sud, les Araméens ceux du nord; mais ils appartenaient à la même couche ethnique. Or la Genèse met Ur en relation avec ceux-là en nommant d'ordinaire cette ville Ur Kasdim (=Ur des Chaldéens), Haran par contre avec ceux-ci en l'appelant constamment Haran d'Aram. Les deux villes, fréquentées par des tribus sœurs, étaient ainsi rapprochées entre elles, malgré la grande distance qui les séparait. Rien

n'était donc plus naturel, pour des habitants d'Ur ou de ses environs à qui le sol natal devenait trop inhospitalier, que de se diriger vers Haran.

Ces circonstances historiques, qui expliquent la migration du clan de Tharé, éclairent en même temps la situation ethnique de celui-ci. Du moment qu'Abraham et ses descendants ont mené en Canaan une vie de pasteurs, c'est sans doute qu'il n'appartenait pas à une famille sédentaire, établie régulièrement à Ur, mais plutôt à l'un de ces groupements de semi-nomades qui fréquentaient la ville et s'y installaient transitoirement. Par le fait même, Abraham ne se rattacherait pas à la souche des premiers envahisseurs sémites, mais plutôt à celle des Amorites survenus en second lieu.

C'est à Haran que Dieu fit entendre à Abraham l'ordre de quitter son pays et sa famille et d'aller en Canaan pour y devenir le père d'une grande nation et l'intermédiaire des bénédictions divines pour tous les peuples de la terre.

Par cette vocation commence, en même temps que l'histoire d'Israël, une nouvelle ère de l'histoire du salut. Dans le tableau tracé par la Bible des destinées religieuses du monde, après que, malgré la catastrophe du déluge, le gros de l'humanité se fût détourné de Dieu lors de la construction de la tour de Babel, le dépôt de la révélation divine allait être conservé au sein d'une seule famille, puis d'un seul peuple, pour être communiqué par celui-ci à tout le genre humain.

Sur la vie d'Abraham en Canaan, la Genèse ne donne pas une narration suivie : elle raconte seulement un certain nombre d'épisodes détachés, aptes à montrer sa foi héroïque et les faveurs spéciales que Dieu, en récompense, eut pour lui. Il vivait d'ordinaire en pasteur itinérant. Comme tel, par suite d'une grande sécheresse suivie d'une famine, on le voit aller momentanément en Égypte; plus tard, lorsque ses troupeaux se multiplièrent, il dut se séparer de son neveu, avec lesquel ils se distribuèrent les pâturages de la région. Comme tel aussi, il ne possédait pas de terre, à l'exception du champ qu'il acquit près d'Hébron pour la sépulture de Sara.

D'après la Bible, Gen. 23, 3 sq., Abraham acheta ce champ aux « fils de Heth », les Hittites, qui apparaissent à cette occasion comme les maîtres d'Hébron. Preuve que ce peuple avait, dès cette époque, déjà fait des incursions jusqu'en Palestine et y avait mis la main sur certaines villes.

Mais, à l'arrivée du patriarche, la population prédominante de Canaan était déjà sémite; elle avait par conséquent dû former une vague de cette vaste migration amorite à laquelle Abraham lui-même appartenait. A côté de ces Sémites, que la Bible appelle tout court les Cananéens, il y avait encore, disséminés dans le pays, des restes des autochtones, mentionnés sous différents noms d'après les régions qu'ils habitaient, entre autres les Rephaïm et les Horites. Les souvenirs qui en sont conservés dans le Pentateuque sont extrêmement vagues et les essais modernes faits pour les identifier avec les populations subaréennes ou même indo-européennes sont problématiques.

Cette population si mélangée était, en général, sédentaire. Abraham, tout en séjournant dans le pays comme « étranger et hôte », Gen. 23, 4, jouissait auprès de ses habitants de la plus grande estime : les Hittites l'honorent expressément parce qu'il est « un prince de Dieu », Gen. 23, 6, c'est-à-dire un noble seigneur que la bénédiction du ciel accompagne.

L'événement qui rattache l'existence d'Abraham à l'histoire générale de son époque est son expédition contre des princes mésopotamiens pour la délivrance de son neveu Loth, Gen. 14. Outre que cet épisode permet de ranger Abraham dans le cadre chronologique de l'Ancien Orient, il prouve que le patriarche n'était pas seulement un prince dans le royaume de Dieu, mais qu'il était aussi devenu un chef puissant capable d'intervenir dans une guerre.

Le roi élamite Chodorlahomor (Kedorlaomer), dont l'hégémonie s'étendait jusqu'à la Méditerranée, avait entrepris, avec trois rois vassaux de la Mésopotamie, savoir Amraphel, roi de Sennaar, Arioch, roi d'Ellasar et Thadal, roi des Goïm, une campagne contre cinq princes des environs de la mer

Morte, qui s'étaient révoltés après douze ans de soumission. Les insurgés furent aisément défaits et toute la contrée pillée. Comme Loth habitait Sodome, il fut « pris avec ses biens ». A la nouvelle de ce malheur, Abraham se mit à la poursuite des rois étrangers avec 318 serviteurs et les battit.

Aujourd'hui la valeur historique de ce récit n'est plus aussi contestée qu'autrefois. Gunkel lui-même, pour qui « la Genèse est un recueil de légendes », reconnaît que « le style de ce morceau n'est pas celui d'un conte naïf, mais de l'histoire sévèrement exacte ». En effet, la situation politique indiquée par ce texte, savoir la prédominance d'Élam en Mésopotamie et en Asie antérieure, cadre tout à fait avec celle que révèlent les tablettes cunéiformes pour la fin du III^e^ millénaire et le commencement du II^e^. Ces mêmes sources permettent d'identifier de la manière la plus vraisemblable Amraphel avec Hammurabi, Arioch avec Rim-Sin de Larsa et Thadal avec Tudhaliasch I^er^, roi des Hittites, qui ont régné simultanément. Le nom de leur suzerain Kedorlaomer, tout en étant bien élamite, n'a pas encore pu être retrouvé. Ce roi a dû suivre de très près Kudurmabug. Il décida cette expédition pour châtier quelques princes cananéens et par là conserver la suprématie sur ces contrées lointaines.

On objecte surtout que ce déplacement des princes orientaux manque de vraisemblance et, plus encore, le fait qu'Abraham ait pu les vaincre avec de si faibles effectifs. Mais il n'est pas nécessaire de supposer que Kedorlaomer lui-même et les autres rois ses alliés aient pris part en personne à la campagne et leur armée, pour la fin qu'ils se proposaient, n'avait pas besoin d'être considérable [1].

Cette victoire est suivie d'un épisode religieux du plus grand intérêt. Lorsque Abraham revenait après sa victoire,

1. Il faut, en ces matières, tenir compte du style de l'époque. Dans ses annales, Thutmès III mentionne, pour la bataille de Mageddo (1479 av. J.-C.), 83 ennemis tués et 340 prisonniers. Ce qu'il signale comme grand succès. Voir HEINISCH, *Das Buch der Genesis*, 1930, p. 225.

Melchisédech, prêtre-roi de Salem (= Jérusalem) [1], vint à sa rencontre avec une offrande de pain et de vin, au nom du « Dieu Très-Haut », pour le bénir et, en revanche, le patriarche lui donna la dîme de tout le butin.

L'historicité de cette rencontre ne peut pas être mise en doute. Car aucun Israélite n'aurait osé inventer la figure de Melchisédech, c'est-à-dire d'un Cananéen prêtre du vrai Dieu, qui reçoit l'hommage d'Abraham après l'avoir béni. Dans ce roi de Jérusalem il faut voir un des derniers témoins de l'antique croyance monothéiste. Gunkel estime que ce souvenir a vraisemblablement amené le choix de Jérusalem comme capitale. En tout cas, David, Ps. 109, 4, puis l'auteur de l'Épître aux Hébreux, 5, 6 et 10, ont retenu cette figure majestueuse comme le type prophétique du Messie prêtre et roi.

En appelant Abraham, Dieu lui avait promis que sa postérité serait aussi nombreuse que les étoiles du firmament, Gen., 12, 2; 5, 5. Mais il n'avait de Sara qu'un fils, Isaac, longtemps attendu « contre toute espérance », Rom., 4, 18. Sa foi allait être soumise à la suprême épreuve et s'affirmer jusqu'à l'héroïsme lorsque Dieu lui demanda le sacrifice de cet unique héritier. Aussi la scène du Moriah est-elle regardée avec raison comme le point culminant de la vie du « père des croyants ».

Dans la suite l'auteur sacré ne raconte plus rien de saillant sur Abraham, qui mourut à l'âge de 175 ans.

Isaac prend dorénavant la place de son père et devient à son tour le dépositaire des promesses divines. Il était de caractère doux et soumis. Sans plainte, il avait déjà accepté le sort de victime. Sans hésitation, il prend pour épouse Rébecca, petite-fille de Nachor, qui, sur l'ordre de son père, lui est amenée de Haran. Lorsque Jacob lui extorque frauduleusement la bénédiction de l'aîné qui revenait à Ésaü, tout en

1. L'identification de Salem avec d'autres lieux est dénuée de tout fondement.

étant affligé, il ne proteste pas. Aussi la vie d'Isaac n'a-t-elle aucun caractère dramatique.

L'histoire de Jacob est plus détaillée et plus mouvementée, On le voit passer alternativement de Canaan en Mésopotamie. revenir de nouveau en Canaan et enfin fixer ses derniers jours en Égypte.

La ruse qui avait obtenu à Jacob le droit d'aînesse lui attira les plus grandes difficultés. La haine d'Ésaü l'obligea à s'enfuir à Haran. Après sept ans de service chez son oncle Laban, celui-ci lui donne en mariage sa fille aînée Léa, puis, au bout d'autres sept ans, sa fille cadette Rachel. Après vingt ans, il revint enfin en Canaan avec une nombreuse famille — onze fils et une fille lui étaient nés — et avec de grandes richesses, surtout en troupeaux.

Entre temps, Ésaü avait quitté Canaan pour s'établir au sud dans les montagnes d'Édom. A la nouvelle du retour de son frère, il alla à sa rencontre, oubliant toute rancune. Ils se réconcilièrent, tandis que les deux peuples issus d'eux devaient vivre en hostilités continuelles.

Le retour en Palestine fut loin d'inaugurer pour Jacob une vie paisible. Outre qu'il perdit bientôt Rachel à la naissance de Benjamin, ses enfants allaient empoisonner sa vieillesse. Siméon et Lévi vengent la violation de leur sœur Dina par un épouvantable massacre des Sichémites; Ruben abuse d'une femme de son père; Joseph, son fils de prédilection, lui est ravi par la jalousie de ses autres enfants. Mais cette dernière peine allait avoir sa compensation en ouvrant devant la famille d'Israël des horizons inespérés. En effet, vingt ans plus tard, à l'occasion d'une famine qui l'avait contraint à envoyer ses fils acheter du blé en Égypte, Jacob avait la surprise d'apprendre que Joseph était devenu le vizir du pharaon. Le puissant ministre voulut établir son père avec tous les siens sur les bords du Nil. Ainsi la famille patriarcale émigra en Égypte, où elle reçut pour habitat la belle et fertile contrée de Gessen, située dans le Delta.

Quoique Jacob se montre parfois peu scrupuleux dans le

choix des moyens et se révèle intéressé outre mesure, même vis-à-vis de Dieu, Gen., 28, 20 sq., en somme le bien l'emporte chez lui de beaucoup sur le mal. Il fait à maintes reprises preuve d'une foi vive et d'une humble et confiante soumission à Dieu. Aussi Dieu lui témoigne-t-il, aux moments décisifs de sa vie, des faveurs spéciales : lors de sa fuite, il voit les anges descendre et monter sur une échelle qui unit la terre et le ciel; lors de son retour en Canaan, il soutient une lutte mystérieuse avec Dieu qui veut se laisser vaincre par lui. Avant de mourir, il reçoit la révélation de l'avenir glorieux promis à sa descendance et, en particulier, de la vocation messianique réservée à la tribu de Juda.

II. — **L'histoire patriarcale devant la critique.**

Cette histoire des patriarches est racontée dans la Genèse avec un charme incomparable. D'autre part, la description est d'un réalisme qui, dans un livre saint, est parfois presque déconcertant, mais qui prouve d'autant plus qu'il s'agit d'hommes en chair et en os.

Néanmoins la critique rationaliste conteste la valeur de ces récits. En général, on a fait remarquer que la rédaction en est séparée des événements par un intervalle de plusieurs siècles, de sorte que le contenu ne saurait être digne de foi. Cette méfiance s'est aggravée surtout depuis que l'école de Wellhausen a rajeuni jusqu'aux IX^{e}-V^{e} siècles les sources dont le Pentateuque serait constitué.

Mais, outre que cette manière de concevoir l'origine des cinq livres de Moïse, est inexacte et, pour cette raison, de plus en plus périmée, le fait que, pendant des siècles, les traditions concernant les patriarches ont été transmises seulement de vive voix n'est pas une présomption absolue contre la fidélité de leur conservation.

Tout d'abord, quiconque admet qu'une Providence spéciale a veillé sur les destins d'Israël conclura sans difficulté qu'elle

n'a pas laissé périr le souvenir de ces hommes de Dieu qui furent les premiers ancêtres du peuple élu. Ensuite, à une époque où on n'écrivait encore pas ou peu, la mémoire fournissait un travail prodigieux, surtout chez les conteurs professionnels, qui, d'ordinaire sous une forme rythmée, récitaient et transmettaient aux générations suivantes les souvenirs des temps passés. C'est ainsi que des spécialistes n'ont pas reculé devant l'affirmation que les chants homériques ont pris naissance sans livre et sans écriture [1].

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le temps des patriarches est devenu pour nous, depuis les découvertes archéologiques modernes, un temps pleinement historique. Les inscriptions des premiers rois d'Ur sont antérieures d'à peu près mille ans à Abraham et les nombreux textes de son contemporain Hammurabi, lettres, contrats, lois, montrent combien on se servait déjà de l'écriture. C'est ainsi que, en raison de sa précision géographique et historique, on ne peut guère se dérober à la conviction que le récit de l'expédition faite par Abraham contre les rois mésopotamiens, Gen. 14, repose sur un document de l'époque.

On ne doit, du reste, pas être surpris de ne pas trouver de documents qui mentionnent les ancêtres d'Israël; car, sauf Joseph, ils ne jouèrent aucun rôle public capable d'attirer l'attention et, dans les monuments égyptiens de ce temps, seul le pharaon compte comme bienfaiteur du peuple. En revanche, dans la mesure où les inscriptions, soit babyloniennes, soit égyptiennes, permettent de contrôler les récits relatifs aux patriarches, elles les confirment d'une manière éclatante : la situation politique, sociale et juridique, la forme des noms propres correspondent, parfois jusqu'en des détails minutieux, à ce que des monuments authentiques nous révèlent aujourd'hui sur ces anciens temps.

1. Exemple cité par HEINISCH, *Das Buch der Genesis*, p. 77, d'après BIRT, *Kritik und Hermeneutik des antiquen Buchwesens*. Cet usage et ces lois du « style oral » ont été bien mises en évidence chez nous par les études du P. Jousse, dont le fond tout au moins mérite de demeurer.

Au surplus, les patriarches et leurs familles sont souvent décrits d'une manière qui n'est pas à leur gloire. Que de traits honteux pour ces ancêtres d'Israël, humiliants à jamais pour leurs descendants! Que de faiblesses morales, que de pratiques religieuses contraires à la Thora! Il est moralement impossible que de pareils faits aient été inventés. Si le narrateur ne les avait pas trouvés dans les anciennes traditions, il ne les aurait pas reproduits. La meilleure preuve que l'histoire des patriarches n'est pas embellie par la fantaisie poétique est que la Bible ne leur prête aucun miracle, bien qu'ils aient joui de communications intimes avec Dieu.

En dépit de ces différents indices favorables à la vérité de l'histoire patriarcale, la plupart des auteurs non-catholiques se montrent aujourd'hui excessivement réservés à son endroit. D'après les plus radicaux, les patriarches n'auraient même pas existé : ils seraient des figures purement symboliques. D'après les uns, ils auraient été primitivement des dieux, dégradés et transformés plus tard en hommes : à tour de rôle ils ont été identifiés avec des divinités cananéennes, égyptiennes, et surtout babyloniennes. Rien de plus fantaisiste et de plus gratuit que cette explication mythologique; il est surprenant de la rencontrer chez des historiens de marque tels que Stade (1887) et Ed. Meyer (1906). Aujourd'hui elle est à peu près totalement abandonnée.

D'après d'autres, surtout Wellhausen et Guthe, les patriarches ne seraient pas des individualités, mais des personnifications ethniques. Leur histoire ne serait pas celle d'une famille, mais celle de diverses peuplades : les mariages seraient des alliances, les discordes des luttes entre clans, les décès des cas d'extermination de tribus les unes par les autres. Cette interprétation ne peut pas non plus se défendre raisonnablement; car elle fait au plus haut degré violence aux textes et mène à des absurdités. Elle est exclue par le seul fait que les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ne figurent jamais dans la Genèse comme noms de tribus.

Les tenants de cette hypothèse prétendent qu'un peuple, au

lieu de sortir d'une seule famille, se forme par la fusion de clans. Mais la Bible ne présente pas d'une façon tellement stricte la transformation de la famille d'Abraham en nation : chez les descendants des patriarches, il y avait souvent des mariages en dehors du cercle tribal, comme c'est déjà le cas pour Jacob, qui, à côté de ses deux femmes principales, avait comme femmes de second rang les servantes de celles-ci qui ne pouvaient être que des esclaves. Plus tard, Moïse lui-même a épousé deux étrangères, Ex. 2, 11; Nombr. 12, 1. En outre, les domestiques et les servantes étaient regardés comme faisant partie de la « famille » et liés au chef, au moins officiellement, par le culte du même Dieu. La famille d'Abraham était déjà considérable, comme le prouve sa campagne contre les rois mésopotamiens. Lorsque Jacob vint s'installer dans la terre de Gessen, il était à la tête d'un clan nombreux, qui, dans des conditions favorables, pouvait vite se développer. Si la Genèse évalue à soixante-dix le nombre des personnes qu'il emmène en Égypte, il ne faut sans doute entendre par là que les proches parents. Les membres des familles issues d'Abraham n'étaient pas uniquement groupés par les liens du sang, mais aussi par la croyance au même Dieu. « De cette façon une seule famille pouvait bien être le noyau d'un peuple » [1].

Un troisième groupe d'auteurs, en tête desquels se placent Gunkel et Gressmann, rejettent les explications mythologiques et ethniques comme trop artificielles. Ils admettent, à la rigueur, que les patriarches ont été des hommes véritables, mais dont nous ne savons rien. Autour de leurs noms se seraient fixées un certain nombre de légendes, de sorte qu'ils sont plutôt des figures de contes de fée que des personnalités historiques. Ces légendes auraient été formées petit à petit par la poésie populaire, longtemps après l'établissement d'Israël en Canaan, pour expliquer, par exemple, certaines particularités d'un endroit ou d'une tribu, certaines situations sociales ou cultuelles. Elles représenteraient donc des histoires étiologiques.

1. HEINISCH, *Das Buch der Genesis*, p. 86.

Cette hypothèse ne repose pas non plus sur une appréciation objective des récits de la Genèse. L'esprit religieux qui les anime et la sobriété de leur rédaction excluent qu'ils soient un recueil de contes. On ne peut les ramener à de simples produits de la fantaisie populaire : celle-ci, au lieu de servir l'intérêt et l'honneur national, l'aurait souvent discrédité.

Il arrive d'ailleurs parfois que ces diverses conceptions soient plus ou moins mélangées[1]. Ce qui ne peut avoir d'autre résultat que de cumuler la somme de leurs défauts.

A côté de ces écoles extrêmes, d'autres cependant restent beaucoup plus favorables à l'historicité des ancêtres d'Israël. C'est surtout la tendance de celui qui est reconnu comme le meilleur historien moderne d'Israël, R. Kittel [2] († 1930). Celui-ci affirme hautement que la tradition concernant Abraham, Isaac et Jacob « a conservé de très bons souvenirs et qu'on se trouve donc avec elle en général sur un solide terrain historique ». Telle est aussi la position prise dans la plus récente histoire d'Israël, due à un critique de non moindre valeur, E. Sellin [3]. Tous les deux néanmoins, le dernier surtout, estiment que, dans les narrations relatives aux patriarches, à côté de traits historiques, il y en a souvent de légendaires. Ces récits contiendraient même de pures légendes, de telle sorte qu'il nous est difficile de distinguer entre le noyau historique et les additions sans valeur. Mais, pour autoriser pareille dissociation, il faudrait des raisons objectives qui n'existent pas. Le caractère simple et populaire de l'histoire patriarcale s'oppose, loin de l'exiger, à l'hypothèse d'un mélange de légende et de vérité.

En particulier, les deux auteurs sont d'accord pour regarder les douze fils de Jacob comme une pure invention, qui serait due à une réflexion artificielle sur la situation des douze tribus établies en Canaan. Mais cette situation est absolument

1. Par exemple chez A. Lods, *Israël*, 1930, p. 171-188.
2. *Die alttestamentliche Wissenschaft*, 5e éd., 1929, p. 169.
3. *Geschichte des israelitisch-jüdischen Volkes*, t. I, 1924, p. 30 sq.

contraire à ce qui est raconté sur les enfants de Jacob. Ruben, pour ne citer qu'un exemple, était une des tribus les plus faibles et ne possédait qu'un terrain médiocre à l'est de la mer Morte. Comment l'imagination aurait-elle choisi le père de cette tribu pour en faire le fils aîné de Jacob? La série des douze fils ne s'explique à aucune époque par les conditions dans lesquelles vivaient les douze tribus. Elle ne peut donc se comprendre que comme un ancien souvenir historique antérieur à la migration d'Israël à travers le désert [1].

Autant qu'à l'historicité des patriarches la critique s'est attaquée au caractère de leur religion.

Partout dans la Genèse ils apparaissent comme monothéistes. C'est le maître de l'univers, *El-schaddaï* (= le Dieu fort), qui appelle Abraham et conclut avec lui d'abord, puis avec Isaac et Jacob, une alliance. Dieu, de son côté, leur promet des biens matériels, entre autres la possession de Canaan, et aussi des biens spirituels : « En toi, dit-il à Abraham, seront bénies toutes les nations ». En retour il leur impose la pratique de la circoncision comme signe de l'alliance et leur demande de le servir fidèlement. Abraham est expressément présenté comme exerçant les fonctions de prêtre.

Néanmoins les auteurs rationalistes imputent aux patriarches le polythéisme. Rien n'autorise une telle hypothèse. Sans doute il est dit, Jos. 24, 2, que les ancêtres d'Abraham vénéraient les faux dieux. Et ceci indique par contraste le caractère providentiel de la vocation d'Abraham; mais rien ne montre que lui-même ait, à aucun moment, partagé cette erreur. Si la nouvelle révélation monothéiste dont il fut favorisé avait été en opposition avec sa croyance antérieure, la différence aurait été marquée par l'auteur biblique. Là où, dans l'histoire des patriarches, *El* reçoit parfois une certaine particularisation, par exemple *El* de Bethel, Gen. 31, 13, il ne

1. Aussi Jirku (cité par Heinisch), dans *Die Hauptprobleme der Anfangsgeschichte Israels*, 1918, p. 46, a-t-il pour ce fait désavoué son maître Sellin.

s'agit pas de divinités locales, mais du même Dieu auquel était rendu un culte spécial à ces endroits.

Encore moins est-il possible d'affirmer que les patriarches étaient esclaves de pratiques fétichistes ou autres. Mais on ne peut pas en dire autant de leur entourage : Jacob fait enfouir des idoles, Gen. 35, 4. S'il est parfois question d'arbres saints, Gen. 12, 6, ou de sources saintes, Gen. 14, 7, il n'y a pas la moindre trace que les patriarches leur aient rendu un culte quelconque.

Aussi, lorsque Jahvé se révèle à Moïse, se donne-t-il expressément comme le « Dieu des pères » qui vient renouveler l'alliance déjà conclue avec les ancêtres d'Israël.

BIBLIOGRAPHIE

P. DORNSTETTER, *Abraham*, 1902; P. DHORME, *Hammourabi-Amraphel*, dans *Revue biblique*, 1908, p. 205-226; A. CONDAMIN, *Abraham et Hammurapi vers 2050 av. J.-C.*, dans *Études*, 1908, p. 485-501; J. DŒLLER, *Abraham und seine Zeit*, 1909; J. NIKEL, *Das Alte Testament im Lichte der altorientalischen Forschung*, IV : *Die Patriarchengeschichte*, 3e éd., 1921; A. DEIMEL, *Amraphel, rex Sennaar... Thadal, rex gentium*, dans *Biblica*, 1927, p. 350-357; L. PIROT, *Abraham*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. I, 1928, col. 8-28; P. DHORME, *Abraham dans le cadre de l'histoire*, dans *Revue biblique*, 1928, p. 367-385, 481-511; 1931, p. 364-374, 503-518.

CHAPITRE III

L'ANCIEN ORIENT AU IIe MILLÉNAIRE

I. Migrations de peuples. — II. L'Égypte sous le nouvel empire. — III. Apogée de l'empire hittite. — IV. L'Assyrie et la Babylonie.

Si déjà la vie des patriarches se comprend mieux à la lumière de l'histoire générale de leur temps, tel est davantage encore le cas pour le peuple israélite lui-même, qui allait se constituer en Égypte et qui, après son établissement en Canaan, devait constamment être en contact avec les grandes et petites nations du voisinage.

I. — Migrations de peuples.

Dans tout l'Ancien Orient, l'époque qui suivit la conquête de Babylone par les Hittites (vers 1750) est caractérisée par un mouvement considérable de peuples, dont précisément les anciens États des bassins de l'Euphrate et du Nil se ressentirent le plus.

La Babylonie d'abord fut envahie bientôt après (vers 1740) par les Cosséens ou Kassites. Établis dans les montagnes du Zagros, à l'est, ils profitèrent de l'affaiblissement total du pays causé par la razzia hittite pour s'en emparer. Ils y exercèrent leur domination pendant presque dix siècles. Dès le début, ces barbares s'assimilèrent aux Babyloniens pour se laisser en fin de compte absorber totalement par eux. Leur

temps est une période de décadence pour la civilisation babylonienne. On leur doit cependant d'avoir introduit les chevaux en Babylonie en si grande quantité qu'ils y devinrent, au témoignage d'un contemporain, aussi nombreux « que la paille ». Le roi cosséen le plus puissant fut Agum II (vers 1600).

Pendant que les Babyloniens devenaient ainsi la proie des Cosséens, les Assyriens étaient subjugués par leurs voisins de l'ouest, les Mitanniens. Ceux-ci faisaient partie du groupe des habitants primitifs de l'Asie antérieure, les Subaréens; ils n'étaient apparentés aux Hittites que dans la mesure où ces derniers renfermaient également un notable contingent subaréen. Les Mitanniens manifestèrent tout à coup une extraordinaire vigueur et une forte tendance à l'expansion, de telle sorte qu'ils créèrent un vaste royaume dans lequel fut englobée à l'est la majeure partie du territoire d'Assur, à l'ouest et au sud les pays syriens.

En même temps se produisait en Égypte l'invasion des Hyksos, qu'un nombre toujours croissant d'auteurs met en relation avec ce mouvement des Mitanniens. L'élément prédominant du mélange ethnique que furent ces envahisseurs aurait été fait de Mitanniens, qui auraient entraîné à leur suite des tribus sémitiques des steppes syro-arabes [1].

Simultanément donc, en Mésopotamie comme en Égypte, des étrangers régnaient en maîtres. Cette situation fut particulièrement dure pour l'Égypte. Par étapes les Hyksos pénétrèrent jusqu'au sud du pays, brûlèrent les villes, détruisirent les temples et réduisirent en servitude les habitants. Aussi la réaction contre ce régime brutal fut-elle très forte. Après s'être pliés au joug pendant environ un siècle, les Égyptiens réussirent à se débarrasser des intrus. Les luttes de délivrance s'engagèrent sous la XVII^{e} dynastie: Manéthon range les chefs des

1. Cette hypothèse se base en particulier sur la préférence de l'architecture mitannienne pour le plan carré dans la construction des villages, qui se constate également dans les bourgades égyptiennes attribuées aux Hyksos.

Hyksos dans la XVe et XVIe dynastie. Elles eurent comme point de départ Thèbes, où des princes indigènes avaient continué à régner sous la suzeraineté des conquérants et où déjà plusieurs fois ils avaient énergiquement résisté aux Asiatiques.

II. — L'Égypte sous le nouvel empire.

L'expulsion des Hyksos marque l'ouverture du *nouvel empire* (1600-1020). Il se caractérise par le fait que l'Égypte, après avoir été dominée par l'Asie, étend en revanche sa puissance sur celle-ci et s'installe, afin de garantir sa propre sécurité, en Palestine, en Phénicie et en Syrie. La conquête de ces pays fut l'œuvre des pharaons de la XVIIIe dynastie.

Le premier grand succès fut remporté par Thutmès I (1540-1501), dont les armées arrivèrent jusqu'à l'Euphrate. Sous la reine Hatschepsut (1501-1480), les rois syriens se rendirent de nouveau indépendants. Ils se groupèrent autour du prince de Kadesch, ville située sur l'Oronte, qui forma le centre de la résistance. Mais le puissant Thutmès III, d'abord associé à Hatschepsut avant de régner seul (1501-1447), qui mérite d'être nommé le premier grand général de l'histoire, entreprit une vingtaine d'expéditions en Asie et procéda méthodiquement à la conquête de tout le pays compris entre la Méditerranée et le désert syro-arabe. Il commença par battre la coalition de ses ennemis à la bataille de Mageddo (1480) et termina ses campagnes par la prise définitive de Kadesch.

Comme ses prédécesseurs avaient conquis le Soudan, Thutmès III [1] et ses successeurs furent à la tête d'un immense empire, qui s'étendait depuis les tropiques jusqu'à

1. Les obélisques de Rome, de Constantinople et de Londres remontent tous au temps de ce pharaon. Seul celui de Paris est de l'époque de Ramsès II.

l'Asie Mineure, depuis la cataracte la plus méridionale du Nil jusqu'au cours supérieur de l'Euphrate. Empire qui du reste se distinguait par l'organisation autant que par l'étendue. Bien que le nouvel État eût un caractère nettement militaire, les entreprises pacifiques et civilisatrices ne furent nullement négligées. L'architecture, par exemple, connut, au service du culte des morts et des dieux, un riche développement. Les pyramides furent remplacées comme lieux de sépulture des rois par des sanctuaires, dont le plus célèbre est celui de la reine Hatschepsut à Déir-el-Bahari. En même temps les temples les plus grandioses furent érigés en l'honneur des dieux.

A cette époque, l'Égypte n'avait qu'une seule rivale : la puissance mitannienne, installée dans le nord du bassin de l'Euphrate. Celle-ci, confinant avec ses provinces asiatiques, inspirait et aidait les petits princes palestiniens et syriens dans la lutte qu'ils soutenaient pour reprendre leur indépendance contre les pharaons. Thutmès III et son fils Aménophis II (1447-1420) combattirent avec acharnement les Mitanniens comme leurs plus grands adversaires.

Mais, sous Thutmès III, se produisit un changement subit dans la politique égyptienne. Celui-ci chercha à gagner l'amitié des Mitanniens. C'est qu'entre temps les Hittites, après un affaiblissement transitoire, avaient retrouvé leurs forces et se révélaient comme un ennemi beaucoup plus redoutable que les Mitanniens. Pour s'assurer l'alliance de ces derniers, Thutmès III prit dans son harem une fille de leur roi. Dans ce même but, bientôt après, Aménophis III (1411-1375) épousa deux princesses mitanniennes. Son règne marque l'apogée de l'empire pharaonique, dont la prédominance était affermie à tel point que ce roi n'eut besoin d'entreprendre aucune expédition. Au lieu de la guerre, il eut recours à la diplomatie. A l'intérieur, il régna avec un éclat incomparable et favorisa au plus haut degré les arts : jamais l'Égypte n'avait eu tant de puissance et de richesse. Par ses soins fut construit le grand temple de Louqsor. Les célèbres colosses de Memnon

sont des statues de ce pharaon. Cette brillante situation continua, au moins extérieurement, sous Aménophis IV (1375-1360).

Par les tablettes de Tell-el-Amarna, trouvées en 1888, qui faisaient partie des archives de ces deux pharaons, nous sommes renseignés sur cette période mieux que sur n'importe quelle autre de l'histoire non seulement de l'Égypte mais encore de toute l'Asie antérieure. Elles nous donnent les lettres échangées entre eux et leurs princes vassaux de la Syrie et de la Palestine ainsi que les rois hittites, mitanniens, assyriens et babyloniens.

Même dans les réponses des pharaons, cette correspondance est écrite en signes cunéiformes et, pour la majeure partie, en langue babylonienne. Preuve évidente de la profonde influence exercée par la civilisation mésopotamienne, qui continua à se faire sentir dans l'Ancien Orient longtemps après que la suprématie de Babylone eût disparu. Par contre ces lettres montrent combien les pharaons étaient alors les maîtres du Levant : les roitelets qui vivent sous leur suzeraineté leur témoignent la plus plate servilité, les rois indépendants recherchent avec empressement leurs faveurs.

Pourtant, à en juger par les dénonciations mutuelles qu'elles contiennent, quelques-unes de ces missives prouvent que la plupart des vassaux d'Aménophis IV n'étaient soumis qu'à la surface. D'autres fois sont signalées des révoltes de villes; on y entend aussi de fréquents cris d'alarme parce que des nomades, appelés Chabiri, envahissent la Syrie et la Palestine. Tout cela indique que le prestige de l'Égypte en Asie avait déjà fortement diminué.

Ce recul de la prédominance des pharaons s'accentua par le fait qu'Aménophis IV, au lieu de s'occuper de politique, fut presque complètement absorbé par la réalisation de son idéal religieux. Il voulut introduire comme unique religion officielle le culte d'un seul dieu, le dieu soleil, créateur et conservateur de tous les êtres. Mais cette réforme ne lui survécut pas et, entre temps, les provinces asiatiques ne se

trouvaient plus que nominalement sous le sceptre des pharaons.

III. — **Apogée de l'empire hittite.**

Les Égyptiens avaient dans les Hittites des concurrents de plus en plus dangereux. Les archives de ces derniers, découvertes en 1906 sur l'emplacement de leur ancienne capitale à Boghaz-Keui, nous renseignent assez bien sur leur histoire. Écrites comme celles des pharaons Aménophis III et IV en signes cunéiformes, elles complètent et continuent les renseignements fournis par les tablettes de Tell-el-Amarna.

Les Hittites élargirent leur domaine d'abord au détriment des Mitanniens, qui furent d'autant plus mis à l'étroit que les Assyriens s'affranchirent petit à petit de leur joug et prêtèrent main forte aux Hittites. Après avoir chassé les Mitanniens de Ninive (vers 1350), le roi assyrien Assuruballit (1380-1340), contemporain d'Aménophis IV, écrit à celui-ci en souverain tout à fait indépendant. Bientôt l'empire mitannien disparut pour toujours. Les Hittites et les Assyriens se répartirent son territoire.

Cet accroissement de l'Assyrie ne pouvait que déplaire à la Babylonie, qui se sentait avec raison menacée par cet État frère. Déjà le fait qu'Assur avait récupéré son indépendance sur les Mitanniens avait inquiété Babylone. Aussi, lorsque le roi babylonien Burnaburiasch prit connaissance de la lettre écrite par Assuruballit à Aménophis IV, fit-il savoir à celui-ci que l'Assyrie s'arrogeait un rang auquel elle n'avait pas droit.

Pour le moment, les Hittites avaient encore le pas sur les Assyriens. Leur roi Schubbiluliuma (1395-1350), qui avait détruit l'État mitannien, fit des incursions en Syrie jusqu'au Liban. Cet empiétement sur le domaine des pharaons provoqua une lutte aiguë entre les deux empires.

Les pharaons de la XIX^{e} dynastie, surtout Séthi I^{er} et Ramsès II (1292-1225), furent constamment en guerre contre

les Hittites. Au cours de leurs expéditions, ces pharaons eurent toujours soin de s'assurer en premier lieu la possession de la Palestine, qui, tout en se trouvant en dehors du domaine des Hittites, était constamment menacée par les bédouins des steppes voisines et manifestait de temps en temps des velléités d'indépendance. En Syrie, ni Séthi Ier ni Ramsès II n'eurent autant de succès : ils se heurtèrent à la résistance des Hittites et l'un comme l'autre se virent contraints de conclure des ententes avec eux. En particulier Ramsès II, la cinquième année de son règne, avait en vain essayé de battre définitivement l'ennemi. La bataille décisive de Kadesch ne fut pour lui qu'un succès extérieur. Finalement, la vingt et unième année de son gouvernement, il se résigna à un traité, dans lequel il accorda au roi hittite Chattusil III (1298-1260) des droits égaux aux siens sur la Syrie.

Ce fut pour l'empire des pharaons le commencement du déclin. Le règne de Ramsès II, le plus long de tous ceux que l'Égypte a connus, avait encore été brillant. L'art et la littérature y florissaient. C'est surtout l'architecture qui eut un extraordinaire essor. Ramsès II fut le plus grand bâtisseur de l'Égypte : on lui doit, par exemple, la plus belle partie du temple de Karnak.

Le successeur de Ramsès II fut son treizième fils, Ménephta (1225-1217). Après les soixante-six ans du règne de son père, il était déjà un vieillard lorsqu'il monta sur le trône. Les huit ans de son gouvernement sont remplis de guerres contre de redoutables envahisseurs. Non seulement les Libyens tâchèrent de s'installer dans le Delta, mais toute une masse de peuples nouveaux venant de l'ouest, des côtes et des îles de la Méditerranée, se jetèrent tout à coup par terre et par mer sur l'Égypte et l'Asie antérieure. Ménephta remporta une brillante victoire sur tous ces adversaires. Il fut aussi victorieux dans une campagne en Palestine, où il réprima des révoltes et conquit des villes insurgées. Sur la stèle érigée à cette occasion, il se vante, entre autres succès, d'avoir vaincu Israël.

Sous Ramsès III (1200-1168), qui inaugure la XX^{e} dynastie, une seconde vague de « peuples de la mer » menaça l'Égypte. Ce pharaon réussit encore tant bien que mal à défendre le pays et à lui garder son prestige de puissance mondiale. Mais, après lui, ce fut la pleine décadence. Sous ses successeurs, qui portent tous le nom de Ramsès, les prêtres d'Amon s'emparèrent du pouvoir royal et, après le dernier Ramesside, Ramsès XII, le grand prêtre Héricor devint roi. Il ouvre la XXI^{e} dynastie, appelée dynastie des Tanites (1090-950), sous laquelle l'Égypte perdit complètement ses possessions en Palestine et en Syrie.

Plus encore que pour l'Égypte, la double avalanche des peuples méditerranéens devint funeste pour l'empire hittite. Autant celui-ci avait tenu tête à la puissance égyptienne, autant il fléchit brusquement devant les nouveaux arrivés. Ces derniers se répandirent partout. Ils s'établirent non seulement sur la côte, comme les Philistins, mais aussi à l'intérieur et au nord de l'Asie occidentale, comme les Phrygiens en Cappadoce. Par suite, les Hittites furent attaqués simultanément dans leurs provinces syriennes et au cœur même de leur domaine. Aussi leur empire s'écroula-t-il d'un coup pour ne plus jamais se relever.

Ainsi disparut cette puissance, qui n'est véritablement connue que depuis quelques années. Elle a joué pendant deux siècles dans l'Ancien Orient un rôle presque aussi important que l'Égypte, la Babylonie et l'Assyrie.

IV. — L'Assyrie et la Babylonie.

Les Assyriens furent les héritiers des Hittites. Depuis Assuruballit (vers 1350), leur influence avait grandi constamment. Celui-ci n'a pas seulement rendu la liberté à son pays, mais c'est probablement lui qui a doté Assur de la législation contenue dans un code trouvé en 1920.

Parmi ses successeurs, quelques-uns furent des guerriers

très puissants. Adadnirari Ier (vers 1300) subjugua les tribus du nord, contribua à la destruction du royaume des Mitanniens et attaqua la Babylonie. Son fils Salmanasar Ier (vers 1270) pénétra jusqu'au Taurus, remporta une grande victoire sur les Hittites et les Araméens. Il fonda une seconde capitale Kalach. Son successeur Tukultu-Ninurta Ier (1260-1232) fit également de nombreuses conquêtes, dont la plus importante fut celle de Babylone. Il fut tué au cours d'une révolution et Babylone s'affranchit de nouveau du joug assyrien. Quand, bientôt après, l'État hittite succomba, ce fut au grand avantage d'Assur.

Téglathphalasar Ier (1115-1093) est le dernier grand roi assyrien du IIe millénaire et en même temps le plus grand de tous. Il conduisit ses armées victorieuses beaucoup plus loin que tous ses prédécesseurs : au nord, en Arménie et en Asie Mineure, peut-être jusqu'à la mer Noire; au sud, en Babylonie qu'il rendit tributaire; à l'ouest, jusqu'à la Méditerranée. Vingt-huit fois il franchit l'Euphrate pour se mesurer avec les Araméens : ces tribus des steppes syriennes, au moins à partir du milieu du IIe millénaire, forment, à l'ouest de l'Euphrate, un ensemble assez uniforme de Sémites nomades qui assaillent constamment les régions cultivées et s'y fixent de plus en plus, surtout dans la contrée appelée plus tard la Syrie. Téglathphalasar Ier atteignit la côte méditerranéenne la cinquième année de son règne et y reçut à Armad des présents même du pharaon.

Après Téglathphalasar Ier, l'Assyrie retombe pour deux siècles (jusque vers 900) dans un état de complet affaiblissement. Pendant cette époque, le premier rang passe aux Araméens sous l'hégémonie de leur ville principale Damas.

Durant tout ce temps, la Babylonie ne joua qu'un rôle secondaire, même après la disparition complète des Cosséens (vers 1170). Les Assyriens s'immiscèrent constamment dans ses affaires. Elle eut maintes fois à subir l'invasion des Élamites et des nomades araméens. Le plus important de ses rois est Nabuchodonosor Ier (vers 1146-1113).

BIBLIOGRAPHIE

A côté des ouvrages cités à la fin du chapitre premier, voir W. WOLF, *Der Stand der Hyksosfrage*, dans *Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft*, 1929, p. 67-79; A. JIRKU, *Aufstieg und Untergang der Hyksos*, dans *Journal of Palestine Oriental Society*, 1932, p. 51-62.

K. MIKETTA, *Die Amarnazeit*, 1908; P. DHORME, *Les pays bibliques au temps d'El-Amarna*, dans *Revue biblique*, 1908, p. 500-519; 1909, p. 50-73, 368-385; *Amarna*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. I, 1928, col. 207-225.

P. DHORME, *Les pays bibliques et l'Assyrie*, 1911.

CHAPITRE IV

ISRAËL EN ÉGYPTE ET L'EXODE

I. Les faits. — II. Positions de la critique. — III. La question de date.

I. — Les faits.

L'ACCUEIL favorable que la famille de Jacob reçut en Égypte est, d'ordinaire et avec raison, expliqué par le fait qu'elle arriva sur les bords du Nil pendant la domination des Hyksos. Venus également d'Asie, ils comptaient parmi leurs chefs quelques sémites et avaient sous leurs ordres beaucoup de tribus sémitiques. Seule cette coïncidence rend compréhensible le haut poste occupé par Joseph.

Établie avec des avantages considérables dans la fertile contrée de Gessen, la descendance d'Abraham pouvait facilement, au bout de trois siècles [1], être devenue un véritable peuple. La Bible se tait sur le séjour paisible d'Israël en Égypte. Après avoir rapporté la mort de Joseph, elle ajoute : « Et les enfants d'Israël furent féconds, ils se multiplièrent et devinrent extrêmement nombreux et forts, de sorte que le

1. Sans doute il est dit, dans Ex. 12, 40-41, que le séjour des Israélites en Égypte a duré quatre cent trente ans. Mais ce chiffre ne semble pas correspondre à la réalité. Aussi n'est-il guère pris en considération, ni par ceux qui veulent mettre l'exode au XV^e^ siècle, ni par ceux qui le placent au XIII^e^. Il n'empêche donc pas de fixer l'entrée de Jacob en Égypte à l'époque de la domination des Hyksos.

pays en fut rempli », Ex. 1, 7. Immédiatement après, elle signale un brusque changement de situation. « Alors s'éleva en Égypte un nouveau roi qui ne savait rien de Joseph ».

Sous le nouveau régime, les Hébreux furent accablés des plus dures corvées : « Ils bâtirent pour Pharaon les villes de magasins Pithom et Ramessès. Mais plus on les maltraitait, plus ils se multipliaient et s'étendaient », Ex. 1, 11-12. C'est pourquoi, afin d'arrêter l'accroissement d'Israël, le souverain donna l'ordre de mettre à mort tous les nouveau-nés.

Cependant l'heure de la libération était proche. C'est, en effet, le moment où Moïse vient au monde. Exposé par sa mère sur le Nil, dans une corbeille de roseaux, il est adopté par la fille de Pharaon et élevé à la cour royale, au centre de la civilisation égyptienne. Devenu adulte, il est indigné du mauvais traitement infligé à ses frères au point de tuer un chef de corvée. Il s'enfuit alors dans la péninsule sinaïtique, au milieu des steppes occupées par les Madianites, qui étaient eux-mêmes des descendants d'Abraham, Gen. 25, 2. Là il il épouse Séphora, une des filles du prêtre Jethro, Un jour, tandis qu'il gardait les troupeaux de son beau-père, Dieu lui apparaît dans un buisson ardent près du Horeb et se révèle à lui comme « celui qui est » (Jahvé), comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui lui confie la mission de se rendre auprès de Pharaon « afin d'arracher son peuple à la puissance de l'Égypte et de le conduire dans un beau et vaste pays où coulent le lait et le miel », Ex. 3, 8.

Moïse retourne en Égypte, où son frère Aaron devient son aide et son porte-parole. Leur intervention auprès du roi n'a pour effet que d'aggraver la condition du peuple; car « le cœur de Pharaon s'endurcit », 7, 13. Mais Jahvé avait dit : « Contraint par une main forte, il les chassera de son pays », 6, 1. De fait, Jahvé envoie coup sur coup les célèbres « dix plaies d'Égypte », qui se succèdent dans un espace de dix mois (juin-avril). Les neuf premières, invasions de grenouilles, de mouches, etc., proviennent de phénomènes naturels qui sont propres à l'Égypte et qui deviennent facilement des

fléaux pour ce pays. Elles n'en sont pas moins miraculeuses par leurs proportions inaccoutumées ainsi que par leur succession rapide, surtout par le fait qu'elles viennent et disparaissent à l'ordre de Moïse et d'Aaron.

La dixième plaie, la mort des premiers-nés dans la nuit du 14 au 15 nisan, est le dernier et le plus grand coup dont « la main étendue » de Jahvé frappe Pharaon avec son peuple et le force à céder.

Aussitôt les Israélites quittent l'Égypte. Ils partent « au nombre de 600000 piétons [1] : les hommes sans compter les familles », Ex. 12, 38. « Et un ramassis de gens montaient avec eux », 12, 39, c'est-à-dire sans doute d'autres petites tribus sémitiques arrivées peut-être avec les Hyksos et plus ou moins affiliées aux Israélites.

Ils marchent à grandes journées d'abord sur la route qui menait les caravanes en Palestine. Jahvé était à leur tête dans une colonne de nuée, qui se transformait la nuit en une colonne de feu. Mais, arrivés à Étham, au bord du désert, ils changent de direction. Au lieu de continuer au nord-est vers Gaza, itinéraire qui leur aurait permis d'arriver en Canaan en cinq jours environ, ils se dirigent vers le sud et parviennent à la mer Rouge. Le Seigneur la leur fait traverser miraculeusement et y ensevelit l'armée que Pharaon avait lancée à leur poursuite.

Désormais à l'abri de tout danger de la part des Égyptiens, le peuple commence sa migration à travers le désert, où Dieu pourvoit à la subsistance des Israélites en leur envoyant la

1. A différentes reprises les exégètes ont prouvé que ce chiffre ne peut pas se prendre à la lettre. Ainsi récemment HEINISCH, *Das Buch Exodus*, 1934, p. 105 sq. Car il supposerait un peuple total d'à peu près trois millions. Comment concevoir le séjour et l'approvisionnement d'une telle foule dans le désert ? Elle aurait formé un cortège de 150 kilomètres, ce qui correspond à trente jours de marche d'une caravane.

Il faut donc réduire ce nombre à un taux acceptable. A cette fin on a établi plusieurs hypothèses toutes fort subjectives.

manne, les cailles, etc. Une victoire sur les Amalécites leur ouvre l'accès du Sinaï, où ils arrivent le troisième mois après l'exode. C'est là qu'eurent lieu les événements les plus importants et les plus décisifs de toute l'histoire d'Israël : la publication du décalogue ainsi que d'autres lois au milieu d'une théophanie grandiose, suivie de la conclusion du pacte d'alliance avec Jahvé et de l'institution du culte. Moïse y apparaît dans une grandeur surhumaine, exprimée par le reflet de la splendeur divine qui rayonne sur son front.

Un contraste douloureux se manifeste dès cette heure solennelle. Pendant que Moïse achevait de recevoir sur la montagne les révélations de Dieu, le peuple cédait à son penchant idolâtrique en adorant le veau d'or. Le Seigneur cependant renouvelle l'alliance et prend demeure au milieu de son peuple : la colonne de nuée repose dorénavant sur l'arche d'alliance et le tabernacle qui viennent d'être érigés.

Le deuxième mois de la seconde année après l'exode a lieu le départ du Sinaï. Israël marche d'abord directement vers le nord, dans l'intention de conquérir la Terre promise. Mais, effrayé par les renseignements que lui fournissent les premiers explorateurs, le peuple se révolte et refuse d'avancer; il est même sur le point de lapider Moïse et Aaron. En guise de châtiment, il doit errer encore trente-huit ans dans le désert. Sur ce séjour dans la péninsule sinaïtique le Pentateuque ne raconte presque rien; il ne mentionne que l'épisode de Coré, Dathan et Abiron, qui s'insurgèrent avec deux cent cinquante hommes contre le sacerdoce d'Aaron et le gouvernement de Moïse et furent durement châtiés.

Au bout de quarante ans passés dans le désert, les Israélites s'apprêtent enfin à entrer en possession de Canaan. Ils se réunissent de nouveau à Cadès, où le sanctuaire était sans doute resté, tandis que des parties du peuple s'étaient dispersées dans les steppes et les vallées de la péninsule.

Le chemin le plus direct aurait été de traverser les montagnes de Seïr. Mais, comme les Édomites refusent le passage, Israël est obligé de faire un grand détour pour éviter leur

territoire. En cours de route, il perd de nouveau patience, de sorte que Dieu, pour le punir, envoie des « serpents brûlants ». Les Israélites traversent ensuite paisiblement le pays de Moab, remportent une brillante victoire sur les deux rois amorites Sehon et Og et conquièrent toute la Transjordanie jusqu'à l'Hermon. Ce territoire est déjà partagé par Moïse entre les tribus de Ruben, Gad et une partie de Manassé.

A ce moment se place la célèbre prophétie de Balaam. Le peuple est réuni dans les plaines de Moab en face de Jéricho. Balaam, que le roi moabite Balak avait fait venir pour maudire Israël, le bénit au contraire et lui prédit un brillant avenir.

Moïse cependant ne devait contempler la Terre promise que de loin. Après avoir fait ses adieux au peuple et lui avoir recommandé une fois de plus la fidélité à l'alliance, il monte sur le mont Nébo pour y mourir.

II. — **Positions de la critique.**

Au cours de l'histoire religieuse, abstraction faite de l'époque du Christ, on ne rencontre guère un tel ensemble d'événements qui, par leur nombre et leur caractère, attestent l'intervention directe de Dieu dans l'humanité. Aussi bien retrouve-t-on l'écho de l'exode à travers tout l'Ancien Testament. Prophètes, Is. 11, 15 sq. et 63, 11; Mich. 7, 15, psalmistes, Ps. 73, 78, 105, 106, 135, 176, sages, Eccli. 44-45; Sap. 10, 15-12, 27; 16-19, y reviennent sans cesse, en vue de rendre gloire à Jahvé pour cette extraordinaire manifestation en faveur d'Israël et de rappeler au peuple élu ce que, dès lors, il doit à son Dieu.

L'exode, auquel est inséparablement liée la législation sinaïtique, est l'heure de la naissance d'Israël. Dorénavant, en effet, le conglomérat des douze tribus forme un peuple indépendant, qui réussit à conquérir Canaan, à y fonder plus tard un royaume assez important, à jouer un rôle politique

dans l'Ancien Orient et à durer comme race jusqu'à nos jours.

Mais beaucoup plus considérable que l'avènement d'un nouveau groupe national sur la carte politique du monde est l'action qui l'attendait dans l'ordre religieux, où il allait être pour le reste des nations ce qu'est pour la pâte le levain. Comme la Grèce a donné à notre civilisation la philosophie et l'art, Rome l'État et le droit, Israël lui a légué la religion. Au pied du Sinaï, Israël est devenu le peuple élu de Dieu et, dans une certaine mesure, l'intermédiaire du salut pour la famille humaine. L'Éternel, qui s'était déjà révélé aux patriarches, se manifeste alors d'une façon plus éclatante sous le nom de Jahvé et conclut une alliance plus étroite avec les descendants d'Abraham.

Moïse, qui fut l'instrument de ce plan divin, est, de ce chef, la plus haute figure de l'Ancien Testament et l'un des plus grands génies religieux de tous les siècles. Organisateur, législateur et par là créateur d'Israël comme nation, il est en même temps l'homme de Dieu par excellence, avec lequel « le Très-Haut parlait comme un homme parle avec un autre », Ex. 33, 11. Aussi ne devait-il plus « s'élever de prophète en Israël comme Moïse, que le Seigneur connut face à face », Deut. 34, 10.

L'histoire moderne, qui se montre tellement sceptique à l'égard des récits relatifs aux patriarches, ne l'est guère moins en face de Moïse. Elle nie ou défigure le contenu de l'Exode à peu près autant et avec la même variété de nuances que celui de la Genèse.

Les critiques ne manquent pas qui vont jusqu'à contester le séjour d'Israël en Égypte ou l'existence même de Moïse. Parmi eux se rencontrent de nouveau Stade et Ed. Meyer, auxquels naguère s'est associé Hölscher.

Mais presque tous les auteurs récents sont d'accord pour rejeter cette opinion extrémiste. En effet, on n'aurait jamais pu inventer, parmi les Israélites, une situation aussi honteuse que la servitude en Égypte. D'autre part, l'œuvre de la déli-

vrance et de la constitution de ce peuple a été si difficile qu'elle ne s'explique pas sans l'action d'une puissante personnalité.

Il y a donc, d'après la majorité des critiques, au moins un noyau historique dans ce qui est raconté du séjour des Hébreux sur les bords du Nil et de leur libération par Moïse. On peut tenir ce point pour acquis.

En général, ce noyau est pourtant bien minimisé. Tout d'abord, d'après le postulat que l'entrée de Jacob et de ses douze fils en Canaan serait une légende, on prétend que seule une partie des Hébreux, principalement les tribus de Joseph et de Benjamin, aurait séjourné en Égypte. Après avoir pénétré en Canaan un ou deux siècles plus tôt avec d'autres nomades de leur race, ils se seraient, poussés par la faim, établis transitoirement dans les riches pâturages de la Basse-Égypte. Mais, au bout d'un certain temps, ils y furent opprimés et contraints à des travaux de corvée. Un des leurs, Moïse, se mit à leur tête et les sauva en les conduisant dans le désert et de là dans la Transjordanie, d'où ils rejoignirent leurs compatriotes restés en Canaan. Telle est la conception régnante des exégètes protestants au sujet de l'exode.

Par rapport à l'œuvre de Moïse elle-même, les opinions sont encore plus nuancées dans la mesure où ces auteurs appliquent à l'Ancien Testament le système évolutionniste. Wellhausen et tous ses adhérents réduisent de beaucoup le rôle de Moïse. D'après eux, celui-ci aurait bien été le libérateur et le guide des Israélites, mais non leur législateur : les prescriptions morales du décalogue comme les lois civiles et rituelles contenues dans le Pentateuque seraient de date postérieure. Il aurait bien fondé le jahvisme; mais celui-ci, au lieu d'une religion monothéiste, n'aurait été qu'un culte monolâtrique : Jahvé serait tout simplement le dieu volcanique du Sinaï, devant lequel, aux yeux des Israélites, les autres divinités reculèrent à l'arrière-plan, sans complètement disparaître, et auquel ses adorateurs n'étaient unis par aucun lien moral.

De plus en plus cependant cette manière de voir est aujourd'hui rejetée. Non seulement on voit diminuer le nombre de ses partisans, mais une vive réaction se produit contre elle. Les historiens protestants les plus qualifiés, entre autres Kittel et Sellin, conçoivent l'œuvre de Moïse d'une façon beaucoup plus positive et traditionnelle. Bien entendu, ils réclament pour lui les dix commandements. « Les chercheurs les plus rigoureux, déclare Kittel, abandonnent toujours davantage l'opinion contraire » [1]. De plus ils reconnaissent que le niveau moral auquel correspond le décalogue existait dès l'époque sinaïtique. Ils attribuent même à Moïse un bon nombre de lois, savoir les premiers éléments des codes du Pentateuque. Mais surtout ils saluent en lui le principal initiateur religieux d'Israël, celui qui a donné à son peuple comme religion officielle la foi au Dieu unique, sinon dans toute sa profondeur spéculative et dans toute sa largeur universaliste, du moins « sous la forme pratique d'un monothéisme de fait » [2] qui exclut avec un rigorisme extrême la vénération de toutes les fausses divinités. Monothéisme assez élevé pour bannir du culte du seul vrai Dieu toute magie, assez complet pour exiger la pratique de la morale la plus stricte.

Bien que les historiens les plus récents rendent ainsi justice à Moïse, ils ne le font quand même pas entièrement. Car tout d'abord ils ramènent ce qui est raconté sur son activité à des faits purement naturels, traitant de légendes les narrations qui concernent les miracles et l'intervention surnaturelle de Dieu. Ils parlent bien de révélation; mais ils entendent par là, soit l'intuition de l'être divin que Moïse aurait eue grâce à son génie, soit la manifestation de Dieu telle qu'elle a lieu par les spectacles grandioses de la nature, en particulier la solitude et le silence du désert au moment surtout d'un orage ou de l'éruption d'un volcan.

Gênés par le sens obvie des textes, ils ont recours aux

1. *Gestalten und Gedanken in Israël*, 1925, p. 80.
2. SELLIN, *Geschichte*, t. I, p. 82.

moyens les plus arbitraires pour le tourner. Ils commencent par se retrancher derrière un agnosticisme excessif. Pour eux, ce qui s'est passé entre Dieu et Moïse est, en définitive, « le secret de son génie mystique » [1]. « Les détails n'en peuvent pas être saisis parce qu'ils se dérobent aux recherches de la science exacte. Les descriptions de l'Exode ne sont que des essais naïfs et légendaires d'expliquer le grand mystère » [2]. Ensuite, pour dépouiller les récits de leur contenu historique, ils ne reculent même pas, à l'occasion, devant les transpositions les plus invraisemblables. Kittel, par exemple, écrit de la scène du buisson ardent : « Dans la nature s'était révélé à Moïse un nouveau Dieu, feu dévorant qui semblait sortir des épines du buisson, grosses comme le doigt et longues comme de petits javelots, pour darder vers lui ses flammes »[3].

Pires encore que cet appel à l'expérience religieuse sont les tentatives faites en vue d'expliquer la religion de Moïse par les circonstances historiques de sa vie et l'influence de son milieu. Jahvé ne serait autre que le dieu volcanique du Sinaï, vénéré par les Madianites et que Moïse apprit à connaître chez eux après sa fuite. Telle est l'explication professée par Sellin et beaucoup d'autres, qui en cela continuent à marcher sur les traces de Wellhausen. Mais comment peut-on soutenir sérieusement une telle affirmation? Car non seulement ce prétendu jahvisme des Madianites est une supposition absolument gratuite, mais, quand on accorde à Moïse l'intuition géniale du Dieu unique, il est illogique au plus haut degré de le croire capable de donner à une divinité imaginaire et fausse les attributs du Dieu absolu. Aussi Kittel ne voudrait-il pas partager cette opinion. Tout au plus estime-t-il que Moïse doit aux Madianites le nom de Jahvé, qu'il a donné à son Dieu.

Tous les essais d'interpréter l'œuvre de Moïse d'une façon

1. KITTEL, *Die alttestamentliche Wissenschaft*, 1929, p. 175.
2. SELLIN, *Geschichte*, t. I p. 81.
3. *Gestalten und Gedanken*, p. 33.

purement naturelle se heurtent donc à la teneur du texte biblique autant qu'à des invraisemblances décisives. Seul le préjugé radical de l'impossibilité du surnaturel explique l'existence et la vogue de ces systèmes. On comprendrait, à la rigueur, que des critiques cherchent à réduire la part du surnaturel dans les faits de l'Exode, en ne retenant de ces récits qu'un minimum d'éléments miraculeux et extraordinaires qui aurait été plus tard amplifié par l'imagination à la plus grande gloire d'Israël. Mais écarter systématiquement, et par les explications les plus plates, tout ce qui sort du cadre normal de l'histoire pour y voir de simples légendes, c'est, bon gré mal gré, faire du peuple le plus religieux du monde un peuple de dupes, de ses chefs spirituels et de ses grands écrivains une série de vils trompeurs. Ne serait-ce pas finalement donner raison à Delitzsch, qui, dans son fameux pamphlet (1921), appelait l'Ancien Testament « la grande duperie », contre lequel ces exégètes et historiens conservateurs du genre de Sellin et de Kittel se sont élevés avec tant d'indignation?

III. — **La question de date.**

Avant de suivre les Israélites dans la Terre promise, il est indispensable de prendre position par rapport au problème chronologique si discuté qui concerne la date tant de leur sortie d'Égypte que de leur entrée en Canaan. Ce problème est des plus difficiles : la preuve en est qu'il a reçu les solutions les plus diverses. Mais il n'y a plus maintenant que deux hypothèses en présence, dont l'une place la date de l'exode vers le milieu du XV^{e} siècle et l'autre la reporte à deux siècles plus tard.

A s'en tenir à III Rois 6, 1, la solution est actuellement assez facile. Dans ce passage, on lit que l'année où fut commencée la construction du temple de Jérusalem est, d'une part, la 4^{e} année du règne de Salomon et, de l'autre, la 480^{e} « après l'exode des enfants d'Israël ». Or il est aujourd'hui communé-

ment admis que Salomon monta sur le trône vers 970. Les Israélites auraient donc quitté les rives du Nil vers 1450 et pénétré en Palestine quarante ans plus tard.

Telle est, en effet, la manière reçue de dater ces événements : elle mérite encore d'être retenue. Outre qu'elle a en sa faveur une indication chronologique fournie par l'Écriture, elle s'impose encore pour d'autres raisons.

Tout d'abord elle est beaucoup plus conforme que l'opinion adverse aux autres données chronologiques de la Bible, savoir celles que donne le livre des Juges sur le temps écoulé entre Moïse et Salomon. En effet, d'après l'ensemble des chiffres qui se lisent dans cet écrit, la période des Juges comprendrait 410 ans. Total tellement considérable qu'il ne peut même pas cadrer avec les 480 ans de III Rois 6, 1. Aussi tous ceux qui tiennent ce dernier nombre pour exact cherchent-ils de différentes manières à réduire l'époque des Juges de 100 ans environ. Cette difficulté ne devient-elle pas absolument insoluble dès qu'on raccourcit de deux siècles le chiffre global des années comprises entre l'exode et la construction du temple?

D'autre part, le milieu du XV^e^ siècle comme date de la sortie d'Égypte s'accorde parfaitement avec l'histoire égyptienne telle qu'elle peut être saisie grâce aux indications contenues dans les documents hiéroglyphiques.

Le grand pharaon de ce siècle fut Thutmès III (1501-1447) de la XVIII^e^ dynastie, l'inlassable conquérant des régions asiatiques d'où était venue la funeste invasion des Hyksos. Rien de plus naturel que, par suite de sa politique extérieure, ce roi ait vu d'un très mauvais œil les Israélites, originaires de l'Asie. D'autant que, établis dans une contrée frontière et se multipliant d'une façon exceptionnelle, ils pouvaient devenir dangereux au moment d'une réaction des peuples vaincus.

Aussi cette remarque de l'Exode, 1, 5 : « Un nouveau roi se leva sur l'Égypte qui ne connaissait pas Joseph » s'explique-t-elle fort bien comme une allusion à un brusque changement dans l'attitude des pharaons envers Israël, à la suite de la mal-

heureuse expérience qu'ils avaient faite avec les hordes asiatiques des Hyksos, et qui atteignit son point culminant précisément sous Thutmès III. De même ces paroles prêtées par l'auteur sacré, 1, 10, au pharaon qui opprima les Israélites : « de peur qu'il n'arrive que, si une guerre éclate, ils se placent du côté de nos ennemis » se comprennent pleinement dans la bouche de Thutmès III. Comme celui-ci a régné plus de cinquante ans, l'allusion faite, Ex. 2, 23, à la vie très longue du pharaon oppresseur lui convient parfaitement.

Tout contribue donc à rendre probable la conclusion que celui des rois égyptiens à qui est due la suprême persécution des Israélites fut Thutmès III et que, par conséquent, l'exode a eu lieu sous son successeur Aménophis II (1447-1420).

Cette hypothèse est, dans une certaine mesure, confirmée par les tablettes de Tell-el-Amarna, qui contiennent, comme on l'a déjà vu (p. 49), la correspondance échangée entre Aménophis III et Aménophis IV, successeurs immédiats d'Aménophis II, et des princes de l'Asie antérieure. Dans les lettres écrites par les chefs palestiniens, on voit que ceux-ci demandent du secours contre des envahisseurs qu'ils nomment Chabiri et qui sont en train de s'emparer de Canaan. Si cette époque est celle où les Hébreux pénétraient en Palestine, il y a pleine correspondance entre les faits mentionnés dans les tablettes de Tell-el-Amarna et ceux qui sont racontés dans le livre de Josué. Au surplus, *Chabiri* pourrait être un équivalent d'« Hébreux » *('Ibri)*. De fait, d'autres fois aussi dans ces tablettes le *het* remplace le *aïn* par lequel commence *ibri*, qui manque en babylonien.

Pour cette double raison souvent déjà on a identifié les Hébreux et les Chabiri. Ainsi ces textes cunéiformes seraient un témoignage authentique de l'entrée des Israélites en Palestine.

Cependant cette conclusion est exagérée. D'après tout ce que nous savons aujourd'hui sur les Chabiri, l'invasion dont se plaignent les princes cananéens provenait d'un mouvement beaucoup plus vaste que la migration des douze tribus. Les

Chabiri étaient des nomades qui s'élancèrent de la steppe syro-arabe vers les contrées cultivées de l'ouest. Leur nom ne paraît d'ailleurs pas être identique à *Ibri* : ce serait un mot babylonien, *chabru*, qui signifie associé, allié.

L'entrée des Israélites en Canaan ne serait donc qu'un épisode d'une poussée plus générale qui créait une situation favorable à leur entreprise. D'autant que, comme il résulte de ces mêmes tablettes, sous Aménophis III et IV, le pouvoir du monarque égyptien sur les pays asiatiques penchait déjà vers sa ruine.

Il s'ensuit que les lettres de Tell-el-Amarna fournissent, en somme, une confirmation non pas directe et complète, mais du moins indirecte et partielle, de l'opinion qui place l'exode vers le milieu du XV^e^ siècle. Aussi les auteurs protestants qui supposent deux entrées différentes des Israélites en Canaan font-ils coïncider la première avec l'invasion des Chabiri.

D'après l'archéologue américain Garstang, qui, depuis quelques années, dirige des fouilles à Jéricho, les résultats qu'il a obtenus seraient la preuve que cette ville a été détruite vers 1400. D'où il conclut que cette destruction serait le fait des Israélites et que Thutmès III est le pharaon de l'exode. Avant lui, les Allemands Sellin et Watzinger (1913) avaient déjà constaté que la Jéricho cananéenne avait été rasée. Au sujet de cette théorie, une vive controverse s'est engagée entre les archéologues. Dussaud, L.-H. Vincent, Barrois se sont montrés assez réservés à son endroit et il semble qu'à la suite de cette critique Garstang soit devenu moins catégorique. Toujours est-il que les fouilles de Jéricho sont propres à confirmer la date de l'exode reçue jusqu'ici.

Malgré tout, la grande majorité des exégètes et historiens d'aujourd'hui abandonnent cette opinion traditionnelle et préfèrent descendre jusqu'au XIII^e^ siècle. D'après eux, le pharaon de l'oppression serait Ramsès II (1292-1225) et celui de l'exode Ménephta (1225-1217), rois qui appartiennent à la XIX^e^ dynastie.

La raison décisive pour eux est que la situation de l'Égypte durant le XIII^e siècle cadrerait beaucoup mieux avec les événements relatés dans l'Exode. En premier lieu, tout ce qui est raconté sur le contact permanent de la cour avec les Israélites : contrôle exercé par le roi sur les sages femmes, Ex. 1, 15 sq, découverte du jeune Moïse sur le Nil par la fille du pharaon, conversations presque ininterrompues entre le pharaon et Moïse durant les derniers mois avant le départ, montrerait à l'évidence que les rois égyptiens avaient alors leur résidence tout près du pays de Gessen, par conséquent dans le Delta. Or seuls les pharaons de la XIX^e dynastie eurent leur capitale dans le nord, tandis que ceux de la XVIII^e séjournaient au sud, à Thèbes. En second lieu, les villes de Pithom et de Ramessès, à la construction desquelles les Israélites ont dû contribuer, 1, 11, auraient été bâties précisément sous Ramsès II.

En conséquence, les tenants de cette opinion refusent au chiffre 480 de III Rois 6, 1 une valeur réelle. Ce ne serait qu'un chiffre artificiel, obtenu par l'addition de douze générations à raison de quarante ans chacune.

Mais ces faits peuvent recevoir une interprétation compatible avec l'ancienne hypothèse. Pendant que les pharaons séjournaient principalement à Thèbes, ils avaient sans doute aussi des résidences transitoires dans d'autres provinces, surtout dans celle du nord où la frontière devait constamment être surveillée et où, par suite des revendications énergiques de Moïse, la présence du roi en vint à s'imposer.

En ce qui concerne les villes de Pithom et de Ramessès, la tradition n'est pas uniforme et tout porte à croire qu'il s'agit là de localités qui existaient longtemps avant Ramsès II. On identifie Pithom (« maison d'Atum »), tantôt avec Tell-el-Maskuta, tantôt avec Tell Artabi. Aux deux endroits ont été trouvées des inscriptions, d'où il résulte que Ramsès II y a restauré le temple d'Atum. Il est, d'ordinaire, admis que Ramessès n'est qu'un autre nom pour Awaris, capitale et dernier bastion des Hyksos, choisie comme résidence par Ramsès II. On comprend aisément que Thutmès III ait élevé

dans ces villes frontières des remparts, des greniers et des réservoirs pour y emmagasiner tout dont il avait besoin pendant ses expéditions en Asie. Comme la seconde de ces villes est devenue plus tard la résidence de Ramsès II, elle a facilement pu recevoir un nom nouveau, qui, étant seul en vigueur dans la suite, a fini par remplacer l'ancien dans le texte biblique.

Les arguments allégués pour identifier les pharaons bibliques avec Ramsès II et Ménephta sont donc loin d'être péremptoires. Par surcroît, les fouilles modernes qui ont fourni des données au profit de Thutmès III et d'Aménophis II ont révélé une inscription qu'il est difficile de faire cadrer avec l'histoire des deux autres rois. En 1895, on a découvert une stèle de Ménephta sur laquelle sont glorifiées les victoires par lui remportées en Syrie et en Palestine. Parmi les vaincus figurent les Hébreux : « Israël est ruiné et n'a plus de semence ». D'après le contexte, il s'agit d'une défaite infligée à ce peuple en bataille rangée. Il s'ensuit que les Israélites se trouvaient déjà installés en Palestine à ce moment, de telle sorte que Ménephta ne peut pas être le pharaon de l'exode. Tous ceux qui veulent quand même le maintenir comme tel cherchent en vain à diminuer la portée de ce texte.

Il semble donc que l'opinion d'après laquelle l'exode a eu lieu vers 1450 reste la mieux fondée.

BIBLIOGRAPHIE

J. TOUZARD, *Moïse et Josué*, dans *Dictionnaire apologétique*, t. III, 1919, col. 625-755; A. ŠANDA, *Moses und der Pentateuch*, 1924; M.-A. HALÉVY (isr.), *Moïse dans l'histoire et dans la légende*, 1927; P. VOLZ (prot.), *Mose und sein Werk*, 2e éd., 1932.

H.-J. HEYES, *Bibel und Aegypten*, 1904; W. SPIEGELBERG (isr.), *Der Aufenthalt Israels in Aegypten im Lichte aegyptischer Monumente*, 1904; A. MALLON, *Les Hébreux en Égypte*, 1921; J.-S. GRIFFITHS, *The Exodus in the light of archaeology*, 1923; W.-M. FLINDERS PETRIE, *Egypt and Israel*, 2e éd., 1925;

F.-X. KORTLEITNER, *Israelitarum in Aegypto commoratio*, 1930; L. SPEELERS, *Égypte*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. II, 1934, col. 756-919.

K. MIKETTA, *Der Pharao des Auszuges*, 1908; P. HEINISCH, *Die Zeit des Auszugs der Israeliten aus Aegypten*, dans *Studia catholica*, 1931-1932, p. 40-65, 110-124; A. MALLON, *Exode*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. II, col. 1333-1342.

M.-J. LAGRANGE, *Le Sinaï biblique*, dans *Revue biblique*, 1899, p. 369-392; *L'itinéraire des Israélites du pays de Gessen aux bords du Jourdain, ibid.*, 1900, p. 63-86, 273-282, 443-449; R. WEILL (isr.), *Le séjour des Israélites au désert et le Sinaï*, 1908; L. SZCZEPANSKI, *Nach Petra und zum Sinai*, 1908; A. MALLON, *La Mer Roug_ et l'Exode*, dans *Revue biblique*, 1925, p. 396-400; P. MONTET, *Tanis, Avaris et Pi-Ramsès, ibid.*, 1930, p. 5-28; C. BOURDON, *La route de l'exode de la terre de Gessen à M'ara, ibid.*, 1932, p. 370-392, 538-549.

DEUXIÈME PARTIE

DE L'ENTRÉE DES ISRAÉLITES EN CANAAN JUSQU'A L'EXIL

CHAPITRE PREMIER

JOSUÉ

I. Conquête et partage du pays. — II. Problèmes critiques. — III. La nouvelle situation d'Israël.

I. — Conquête et partage du pays.

PERSONNE n'était plus qualifié que Josué pour succéder à Moïse. Fidèle serviteur du grand chef dès la première heure, il était devenu son compagnon le plus familier et son auxiliaire le plus sûr. Il avait déjà fait preuve de qualités extraordinaires, surtout lors de la bataille victorieuse livrée aux Amalécites, Ex. 17, 8 sq. Elles continuèrent à s'affirmer au moment et, plus encore, à la suite de l'exploration de Canaan, quand il apaisa par sa fermeté la foule excitée par les récits des autres espions, Nomb. 14, 6 sq. Aussi fut-il désigné par Dieu comme celui auquel Moïse devait transmettre son pouvoir, Nomb. 27, 18 sq.

C'est donc à lui que revint la tâche de conduire les Israélites dans la Terre promise et de la conquérir. A cette fin, immédiatement après la mort de Moïse, il prit les dispositions nécessaires pour franchir le Jourdain. Le passage eut lieu dans des conditions miraculeuses en face de Jéricho. Enfin le peuple de Dieu se trouvait dans le pays vers lequel il aspirait depuis longtemps. Les tentes furent dressées à Galgala, qui devint le point de départ des opérations.

Tout d'abord la prise mémorable de Jéricho assura la pos-

session de la plaine entre le Jourdain et les montagnes : « Dès lors, le nom de Josué devint célèbre dans tout le pays », Jos. 6, 27. Ensuite la chute d'Haï donna l'accès aux monts d'Éphraïm. Les rois du sud qui formèrent une coalition contre les Israélites furent défaits à la bataille de Gabaon, durant laquelle le jour fut miraculeusement prolongé. Les princes du nord groupés autour de Jabin, roi de Hasor, subirent bientôt le même sort près du lac Mérom.

Ainsi la force principale des Cananéens fut brisée par les premiers assauts communs des douze tribus. Mais « il restait encore beaucoup à conquérir », Jos. 13, 1, de telle sorte que le partage que Josué fit du pays, au terme de ces succès, était par endroits assez théorique et impliquait le devoir pour les bénéficiaires de s'emparer effectivement des régions qui leur étaient assignées. Fait qui est particulièrement souligné au début du livre des Juges, 1, 19 sq. Comme l'attribution des districts transjordaniens, faite déjà par Moïse en faveur de Ruben, de Gad et d'une moitié de Manassé, fut maintenue, Jos., 13, 8, il s'agissait de fixer les territoires des autres neuf tribus et demie. Une première répartition eut lieu à Galgala au profit tant de Juda, qui reçut tout le sud de la Palestine entre la mer Morte et la Méditerranée, que d'Éphraïm et de l'autre moitié de Manassé, auxquelles fut donné le massif central.

Entre temps, le tabernacle fut transféré de Galgala à Silo, situé presque au milieu du pays, afin de rendre le sanctuaire plus facilement accessible à tous. C'est là que fut réalisé un second partage : Siméon obtint la portion la plus méridionale du territoire de Juda, Benjamin et Dan reçurent leur territoire entre Éphraïm et Juda; Issachar, Zabulon, Nephtali et Aser eurent comme part les régions septentrionales à partir de la plaine d'Esdrélon. Finalement furent désignées six villes de refuge et quarante-huit villes lévitiques.

Sa mission terminée, Josué se retira dans son apanage. « Longtemps après... lorsqu'il fut bien vieux », Jos. 23, 1, il rassembla autour de lui, avant de mourir, d'abord les anciens

et les chefs du peuple, puis, à Sichem, les représentants de toutes les tribus, pour les exhorter à la fidélité envers Jahvé et renouveler l'alliance du Sinaï.

II. — **Problèmes critiques.**

Les événements qui marquèrent l'installation définitive des Israélites en Canaan furent pour eux d'une importance capitale. En raison de leur caractère miraculeux, quelques-uns ont joui, à travers les siècles, d'une particulière célébrité. Aussi la critique s'est-elle exercée à leur sujet.

Deux questions surtout sont à l'ordre du jour. La première concerne la véritable œuvre de Josué et la suite réelle des faits. D'après beaucoup d'auteurs modernes, seule la prise de Jéricho aurait été obtenue par l'action commune de toutes les tribus unies sous le commandement de Josué. Immédiatement après, chaque clan se serait mis individuellement, avec plus ou moins de succès, à l'occupation d'un territoire. Par contre, les deux grandes campagnes au cours desquelles Josué, en tête de toute l'armée israélite, défit les rois du nord et du sud et conquit le pays de Canaan ne correspondraient pas à la vérité historique. C'est ce qui ressortirait de quelques passages du livre de Josué, par exemple 13, 1, et plus encore de l'introduction du livre des Juges, 1, 1-2 et 5.

Mais, dès qu'on se rend compte du caractère compilatoire du livre de Josué, on ne sera pas choqué outre mesure d'y trouver parfois des indications qui pourraient sembler contradictoires : tantôt la conquête paraît uniquement due à Josué, Jos. 11, 16 sq. et 12, 7 sq., tantôt elle est répartie sur les diverses tribus et ne s'achève que longtemps après sa mort, Jos. 13, 1. Le rédacteur définitif s'est plu à généraliser en indiquant proleptiquement le résultat final plutôt que les étapes intermédiaires. Si le livre des Juges mentionne spécialement les lacunes et les échecs de la conquête et fait valoir la part individuelle des tribus, il complète les données de

Josué sans pourtant les rendre douteuses. « Il ne faut pas dire, remarque très à propos le P. Lagrange, que la conquête s'est faite si vite et si bien que les tribus n'ont plus rien eu à faire, mais il ne faut pas dire non plus qu'elles n'ont agi qu'isolément ou par petits groupes » [1].

Une seconde difficulté tient au caractère miraculeux de certains faits. Trois surtout ont été discutés : le passage du Jourdain, la prise de Jéricho et la bataille de Gabaon au cours de laquelle « le soleil s'arrêta au milieu du ciel », 10, 13.

Dans les trois cas, il est évident que l'auteur entend raconter de véritables prodiges. « Au moment où les pieds des prêtres qui portaient l'arche touchaient l'eau,... l'eau s'arrêta », 3, 15-16. C'est au son des trompettes et des cris des Israélites que les murs de Jéricho s'écroulèrent, 6, 20. Le soleil s'arrêta aussitôt que Josué « dit devant les yeux d'Israël : Soleil, ne te meus point », 10, 12.

Naturellement ces miracles ont rendu suspecte, aux yeux des rationalistes, l'historicité du livre de Josué. Mais des exégètes conservateurs du genre de König, eux aussi, tout en reconnaissant sans détour le caractère surnaturel des événements qui accompagnèrent l'exode et la migration à travers le désert, s'y refusent ici complètement. L'eau du Jourdain aurait continué à couler comme toujours et l'aide extraordinaire de Dieu se serait montrée seulement dans le fait que les Israélites atteignirent néanmoins l'autre rive et, au surplus, à une époque de crue. A Jéricho, ce n'auraient pas été, dans le texte primitif, les murs qui s'effondrèrent, mais les guerriers sur les murs. Le récit de « l'arrêt du soleil » à Gabaon ne serait qu'une manière hardie et métaphorique de dire que Josué exprima, dans une ardente prière, sa conviction que le jour ne toucherait pas à sa fin avant que les ennemis fussent vaincus [2].

Les exégètes catholiques, par contre, s'accordent à tenir les

1. *Le livre des Juges*, 1903, p. 32.
2. Voir E. KOENIG, *Geschichte des Reiches Gottes*, 1908, p. 170, 172, 174.

faits racontés pour de vrais miracles. Cependant ils se demandent parfois si l'intervention de Dieu n'aurait pas comporté un certain jeu des causes secondes : l'éboulement, par exemple, d'une grande colline, dont les débris barrèrent pendant quelques heures les eaux du Jourdain, phénomène qui s'est produit en 1267 après J.-C.[1] ; un tremblement de terre qui fit tomber les murs de Jéricho. A la bataille de Gabaon, une réfraction des rayons solaires aurait eu pour effet de prolonger le jour : il s'agirait donc uniquement d'un prodige optique. Mais un bon nombre d'exégètes, par exemple Lesêtre, Hummelauer, Schulz [2], préfèrent dire que, formellement emprunté à une source poétique nommée *le livre du juste*, 10, 13, le récit aurait seulement la valeur d'une citation et ne garantirait pas l'historicité littérale de tout ce qui s'y trouve raconté.

III. — La nouvelle situation d'Israël.

L'entrée en Palestine produisit un grand changement dans l'existence des Israélites, non seulement par suite de leur nouvel habitat et du nouveau genre de vie qui en résultait, mais encore et surtout par suite du contact avec les Cananéens.

En effet, la conquête du pays n'avait été que partielle. Jamais les Hébreux ne sont parvenus à s'installer sur la côte occupée au sud du Carmel par les Philistins, au nord par les Phéniciens. En bien des régions et villes importantes, les anciens habitants restèrent longtemps — dans certains cas jusqu'au temps des premiers rois — les maîtres absolus, surtout dans la fertile plaine d'Esdrélon avec les places fortes de Jezraël, Mageddo et Thaanak, ainsi que dans les montagnes situées entre les territoires des tribus du centre et du sud avec les cités de Jérusalem, Gabaon et Gazer. De Dan, qui aurait dû s'établir entre Éphraïm et Juda, il est dit, Jug. 1, 34 et

1. Cf. HUMMELAUER, *Commentarius in Josue*, 1903, p. 137.
2. SCHULZ, *Das Buch Josue*, 1924, p. 22 sq.

18, 1 sq., que, n'ayant pu y réussir, il se mit, au temps des Juges, à la recherche d'un autre lieu de séjour. Souvent, en particulier dans le nord, les nouveaux arrivés s'installèrent à côté des indigènes sans parvenir à les déposséder; plus tard, « lorsqu'Israël fut devenu fort, il mit les Cananéens à tribut, mais il ne les chassa pas », Jug. 1, 23. Rarement la réduction complète des villes et l'extermination totale de leurs habitants, comme ce fut le cas pour Jéricho, Haï, Hébron, avait été possible.

En conséquence, fréquemment les Israélites « vivaient au milieu des Cananéens », Jug. 1, 29 et 32. Leur installation en Palestine ne se fit donc pas seulement à main armée, mais aussi d'une façon paisible par des pactes et des mariages. La suite inévitable en fut un contact étroit avec les indigènes et une participation à leurs institutions et coutumes.

La situation politique que les Hébreux rencontraient devant eux était celle d'un pays divisé en une foule de petits royaumes, groupés chacun autour d'une bourgade et complètement indépendants l'un de l'autre. Cet état, qui ressort déjà du livre de Josué — 11, 7-24 sont énumérés trente et un rois vaincus — se révèle davantage encore dans les lettres de Tell-el-Amarna. On y voit, en outre, que ces principautés se querellaient sans cesse. Ces mêmes pièces nous font savoir que ces roitelets, tout en vivant sous la domination de l'Égypte, ne se souciaient plus beaucoup du gouvernement phaaronique établi jadis avec tant d'énergie par Thutmès III. Fait qui explique pourquoi le livre de Josué et celui des Juges ne mentionnent nulle part les Égyptiens.

Tandis que ce cadre politique de la Palestine n'avait guère d'importance pour les Israélites, ils subirent, en revanche, l'influence de la civilisation cananéenne. Depuis cinquante ans, notre connaissance de cette ancienne culture a été enrichie par des fouilles faites dans ses différents centres.

Les Cananéens étaient un peuple essentiellement agricole. Ils labouraient les champs, cultivaient la vigne et les arbres fruitiers, élevaient des bestiaux. Par suite de la fertilité prodi-

gieuse du sol, ils avaient atteint une belle aisance. Les métiers et le commerce étaient florissants parmi eux. A côté des villages, il y avait des villes en grand nombre, toutes entourées de hautes murailles et de solides tours. Les fouilles ont révélé que les Cananéens étaient de vrais maîtres dans la construction des forteresses : ils savaient surtout assurer à leurs citadelles l'approvisionnement d'eau [1].

Les choses de l'esprit ne leur étaient pas non plus inconnues. Les tablettes de Tell-el-Amarna ainsi que quelques textes similaires trouvés à Lachis et à Thaanak prouvent que l'art de lire et d'écrire était familier aux cours royales, que les diplomates devaient présenter leurs lettres de créance. Ces documents démontrent en même temps que la culture intellectuelle des Cananéens dépendait beaucoup de la Chaldée. Dans le mobilier et dans les objets d'art, les fouilles révèlent, par contre, l'action de l'Égypte; dans la poterie, l'influence égéenne.

Tout en étant ainsi dans une large mesure tributaires de l'étranger pour leur civilisation, les Cananéens furent à leur tour des créateurs. Car, selon toutes les apparences, ils ont inventé l'écriture alphabétique, c'est-à-dire réussi pour la première fois à fixer au moyen d'un petit nombre de signes tous les sons de la langue humaine. Comme leur alphabet est devenu celui du monde entier, on voit combien la civilisation moderne est redevable au peuple cananéen.

Cette haute culture ne pouvait pas ne pas exercer son emprise sur les Israélites. Les Cananéens leur apprirent à bâtir et à planter, à échanger leur vie de nomades et de bergers itinérants contre celle de sédentaires et de paysans.

Incontestablement dominés par la supériorité sociale des Cananéens, les Hébreux n'étaient-ils pas exposés à subir également leur influence religieuse? Or, par sa grossièreté, la

1. A Gazer a été découvert un tunnel de 67 mètres de longueur sur 7 mètres de hauteur et 4 de largeur. A son extrémité, 80 marches conduisent à une profondeur de 29 mètres, où jaillit une source très puissante.

religion de ce peuple contrastait avec la finesse de sa civilisation. Les dieux vénérés par les Cananéens étaient tous des personnifications des forces de la nature, de celles surtout qui jouent un rôle dans la vie agricole.

Souvent, par exemple Jos. 9, 10; 12, 4; 13, 12 et 31; Jug. 2, 13; 10, 6; I Sam. 7, 3; 12, 10, ils sont désignés dans la Bible sous cette expression collective : les Baals et les Astartés. Il y avait, en effet, deux genres de divinités, les unes de sexe masculin, les autres de sexe féminin. Elles avaient sans exception un caractère local : chaque contrée, chaque sanctuaire possédait son Baal, auquel correspondait régulièrement une Astarté. Le Baal, conformément au sens de ce mot qui veut dire « maître, seigneur », était adoré comme celui qui donne la vie, assure la production et la croissance. Son pendant, l'Astarté — le terme est une variante du mot babylonien Ischtar — n'était autre que la déesse de la fécondité, le principe féminin de la nature.

Bien que leur culte fût restreint à un lieu, ces Baals et ces Astartés n'ont pourtant pas été au commencement de simples génies tutélaires. Ils provenaient sans doute du fractionnement de deux grandes divinités, que les habitants des différentes régions accaparaient et identifiaient à tel point pour ainsi dire avec leurs destinées et leur situation qu'elles finirent par se multiplier. C'est ce qui ressort déjà du fait que leurs noms étaient partout les mêmes et davantage encore de leur caractère céleste, plus précisément astral; les Baals, en effet, étaient mis en relation avec le soleil, les Astartés avec la lune ou la planète Vénus; chaque Baal était regardé comme le maître des cieux, chaque Astarté comme la maîtresse des étoiles.

Ces divinités étaient adorées parfois dans des temples, plus souvent encore en plein air sous des arbres et sur les fameux hauts-lieux, où, à côté des autels, étaient dressées des colonnes de pierre en l'honneur de Baal et des pieux de bois en souvenir d'Astarté. Elles furent elles-mêmes parfois symbolisées par des figures de taureau et de vache.

Parce qu'elles étaient les dispensatrices de la fécondité, leur culte était très populaire : au moment des moissons et des récoltes, il était pratiqué avec un véritable enthousiasme. Malheureusement il était impudique et cruel. La prostitution sacrée et les orgies les plus luxurieuses étaient à l'ordre du jour. Aux excès de la volupté s'ajoutait une fureur sanguinaire qui se manifestait surtout par des sacrifices humains : on immolait des nouveau-nés sans doute comme prémices en les brûlant vifs, des enfants et des adultes comme « victimes de fondation » en les emmurant sous les portes des cités ou même sous le seuil des maisons.

Les Israélites ne surent pas éviter entièrement la contagion de cette religion. Car elle était intimement liée à la vie agricole et ils allaient apprendre les coutumes rurales des Cananéens. En raison de la manière encore imparfaite dont ils réalisaient le monothéisme et enclins par nature à l'idolâtrie, ils se laissèrent attirer par le charme de ces cultes joyeux et sensuels. Ainsi se produisit un conflit aigu entre les deux religions, qui devait durer jusqu'à la destruction de Jérusalem.

Le jahvisme authentique, représenté par le sacerdoce officiel et par la série ininterrompue des prophètes, ne fut jamais entamé par les pratiques idolâtriques. Au contraire, le culte des Baals et des Astartés finit par disparaître : ce qui montre d'une façon éclatante la supériorité absolue et la force invincible de la religion fondée par Moïse.

Cependant beaucoup d'Israélites, non seulement dans la masse, mais parfois même parmi les élites sociales, se plurent longtemps en une sorte de compromis entre les deux religions, soit qu'ils aient adoré des idoles cananéennes à côté de Jahvé, soit qu'ils aient vénéré Jahvé lui-même sous des formes empruntées au culte des Baals. C'est ainsi que Jahvé put être représenté sous l'image d'un taureau et que s'établirent des coutumes comme celle des sacrifices humains offerts à Moloch ou le culte licencieux des hauts lieux contre lequel tous les prophètes préexiliens eurent à lutter.

De ce chef, l'établissement du peuple de Dieu dans la Terre

promise fut l'occasion d'une crise dangereuse, qui menaçait de compromettre l'œuvre de Moïse. Mais, bien que toutes les conditions naturelles fussent défavorables au culte de Jahvé, il l'emporta sur celui de Baal.

BIBLIOGRAPHIE

L.-H. VINCENT, *Canaan d'après l'exploration récente*, 2e éd., 1914; R.-A.-S. MACALISTER, *A century of excavation in Palestine*, 1926; P. KARGE, *Die Resultate der neueren Ausgrabungen und Forschungen in Palestina*, 1910; J. NIKEL, *Geschichte Israels von Josua bis zum Exde des Exils*, 3e éd., 1912.

CHAPITRE II

LES JUGES

I. Caractère général de l'époque. — II. Les grands Juges.

I. — Caractère général de l'époque.

La situation des Israélites à la mort de Josué était bien précaire. Sans doute ils étaient établis dans le pays que Dieu leur avait destiné. Mais combien peu cette patrie leur appartenait encore! Et ils y étaient si disloqués! Les différents territoires et les nombreuses places fortes restés aux mains des Cananéens formaient par endroits entre les tribus des barrières infranchissables. Celles du nord étaient ainsi séparées de celles du centre et ces dernières n'avaient guère de communications avec celles du sud; toutes ensemble étaient coupées de celles de l'est par le Jourdain.

Un tel état ne pouvait pas toujours durer. Les douze tribus devaient nécessairement chercher à améliorer et à consolider leur position, à s'approprier pleinement leurs domaines respectifs, qu'elles avaient à peine entamés jusque-là, en vue de réaliser l'union territoriale et politique qu'appelait leur lien commun de race et de religion.

Cependant ce but ne fut atteint qu'au bout de plusieurs siècles. Car l'exécution de ce dessein devait inévitablement se heurter à la résistance acharnée des Cananéens. Les Israélites furent, en outre, longtemps exposés aux attaques des nations

du proche voisinage, Madianites et Édomites au sud, Moabites et Ammonites à l'est, Philistins à l'ouest. Au surplus, les diverses tribus n'avaient pas de chef unique. Il leur manquait surtout l'esprit de corps. Au lieu de penser d'abord à l'intérêt général et d'entreprendre une action commune, elles s'enviaient mutuellement et travaillaient plutôt à leur profit individuel, en cherchant à élargir leurs domaines au détriment des voisins. A cet égoïsme correspondaient souvent d'ailleurs des mœurs peu conformes à la loi mosaïque. Parfois même elles étaient contraires aux exigences les plus élémentaires du décalogue. L'idolâtrie de Michas et des Danites ainsi que l'immoralité des habitants de Gabaa, Jug. 17-21, en témoignent assez.

Pendant cette longue et dure période de transition, aux moments de suprême danger, on vit surgir et se mettre à la tête d'une ou de plusieurs tribus, jamais pourtant du peuple entier, des personnages que la Bible appelle des « Juges ». Sous ce nom on ne doit pas entendre des magistrats, auxquels aurait incombé principalement la tâche de rendre la justice. C'étaient des sortes de dictateurs, des héros suscités par Dieu pour entraîner la milice de leur entourage au combat. Le succès leur conférait naturellement un prestige personnel et par là une certaine autorité suprême dans leur tribu ou dans un groupe de tribus; mais leur pouvoir ne se perpétuait pas.

Tout ce que nous savons de cette époque, qui s'étend de la mort de Josué à l'établissement de la royauté, se ramène plus ou moins aux renseignements fournis par le livre des Juges et le premier livre de Samuel sur la mission éphémère de ces libérateurs. On n'a donc pas une histoire suivie de ces trois siècles, mais seulement quelques épisodes détachés. Les historiens sacrés ont choisi et réuni ces tableaux successifs dans un but didactique, en vue de montrer que le destin d'Israël dépend de son attitude vis-à-vis de Jahvé. Parce que beaucoup d'Israélites, à ce moment plus que jamais, tombaient et retombaient dans l'idolâtrie, Dieu les livrait périodiquement à leurs ennemis; mais il les sauvait en leur envoyant

un « Juge » chaque fois qu'ils se repentaient sous le coup de l'épreuve.

Les Juges sont au nombre de douze. Six d'entre eux, Samgar, Thola, Jaïr, Abésan, Ahialon et Abdon, ne sont mentionnés que très brièvement. La carrière des autres, Othoniel, Aod, Débora avec Barac, Gédéon, Jephté, Samson, est racontée avec quelques détails.

Quand on additionne les années de leur activité et les intervalles qui les séparent, on obtient un total de 410. Mais ce chiffre est trop élevé pour cadrer avec la chronologie générale de l'ancienne histoire israélite; car dans les 480 années écoulées depuis l'exode jusqu'à Salomon, III Rois, 6, 1, doivent être compris, outre la période des Juges, les 40 ans du désert, les 25 ans (approximativement) de Josué, le temps d'Héli (20 ou 40 ans), les 20 ans (approximativement) de Samuel, les 40 ans de Saül, Act. 13, 21, les 40 ans de David.

Pour résoudre la difficulté, les uns supposent que plusieurs Juges furent contemporains. Les autres estiment que les nombres si fréquents de 20, 40, 80 ne sont pas des chiffres précis, mais des chiffres ronds. D'autres encore croient que les années de la domination philistine et celles de l'usurpateur Abimélech ne sont pas comptées par l'auteur sacré.

Aucune de ces solutions n'est certaine. Dans tous les cas, l'époque des Juges se place entre 1370 et 1100 environ.

II. — **Les grands Juges.**

Les premiers qui attaquèrent les Israélites après leur établissement en Canaan furent leurs voisins immédiats du sud et de l'est, savoir les Édomites et les Moabites. Après s'être déjà montrés hostiles vis-à-vis du peuple élu pendant sa migration lorsqu'il parvint à leurs frontières, ils continuaient, lorsqu'il fut devenu sédentaire, à lui manifester leur malveillance par des incursions dans son domaine.

L'irruption des Édomites est mentionnée très brièvement et le texte actuel ne contient même pas leur nom : on y lit Aram au lieu d'Édom [1]. Après huit années d'oppression, Othoniel, neveu de Caleb, délivra Israël et assura au pays un repos de quarante ans.

Par contre, la lutte d'Israël contre les Moabites est décrite d'une façon très vivante et détaillée. Le roi Églon passa le Jourdain, conquit Jéricho, battit surtout les Benjaminites et les tint sous son joug pendant dix-huit ans. En remettant au roi oppresseur le tribut des siens, Aod réussit par ruse à se trouver seul avec lui et à l'assassiner. Revenu chez lui, il fit sonner la trompette de guerre et occupa avec une armée les gués du Jourdain, de telle sorte que les Moabites (au nombre de 10000), qui, démoralisés par la mort de leur chef, voulurent s'enfuir, furent tous tués.

Tandis que les tribus du sud étaient ainsi aux prises avec des envahisseurs étrangers, celles du centre et du nord avaient à soutenir les attaques violentes des indigènes. Comme au temps de Josué, plusieurs rois formèrent une coalition sous un certain Sisara [2]. Grâce à ses 900 chars de guerre, il devint le maître absolu de la plaine d'Esdrélon, à tel point que, entre

1. Parce que le récit de cet événement est absolument schématique et que, sauf les noms propres, il se réduit au cadre du pragmatisme d'après lequel le rédacteur définitif a recueilli et composé les narrations qui constituent son livre, beaucoup de critiques se sont crus en droit de nier la vérité historique de ce passage. S'il n'est nullement requis d'aller aussi loin, il semble pourtant nécessaire de remplacer *Aram* par *Edom*; car on ne s'expliquerait guère, si les envahisseurs avaient été des Araméens venus du nord, comment c'est un Juge du sud, de la tribu de Juda, qui aurait dû les arrêter. Par contre, on comprend aisément que les Édomites aient poursuivi leurs hostilités contre Israël et occupé le territoire de Juda. D'autre part, le *daleth* est facile à confondre avec le *resch*. Aussi la plupart des exégètes actuels, par exemple Lagrange et Schulz, corrigent-ils *Aram* en *Edom*.

2. Le texte donne Sisara comme chef de l'armée du roi Jabin. Ce renseignement n'est pas, d'une manière générale, retenu comme exact, du moment que Jabin figure déjà parmi les rois vaincus par Josué. Voir plus haut, p. 74.

les Israélites établis des deux côtés, les communications furent rendues impossibles et que la terreur paralysa la contrée : « Les routes étaient désertes..., les villages abandonnés...; on ne voyait pas un bouclier, pas une lance chez 40000 hommes d'Israël », Jug. 5, 7-8.

Ce fut une femme qui, au bout de vingt ans, ranima les courages. La prophétesse Débora, qui appartenait probablement à la tribu la plus éprouvée d'Issachar, se leva « comme une mère de son peuple ». Elle stimula un chef, nommé Barac, de la tribu de Nephtali. Celui-ci réussit à grouper six tribus, dont les guerriers, d'après les ordres de Débora, se réunirent sur le mont Thabor. Ils se lancèrent sur l'armée de Sisara et la mirent complètement en déroute. Le ciel lui-même leur vint en aide : un formidable orage transforma la rivière Kison en un torrent tumultueux, qui engloutit les chars et les cavaliers ennemis. Sisara prit la fuite et se réfugia chez les Kénites, nomades qui campaient justement dans la plaine d'Esdrélon. Comme cette tribu avait des relations d'amitié avec les Israélites, Jahel, femme du propriétaire de la tente où il avait cherché un abri, voulut leur rendre un service éminent en les débarrassant d'un ennemi aussi redoutable. Pendant qu'il dormait, elle lui enfonça une cheville dans la tempe. Deux femmes avaient sauvé le peuple.

Cette victoire fut d'une importance capitale pour les Israélites. Car ils entrèrent enfin en possession de la plaine fertile d'Esdrélon et dorénavant les Cananéens n'osèrent plus risquer de campagne commune contre eux.

Aussi ces événements ont-ils donné naissance à l'un des plus beaux et des plus vibrants poèmes de la Bible, Jug. 5, visiblement composé sous l'impression immédiate des faits. Les deux femmes qui ont délivré Israël y sont célébrées comme des héroïnes nationales; les tribus qui ont pris part au combat sont couvertes d'éloges, tandis que les autres, celles de Ruben, de Gad, de Dan et d'Aser qui se tinrent à l'écart, sont blâmées. Juda et Siméon n'y sont même pas mentionnées; ce qui prouve que ces deux tribus menaient une vie à part, sans

contact avec les autres, dont elles étaient du reste séparées par les Jébuséens.

A l'est du Jourdain circulaient souvent des nomades qui n'étaient que trop prêts, aussitôt que se présentait une occasion favorable, à envahir les riches contrées de la Cisjordanie. Les Israélites, surtout avant d'être solidement installés en Canaan, eurent à souffrir de leurs incursions. A l'époque où nous sommes, les Madianites, après avoir campé au sud de la Palestine, avaient dressé leurs tentes en Transjordanie, d'où, de concert avec les Ammonites, ils razziaient les tribus fixées dans la plaine d'Esdrélon et les alentours, dévastaient les champs, s'emparaient des récoltes et du bétail.

Lorsque ces pillages eurent sévi pendant sept ans, Jahvé « prit en pitié » son peuple et suscita Gédéon, de la tribu de Manassé. Appelé mystérieusement par un ange, celui-ci commença par détruire l'autel érigé en l'honneur de Baal dans sa ville natale d'Ophra et le remplaça par un autel de Jahvé. A la prochaine invasion des Madianites, il convoqua les guerriers de quatre tribus, en tout 32000. Mais, dans ce nombre, il en choisit 300 dûment éprouvés, avec lesquels il attaqua pendant la nuit le camp des ennemis et jeta la panique parmi eux. Lorsque ceux-ci voulurent s'enfuir vers le Jourdain, le reste des troupes israélites leur coupa la retraite. La plupart furent tués avec leurs deux chefs, Oreb et Zeb. Gédéon continua jusqu'au delà du Jourdain la poursuite des survivants; il surprit leur camp et fit prisonniers deux autres princes, Zébée et Salmana, qu'il mit à mort.

En récompense, le peuple offrit à Gédéon la dignité royale, qu'il déclina. Son fils Abimélech voulut s'en emparer au prix d'énormes cruautés : il massacra ses soixante-dix frères à l'exception d'un seul; mais il périt trois ans après.

Si les peuples transjordaniens molestaient souvent les tribus israélites dont ils étaient séparés par le fleuve, à plus forte raison devaient-ils inquiéter celles de leur voisinage immédiat. Les Ammonites surtout se montrèrent hostiles vis-à-vis des nouveaux arrivés. Délogés déjà par les Amorites,

ils avaient été davantage encore mis à l'étroit par les tribus d'Israël. Après l'épisode de Gédéon, non seulement ils envahirent le territoire des tribus transjordaniennes, mais débordèrent sur celui de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm.

Un libérateur surgit en la personne de Jephté. Il faisait partie de la tribu de Gad, qui avait le plus à souffrir des Ammonites. Chassé de son clan parce qu'il était le fils d'une courtisane, il avait réuni une bande d'aventuriers au nord de sa patrie. Lorsque la situation devint critique, on fit appel à lui pour se mettre à la tête de l'armée qui devait refouler l'ennemi. Comme condition, il exigea de recevoir, en cas de victoire, le pouvoir suprême dans sa tribu. Il triompha, en effet, des Ammonites.

Malheureusement, avant d'engager le combat, il avait fait le vœu de sacrifier à Jahvé le premier être humain qui viendrait à sa rencontre, lors de son retour. Ce fut sa fille unique et Jephté, malgré son désespoir, n'en resta pas moins fidèle à son terrible serment. La barbarie de cette conduite s'explique par la rudesse des mœurs de cette époque.

Pour grands que fussent les dangers qui menaçaient Israël de la part des Cananéens et des peuples limitrophes à l'est et au sud, il eut à faire face à d'autres plus redoutables qui leur vinrent du côté maritime, de la part d'une nation qui s'était fixée sur le sol palestinien à peu près deux siècles après lui.

Originaires au moins indirectement de Caphtor (Deut., 2, 23; Amos, 9, 7), c'est-à-dire très probablement de l'île de Crète, les Philistins avaient pris part à cette gigantesque migration de peuples venus vers 1200 des îles de la mer Égée et des côtes méridionales de l'Asie Mineure, qui se dirigèrent vers l'Égypte par terre et par mer. Refoulés comme les autres par Ramsès III en 1194, ils s'installèrent sur le littoral palestinien, au sud du Carmel. Renforcés sans doute par de nouveaux contingents de leur race, ils prirent solidement pied sur cette plantureuse bande de terre, qu'ils partagèrent en cinq districts autour des villes d'Accaron, d'Asdod, de Gath,

d'Ascalon et de Gaza. Ces envahisseurs étaient très cultivés; c'est à eux sans doute qu'est due, entre autres progrès, l'introduction du fer en Canaan. Mais, pour la religion et la langue, ils s'assimilèrent vite aux Cananéens.

Les Philistins étaient animés d'un esprit guerrier très ardent et leurs armes de fer leur donnaient, au point de vue militaire, une dangereuse supériorité. Bientôt ils ne se contentèrent plus de la plaine côtière, mais cherchèrent à s'infiltrer dans le reste de la Palestine. Par là ils devenaient pour les Israélites des rivaux inquiétants. Pendant des siècles se déroulèrent les luttes les plus âpres, dans lesquelles se jouait l'existence même du peuple hébreu.

Dans les premières rencontres, Samson de la tribu de Dan, la plus voisine des Philistins, fut le champion israélite. Au demeurant, sa vie et ses exploits sont des plus curieux. Il est l'Hercule des Hébreux. Mais, tout en ayant voué sa force à Jahvé par le naziréat, dont les obligations extérieures étaient de ne jamais se couper les cheveux et de s'abstenir de toutes boissons enivrantes, non seulement il la dépensa en des collisions fréquentes avec l'ennemi héréditaire, mais il finit par la compromettre en des aventures amoureuses avec des femmes philistines.

Samson n'eut jamais de troupes à son service : sa vigueur physique était sa seule arme contre les Philistins. Déjà lors de son mariage avec une femme de leur race, il en tua trente. Lorsque plus tard son beau-père l'eût trompé en donnant sa fille à un autre, il se vengea en lançant à travers leurs moissons trois cents chacals, à la queue desquels il avait attaché des torches enflammées. Irrités, les Philistins cherchèrent à s'emparer de lui au cours d'une incursion dans le territoire de Juda. Cette tribu fut sur le point de le livrer à ses ennemis; mais il réussit à se délivrer et à en abattre mille avec une mâchoire d'âne. Ils pensèrent le surprendre à Gaza, où il était venu passer la nuit chez une courtisane : à minuit, il enleva les portes de la ville, qu'on avait fermées afin d'empêcher son évasion, et les emporta sur la montagne voisine.

Finalement, sa passion pour une autre Philistine, Dalila, lui devint fatale. Elle arriva à lui arracher le secret de sa force et lui coupa la chevelure. Les Philistins purent ainsi le saisir facilement. Après lui avoir crevé les yeux, ils le jetèrent dans un cachot. Un jour de fête, ils eurent l'idée de l'en faire sortir pour qu'il les égayât. Mais, dans l'intervalle, ses cheveux avaient repoussé : en secouant les deux colonnes de la salle de réunion, il s'ensevelit sous les ruines de l'édifice avec tous ceux qui s'y trouvaient rassemblés.

Les faits et gestes de ce géant ne laissent pas de déconcerter. Héros de foi et comme tel cité élogieusement dans l'épître aux Hébreux, 11, 32 sq., il fut en même temps esclave des plus viles passions, représentant assez typique de cette époque à la fois héroïque et barbare.

Cette figure est communément tenue par les critiques pour un mythe solaire et ses exploits pour un pur tissu de légendes. Tout en retenant le fond des récits comme historique, plusieurs exégètes catholiques, par exemple Lesêtre, Zapletal, Desnoyers et Feldmann, se croient en droit de dire, à l'instar du P. Lagrange, que « la verve populaire s'est exercée à propos de Samson » [1].

Samson clôture la période proprement dite des Juges. Après lui Samuel est l'anneau qui relie ces libérateurs éphémères à l'institution régulière de la royauté.

BIBLIOGRAPHIE

M.-J. LAGRANGE, *Le livre des Juges*, 1903; L. DESNOYERS, *Histoire*, t. I, 1922, *La période des Juges*; V. ZAPLETAL, *Der biblische Samson*, 1906; E. KALT, *Samson*, 1912.

1. LAGRANGE, *Le livre des Juges*, p. 258.

CHAPITRE III

COMMENCEMENTS DE LA ROYAUTÉ

I. Samuel et l'institution de la royauté. — II. Règne de Saül.

I. — Samuel et l'institution de la royauté.

Les Philistins, plutôt vexés qu'affaiblis par les coups de Samson, allaient dans la suite attaquer les Israélites avec une violence toujours croissante et envahir systématiquement leur territoire. Il ne s'agissait bientôt plus de simples luttes de frontières : le premier livre de Samuel nous les montre en pleine guerre avec les Hébreux.

Israël commença par avoir le dessous. L'armée philistine campait à Aphec, dans la plaine de Saron; celle des Israélites vint à leur rencontre et fut complètement battue. Les anciens décident alors d'aller chercher à Silo l'arche d'alliance, pour relever les courages et lutter sous la protection immédiate de Jahvé. Mais ils essuient une défaite encore plus cruelle; l'arche elle-même tombe entre les mains des ennemis, qui l'emportent en trophée à Asdod.

Encouragés par ces premiers succès, les Philistins pénétrèrent plus en avant dans l'intérieur du pays, détruisirent même le sanctuaire de Silo [1] et s'assujettirent les tribus du

1. Cette destruction n'est pas racontée dans les livres de Samuel; mais elle ressort de Ps. 77, 60 et Jér. 7, 12.

centre. Les Hébreux se trouvèrent ainsi dans une situation presque désespérée, d'autant que de-ci de-là ils avaient encore maille à partir avec des clans cananéens. Cette situation semble avoir duré quelques dizaines d'années.

Dans ces circonstances difficiles, Samuel eut le mérite, non seulement de sauver Israël, mais de lui assurer une véritable renaissance. Il fut, en même temps que le premier des prophètes, le dernier et le plus grand des Juges.

Né à Rama, il avait passé sa jeunesse au sanctuaire de Silo, où sa mère Anne, après l'avoir obtenu par la prière, l'avait confié au grand prêtre Héli. Élevé à l'ombre de l'autel et favorisé dès son enfance de communications divines, il était prédestiné à être l'homme de Dieu. La conduite scandaleuse des fils d'Héli et la débâcle militaire du peuple dont il fut le témoin ne firent que tremper en lui cette vocation. Les Philistins furent d'ailleurs bientôt châtiés par Jahvé pour leur vol sacrilège. Ils rapportèrent l'arche qui fut établie à Kariathiarim. Le jeune lévite cependant ne se fixa pas auprès d'elle, mais dans son endroit natal.

Bientôt « tout Israël reconnut de Dan à Bersabée qu'il était établi comme prophète de Jahvé », I Sam. 3, 20, tandis que longtemps « la parole de Jahvé avait été rare », I Sam, 3, 1. Il fut donné à Samuel de rouvrir la série des hérauts de Dieu inaugurée par Moïse.

Parce que lévite, il exerçait en même temps les fonctions de prêtre. C'est ainsi qu'on le voit présider aux sacrifices, 7, 10, et construire un autel à Rama, 7, 17. Il acquit avec le temps un tel prestige que la dignité de Juge, que d'autres avaient gagnée par leurs hauts faits sur les champs de bataille, lui échut comme couronnement de son ministère spirituel.

Tout son effort tendait à ranimer la foi en Jahvé et à combattre l'idolâtrie, I Sam. 7, 34. En même temps qu'il remuait le peuple par ses prédications austères, ses appels patriotiques le soutenaient contre les assauts des Philistins. Tous les ans il parcourait les districts d'Éphraïm et de Benjamin pour y

« juger » Israël, I Sam. 7, 16. Mais son influence morale atteignait sans nul doute aussi les autres tribus.

Samuel fut soutenu dans son activité par des Israélites pieux gagnés à son idéal, qui s'associèrent en des sortes de confréries pour collaborer à son œuvre. C'étaient des dévots, des enthousiastes, qui circulaient dans le pays, dansaient et chantaient au son des instruments, soit pour rehausser les cérémonies du culte, soit pour rappeler les grands bienfaits de Jahvé et réveiller la conscience nationale. Leurs gestes exaltés et leurs procédés parfois bruyants sont, pour nos conceptions modernes, assez étranges: ils répondaient aux besoins du peuple et aux goûts du temps. Ils prouvent, au total, que la parole de Samuel avait provoqué une extraordinaire fermentation. Sans cela ces « écoles de prophètes » ne trouveraient pas d'explication suffisante; car elles sont en relation avec le ministère de Samuel, I Sam. 10, 5 sq. et 19, 20, et ne sont pas mentionnées avant lui.

Un premier effet du redressement produit par l'action de Samuel fut la victoire éclatante remportée sur les Philistins, qui avaient profité du moment où les Israélites venaient d'être rassemblés par lui à Maspha, I Sam. 7, 5 sq., pour les attaquer.

Un second effet bien plus important fut l'unification définitive des tribus par l'institution de la royauté. L'initiative, il est vrai, n'en fut pas prise par Samuel; il s'y opposa même par principe. Mais il eut le mérite de consacrer solennellement ce nouveau régime, dont la majorité du peuple attendait le salut.

Au déclin de sa vie, Samuel avait établi « juges » ses deux fils avec droit de succession. Mais les anciens étaient de plus en plus persuadés que le seul moyen de réussir contre les Philistins était la fusion de toutes les tribus sous une monarchie. Au surplus, les fils de Samuel se montraient indignes de leur charge. C'est pourquoi « tous les anciens d'Israël » se rendirent auprès de lui et exigèrent résolument qu'il instituât un roi « comme il y en a chez tous les peuples, qui les juge, marche devant eux et combat leurs combats », I Sam. 8, 9 et 20.

Samuel refusa d'abord de consentir aux demandes du peuple, parce qu'il voyait dans la royauté une sorte d'attentat contre les droits de Jahvé, seul roi d'Israël. Comme, malgré ses remontrances, les requérants restaient irréductibles, il céda, sur l'ordre de Dieu, subordonnant ses préférences personnelles à celles de la majorité.

Bientôt après, Jahvé lui amenait celui qui devait ceindre le bandeau royal. Fils d'un riche propriétaire de Gabaa, de la tribu de Benjamin, Saül était à la recherche des ânesses égarées de son père et vint se renseigner sur leur sort auprès de Samuel. La veille, Dieu avait dit à son prophète : « Demain je t'enverrai un homme...; tu dois l'oindre comme prince... : il délivrera mon peuple de la main des Philistins », I Sam. 9, 16. Samuel se trouva en présence d'un jeune homme « distingué et beau, plus beau que tous les fils d'Israël, qui dépassait de la tête tout le peuple », I Sam. 9, 2. Il le reçut avec honneur et, le lendemain, avant de le congédier, il lui révéla le dessein de Jahvé en lui versant de l'huile sur la tête.

Cette consécration privée reçut sa confirmation publique lorsque, dans une assemblée du peuple convoquée par Samuel à Maspha, le sort eût désigné Saül. Le nouveau roi plut énormément et fut acclamé avec frénésie.

A peu près un mois plus tard, une invasion des Ammonites en Transjordanie fournit à Saül l'occasion de montrer que ses qualités de chef correspondaient à sa prestance. Il réunit en peu de temps une grande armée et battit si brillamment l'ennemi que « tout le peuple » le suivit avec enthousiasme à Galgala, pour « renouveler la royauté » au milieu de fêtes joyeuses. Lorsque Saül eut ainsi pleinement justifié son choix, Samuel déposa sa judicature et renonça désormais à l'activité politique, tout en restant comme prophète le chef spirituel d'Israël [1].

1. Les historiens modernes se montrent, en général, sceptiques par rapport aux récits qui concernent Samuel et les traitent souvent comme légendaires. Lods, par exemple, *Israël*, p. 404-408, le mentionne à peine. Avec raison,

II. — Règne de Saül.

Il n'y eut guère de règne en Israël qui s'ouvrît sous de plus brillants auspices que celui de Saül. Et pourtant cette carrière, qui s'annonçait comme particulièrement glorieuse et prospère, allait tourner en tragédie.

Saül ne tarda pas à se mettre à l'œuvre pressante qui l'attendait, la lutte contre les Philistins. Son fils Jonathas déclencha l'attaque en tuant le préposé philistin stationné à Gabaa. Les troupes ennemies accoururent pour étouffer le soulèvement. Saül à son tour réunit une armée. Samuel lui avait fait savoir qu'il viendrait inaugurer et sanctifier le combat par des sacrifices. Comme le vieux prophète n'arrivait pas, le roi immola lui-même les victimes. L'holocauste était à peine terminé que Samuel parut et fit à Saül les plus graves reproches pour son insubordination vis-à-vis de Dieu. Après cet incident la bataille ne s'engagea d'ailleurs pas tout de suite, mais seulement quelque temps plus tard, lorsque Jonathas, par un coup de main hardi, mit le désarroi dans le camp ennemi. L'ar-

Kittel s'oppose à cette critique excessive. « Si Samuel n'avait pas été une personnalité de premier plan, remarque-t-il, *Gestalten* etc., p. 101, il n'aurait jamais pu être considéré comme celui qui mit la couronne sur la tête de Saül ». Gunkel, de son côté, dans *Religion in Geschichte und Gegenwart*, t. V, 1932, col. 105, appelle Samuel « un des personnages les plus importants de l'histoire d'Israël ».

Pour ce qui regarde, en particulier, le rôle joué par Samuel lors de l'érection de la royauté, les exégètes répartissent aujourd'hui assez unanimement les chapitres de I Sam. qui s'y rapportent en deux sources. Il y aurait une tradition royaliste, 9, 1-10, 16; 11, d'après laquelle Samuel aurait été le principal instigateur de la monarchie, et une tradition antiroyaliste, 8, 10,17-27; 12, qui présente Samuel comme adversaire du nouveau régime; les données de la première source correspondraient davantage à la réalité. Cette distinction n'est aucunement nécessaire; car que les deux groupes de récits peuvent assez facilement se concilier, comme nous avons essayé de le faire. Voir aussi DESNOYERS, *op. cit.*, t. II, p. 33-45.

mée en profita pour attaquer les Philistins, qui furent battus. La guerre n'en continua pas moins et « fut dure pendant tous les jours de Saül », I Sam. 14, 52.

Dans la suite, en même temps qu'il tenait tête à cet adversaire juré d'Israël, Saül entreprit des campagnes contre la plupart des autres peuples voisins, en particulier contre les Amalécites, ces demi-nomades qui rôdaient au sud de la Palestine et auxquels Moïse avait déjà été contraint de livrer un combat.

Samuel cependant avait enjoint de vouer à l'anathème ces pillards cruels, c'est-à-dire de mettre à mort hommes et animaux. Or le roi ne jugea pas nécessaire d'appliquer dans toute sa rigueur cette loi impitoyable de la guerre sacrée. Il épargna le prince des Amalécites, Agag, et les meilleures bêtes de leurs troupeaux. A peine le sévère voyant eut-il appris cette nouvelle désobéissance qu'il vint lui exprimer toute son indignation en lui disant : « Parce que tu as méprisé la parole de Jahvé, Jahvé t'a rejeté pour que tu ne règnes plus sur Israël », I Sam. 15, 23. Comme la première fois, Saül avait commis la faute de ne pas tenir compte du caractère théocratique de l'État israélite, en voulant soustraire le pouvoir royal à la suprême autorité des prophètes qui étaient les porte-parole officiels de Jahvé.

Cette rupture irréparable avec Samuel brisa l'existence de Saül; car il était, comme maints faits le prouvent, par exemple I Sam. 14, 33-45, foncièrement religieux. Une sombre mélancolie s'empara de lui et lui fit perdre la maîtrise de sa nature violente. Tantôt le désespoir l'abattait, tantôt il avait des accès de fureur qui le rendaient cruel. D'autant que la situation extérieure restait toujours menaçante : à chaque recrudescence de l'hostilité des Philistins, il devait se demander s'il arriverait jamais à écarter ce danger national.

Pour calmer la surexcitation nerveuse du malheureux roi, son entourage jugea utile de recourir à la musique. On fit venir de Bethléem le jeune berger David, qui savait jouer de la harpe. Au commencement, sa présence et son art eurent

l'effet voulu. Car il n'était pas seulement un habile musicien, mais encore il se distinguait par sa rare beauté, par son éloquence et ses qualités de cœur.

Ce que Saül ignorait, c'est que Samuel avait déjà choisi cet adolescent comme futur roi d'Israël. Jahvé « qui regarde le cœur », I Sam. 16, 7, le lui avait secrètement désigné.

Le roi fut à tel point captivé par ses charmes qu'il fit de lui son écuyer et bientôt un chef de troupes. Mais, après son duel victorieux avec le Philistin Goliath, Saül fut saisi d'une vive jalousie. Tandis que sa fille Michol s'éprenait de David et que Jonathas lui vouait la plus sincère amitié, Saül, animé contre lui d'une haine mortelle, cherchait à le tuer : ce qui l'obligea plus d'une fois à s'enfuir.

Pendant des années, le roi ne cessa de diriger contre son rival une véritable campagne de persécution, qui lui faisait presque oublier les Philistins. David se rendit d'abord à Rama chez Samuel et se cacha ensuite dans le sanctuaire de Nobe, où, après la destruction de Silo, les descendants d'Héli avaient transplanté le culte. Irrité de l'accueil que les prêtres lui avaient fait, Saül, bientôt après, les fit massacrer. Le fugitif séjourna plus tard successivement en différentes régions désertiques de Juda, où, entouré de six cents partisans qui l'avaient rejoint, il menait une vie d'aventurier. En vain Saül le poursuivit-il avec une véritable armée et chercha-t-il à le saisir, « comme on chasse la perdrix dans les montagnes », I Sam. 26, 20. Il fut, au contraire, deux fois à la merci de son adversaire, qui l'épargna par magnanimité.

Craignant de tomber quand même un jour entre les mains de Saül, David finit par chercher un asile chez les Philistins. Il devint l'hôte du prince Akis de Gath, qui lui donna comme résidence la ville tout à fait méridionale de Siceleg. De là, pendant plus d'un an, il fit de nombreuses razzias, non pas, comme il le faisait croire à Akis, dans le territoire de Juda, mais dans celui des tribus nomades, en particulier des Amalécites. Tout en étant transfuge, il restait fidèle à son pays.

Mais, à cette époque, les Philistins voulurent tenter un

coup décisif contre les Israélites. David avec sa troupe fut également mobilisé par eux, de sorte qu'il se trouva dans la terrible éventualité de marcher contre les siens. Cependant, par suite d'une défiance bien compréhensible, il fut au dernier moment de nouveau congédié. De retour à Siceleg, il trouva cette ville brûlée par les Amalécites, qu'il poursuivit énergiquement.

Entre temps une forte armée philistine s'était mise en mouvement contre Israël. Saül l'attendit dans la plaine d'Esdrélon. Le grand nombre et l'équipement supérieur des ennemis l'épouvanta. Après avoir vainement consulté Jahvé sur l'issue du combat, il s'adressa à une pythonisse pour évoquer l'ombre de Samuel. Celui-ci apparut et lui annonça qu'il allait au devant d'une défaite où il périrait. En effet, les Israélites furent écrasés et refoulés vers les hauteurs de Gelboé. Saül lutta avec le courage du désespoir. Après avoir vu tomber trois de ses fils, blessé lui-même, il se jeta sur son glaive, préférant la mort à la honte. Ce désastre détruisait l'œuvre de toute sa vie : comme au commencement de son règne, les Philistins avaient la haute main sur Israël.

BIBLIOGRAPHIE

A. FERNANDEZ, *La patria del profeta Samuel*, dans *Biblica*, 1931, p. 119-123; L. DESNOYERS, *Histoire*, t. II, *Saül et David*, 1930.

CHAPITRE IV

RÈGNE DE DAVID

I. Succès militaires. — II. Fautes et malheurs. — III. Physionomie religieuse.

I. — **Succès militaires.**

DAVID apprit la débâcle au retour de son expédition contre les Amalécites. Accablé de la plus sincère douleur, il composa sur Saül et Jonathas une émouvante élégie, II Sam. 1, 17-27, qui révèle toute la grandeur de son âme.

D'autre part, comme la route était maintenant libre pour lui, il rentra immédiatement dans son pays et fut proclamé roi à Hébron par sa tribu. Cependant un fils de Saül, Isboseth, soutenu par son oncle, le général Abner, fit valoir ses droits au trône. Une guerre civile éclata; mais elle se termina bientôt en faveur de David. Isboseth et Abner furent assassinés à l'insu de ce dernier. Après sept ans et demi, David vit les chefs des autres tribus lui offrir la couronne au nom de tout Israël.

Il inaugura son règne par deux exploits décisifs pour l'histoire du peuple. Le premier fut la victoire complète sur les Philistins. Immédiatement après son avènement, ils avaient renouvelé leurs attaques et pénétré jusqu'à Bethléem. Mais ils allaient enfin trouver en David leur maître. Au cours de

nombreuses et dures luttes, il les chassa pour toujours du territoire israélite et brisa définitivement leur pouvoir.

Le deuxième fut la conquête de Jérusalem [1]. Cette antique cité des Jébuséens, entourée de profonds ravins et pour cette raison réputée imprenable, avait jusque-là résisté à tous les envahisseurs. Par son site central, elle gênait beaucoup les communications entre le sud et le nord du pays. Aussi David tenait-il à s'en emparer le plus tôt possible, non seulement pour l'enlever à l'ennemi, mais encore pour en faire sa propre capitale. L'assaut, si hardi qu'il fût, réussit d'emblée. David choisit pour sa résidence la citadelle située sur le mont Sion et y fit construire un palais par des ouvriers phéniciens.

En même temps que la métropole politique du royaume, Jérusalem en devint aussi le centre religieux. L'arche d'alliance restée à Kariathiarim fut transportée avec grande solennité à Sion et installée sous une tente. Le roi songea même à l'érection d'un temple; mais, sur les instances du prophète Nathan, il y renonça. En compensation, il s'appliqua d'autant plus à organiser le culte, I Par. 23-26, à l'embellissement duquel il voulut contribuer personnellement par des compositions poétiques et musicales.

Après avoir ainsi réalisé et consolidé l'unité d'Israël, David dut se tourner vers quelques peuples voisins qui se montraient plus que jamais hostiles vis-à-vis du jeune État. Ces campagnes sont racontées d'une façon sommaire et la succession n'en peut pas être sûrement établie. Elles s'ouvrirent en Transjordanie, à la suite d'un outrage infligé par les Ammonites à une ambassade de David. Celui-ci leur déclara promptement la guerre. En vain obtinrent-ils le concours des États araméens du nord et du nord-est. Les uns comme les autres furent battus coup sur coup. Pour des raisons inconnues, les Moabites et, après eux, les Édomites provoquèrent également

1. D'après quelques auteurs, la prise de Jérusalem aurait précédé la défaite des Philistins. Il n'est guère possible de préciser, ici comme ailleurs, l'ordre chronologique des événements qui remplissent la vie de David.

Israël. David leur fit particulièrement sentir sa poigne et sévit cruellement contre eux.

Le résultat de ces guerres, toutes heureuses et terminées en un temps relativement court, fut que tous les pays limitrophes qui avaient pris parti contre Israël furent subjugués et astreints au tribut. Lorsque David put remettre l'épée au fourreau, sa domination s'étendait des frontières de l'Égypte jusqu'à Damas. C'était l'empire le plus important qui eût jamais existé sur cette côte méditerranéenne de l'Asie. D'autant qu'il n'était pas seulement entouré de vassaux domptés par la force, mais encore d'alliés loyaux, tels que les Phéniciens et les Araméens de Hamath, avec lesquels David avait su nouer des liens d'amitié.

La création de ce grand État, tout en étant l'œuvre d'un roi énergique et prudent, fut en même temps favorisée par les circonstances : en effet, la Mésopotamie et l'Égypte, par suite de leur affaiblissement transitoire, n'avaient pas les moyens de s'immiscer dans les affaires de la Palestine.

II. — Fautes et malheurs.

Parvenu, au bout de vingt ans de succès, au sommet de la gloire, David ne devait pas en jouir tranquillement. Pendant la seconde moitié de son règne, les pires chagrins allaient remplir sa vie d'amertume. Ils lui vinrent de son propre cœur et de sa famille. Vainqueur de tous les ennemis de son peuple, il ne parvint pas à vaincre son ennemi intérieur, la passion, et il se montra faible à l'égard de ses enfants dont il eut beaucoup à souffrir.

Ses malheurs commencèrent pendant la seconde guerre contre les Ammonites par son adultère avec Bethsabée, aggravé par le meurtre du mari gênant, Urie le Hittite. Une conduite aussi honteuse et aussi criminelle, à l'ordre du jour chez d'autres despotes orientaux, mettait David en flagrante opposition avec la loi de Jahvé, dont le prophète Nathan vint lui rappeler les implacables exigences.

Un prompt repentir assura au roi le pardon divin, mais ne lui épargna pas les châtiments expiatoires. Non seulement le fruit de ses amours coupables lui fut ravi par la mort, mais l'aîné de ses fils, le prince héritier Amnon, alla jusqu'à violer sa demi-sœur Thamar. Pour venger l'honneur de celle-ci, deux ans plus tard, Absalon son frère, au cours d'un banquet, assassina Amnon. Après ce meurtre, il s'enfuit à l'étranger; mais, après quelques années, il n'en retrouva pas moins la faveur de son père. Il n'en profita que pour intriguer contre lui.

Aussi ambitieux que beau, Absalon voulut à tout prix monter un jour sur le trône. Il se donnait des allures de prince héritier, sortait en grande pompe, cherchait à gagner les sympathies des provinciaux qui venaient en ville et finit par « voler le cœur des gens d'Israël », II Sam. 15, 6. Après quatre ans de ces manœuvres, il se crut sûr de sa cause. Sous un prétexte pieux, il se rendit à Hébron, pour se faire proclamer roi. Il put, en effet, réunir une armée et marcha contre Jérusalem. David, surpris, fut obligé de s'enfuir. Il passa même le Jourdain, mais s'entoura tout de suite de troupes recrutées dans les tribus transjordaniennes. Dans la bataille qui s'ensuivit entre le père et le fils, celui-ci fut défait et, malgré les ordres formels de David, tué pendant sa fuite par le général Joab.

Absalon disparu, son frère Adonias, le plus âgé des fils qui restaient à David, se posa en héritier du trône. Bethsabée cependant, qui était devenue l'épouse du roi et lui avait donné Salomon, avait obtenu pour celui-ci le droit de succession. Pour l'emporter quand même sur son rival, Adonias imita les pratiques d'Absalon et commença par donner de grandes fêtes à ses partisans.

Émue par une manifestation particulièrement saillante, Bethsabée et Nathan, qui avait élevé Salomon, insistèrent auprès de David pour qu'il mît fin à la rivalité par l'intronisation de Salomon. Elle eut lieu le jour même et le vieux roi mourut bientôt après.

III. — Physionomie religieuse.

David fut, sans conteste, le plus grand de tous les rois d'Israël. C'est lui qui a fondu les douze tribus en un État puissant, leur a assuré contre tous les ennemis la possession de la Palestine et par là permis le plein développement de leurs forces.

Ces résultats s'expliquent par ses qualités extraordinaires de chef. Au surplus, ses rares et multiples talents ont, comme on l'a dit, fasciné ses contemporains [1].

Soldat toujours victorieux et habile homme d'État, il fut également un sincère, enthousiaste et humble « serviteur de Jahvé », II Sam. 3, 18; 7, 5 et 8, qui contribua de tous ses moyens au développement du culte de son Dieu. A ce point de vue, la critique moderne, après avoir malmené David autant que Moïse, lui rend de plus en plus justice. « Il est sûr, écrit par exemple Sellin, que le roi poète et artiste eut un intérêt particulier pour la musique du sanctuaire et la liturgie... Nous n'avons aucune raison de douter de la tradition ultérieure d'après laquelle il a lui-même composé des chants et des psaumes » [2].

A sa foi vive et à sa piété fervente correspondaient de hautes vertus morales. Entre autres, il manifeste une affection tendre pour les membres de sa famille ainsi que pour ses serviteurs et collaborateurs, une touchante magnanimité

1. Une des preuves les plus éclatantes de l'admiration provoquée par David est la grande place qu'il occupe dans la littérature sacrée. Non seulement la majeure partie de I-II Sam. lui est consacrée et de même I Par. 10-21, mais les auteurs de ces écrits bibliques ont puisé à des sources variées et riches. Dans les livres de Samuel, les données de ces sources, en particulier celles qui concernent la jeunesse de David et ses premiers rapports avec Saül, ne sont d'ailleurs pas toujours réunies d'une façon pleinement harmonieuse. Voir *Introduction*, p. 85; DESNOYERS, *op. cit.*, t. II, p. 71-87.

2. *Geschichte*, t. I, p. 183.

envers ses ennemis qui l'inclinait au pardon, II Sam. 2, 11 Non moins admirables sont l'humilité avec laquelle il reconnut ses fautes et la générosité avec laquelle il les expia.

Cette noblesse d'âme rendait David de beaucoup supérieur à la plupart de ses contemporains. Il n'en a pas moins partagé les mœurs de son temps, par exemple l'usage de la polygamie, et aussi malheureusement certains défauts. Sensuel jusqu'à l'adultère le plus odieux, fin jusqu'à la duplicité, il s'est laissé entraîner parfois à des cruautés dictées par la raison d'État ou par la loi martiale alors en vigueur.

Ces ombres de sa vie et de son caractère n'éclipsèrent pourtant pas l'éclat de sa personnalité. La meilleure preuve en est qu'il fut, de son vivant, le favori du peuple et qu'il est resté, chez les écrivains bibliques postérieurs, le roi idéal par excellence.

Sa foi invincible en Jahvé lui valut de brillantes promesses pour sa dynastie, qui lui firent entrevoir l'avenir messianique de sa race. Malgré ses misères, son œuvre fut, au total, assez grande pour que plus tard, quand les prophètes voulurent décrire le royaume de Dieu futur, ils aient pu l'appeler un second règne de David.

BIBLIOGRAPHIE

MEIGNAN, *David, roi, psalmiste et prophète*, 1889; L. DESNOYERS, *Histoire*, t. II, *Saül et David*, 1930; L. PIROT, *David*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. II, 1934, col. 287-330; A. MALLON, *Cité de David, ibid.*, col. 330-341; L.-H. VINCENT et F.-M. ABEL, *Jérusalem, Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, t. I, 1912 sq.; U. MOLSEN, *David als religiöser und sittlicher Character*, 1917.

CHAPITRE V

RÈGNE DE SALOMON

I. Œuvre politique. — II. Sagesse personnelle et administrative. — III. Construction du temple. — IV. Ombres et menaces.

I. — Œuvre politique.

DAVID léguait à son fils un magnifique héritage. Sous bien des rapports, Salomon était homme à le bien gérer; il lui fut donné d'assurer à la création de David son plein essor.

Au commencement de son règne pourtant, le nouveau roi se heurta à quelques difficultés. A l'intérieur, Adonias et son parti ne semblaient pas avoir complètement abandonné toute prétention au trône. Salomon en finit lestement : il fit massacrer son frère ainsi que le principal soutien de celui-ci, le général Joab, dont David lui-même, sur son lit de mort, avait conseillé à son fils de se débarrasser.

A l'extérieur, immédiatement après la disparition de David et de Joab, les Édomites se dérobèrent en partie au joug imposé. Un de leurs princes, qui s'était réfugié en Égypte, remonta sur le trône de ses pères. Salomon resta quand même le suzerain de leur territoire et put garder l'accès à la mer Rouge. En même temps, les Araméens se groupèrent autour d'un ancien chef d'armée, Rezon, qui fonda à Damas un puissant royaume sans pourtant oser attaquer celui de Jérusalem.

Il n'y eut aucune invasion ennemie pendant le gouverne-

ment de Salomon et lui-même ne porta la guerre dans aucun pays. Il fut pourtant préoccupé de la sécurité de son territoire. Pour cette raison, il fit transformer plusieurs villes en forteresses et créa pour son armée un corps de cavalerie et des chars de guerre. Dans la même intention, plus encore que David, il conclut des alliances avec les États voisins; en particulier il renouvela avec le roi de Tyr l'amitié déjà existante et entra en relations avec le pharaon de l'époque, dont une fille devint sa première et principale épouse.

Salomon put donc pleinement s'adonner aux œuvres de paix et il y apporta d'abord les meilleures dispositions.

II. — **Sagesse personnelle et administrative.**

Pour inaugurer son règne, il avait entrepris un pélerinage à Gabaon, « une des plus considérables hauteurs » III Rois 3, 4, où, d'après II Par. 1, 3, se trouvait alors le tabernacle de Moïse, et offert mille victimes. « Demande, lui dit Jahvé au cours d'une vision, ce que je dois te donner ». Salomon ne demanda que la sagesse.

En conséquence, le jeune prince est dépeint par l'auteur sacré comme « plus sage que tous les hommes de la terre ». « Il prononça 3000 sentences et 1005 poèmes...; de tous les peuples et de la part de tous les rois on venait pour entendre sa sagesse », III Rois 4, 31-34. La reine de Saba vient en personne lui rendre visite. Il tranche avec une rare finesse les cas les plus difficiles, témoin le célèbre « jugement de Salomon ».

La critique, après avoir longtemps regardé l'ensemble de ces renseignements comme des traits légendaires, en retient aujourd'hui le fond comme historique : Salomon a dû certainement se distinguer par une intelligence peu ordinaire. Elle ne se refuse pas non plus catégoriquement à voir en lui un poète gnomique, auquel peut facilement remonter le noyau du livre des Proverbes [1].

1. Voir *Introduction*, p. 132.

De fait, c'est principalement dans le domaine spirituel que s'est produit l'épanouissement de la civilisation israélite au temps de Salomon. Autant nous devons nous représenter David comme un vaillant capitaine, ceint de son épée et entouré de ses preux, toujours prêt à courir au devant des dangers, autant nous devons nous imaginer Salomon comme un grand seigneur qui aime être entouré de sages et de poètes, qui se plaît aux exercices de l'esprit.

Salomon tint d'abord à mieux organiser l'administration du royaume. Sous David, elle était encore assez primitive. En général, son fils conserva les anciens cadres, sauf à y augmenter le nombre des hauts fonctionnaires et à créer beaucoup de postes nouveaux. La mesure la plus importante prise par Salomon fut la division du pays en douze districts, placés chacun sous une sorte de préfet. Ce partage fut fait sans égard aux territoires des tribus, mais uniquement en vue du ravitaillement de la cour royale : chaque département devait pendant un mois fournir les provisions nécessaires.

Une innovation considérable pour un pays aussi essentiellement agricole que celui de Canaan fut l'introduction du commerce avec l'étranger. Salomon fit surtout un grand trafic de chevaux, qu'il achetait soit en Égypte soit en Cilicie, en échange contre des produits indigènes, et revendait à d'autres peuples de l'Asie. En même temps que les voies de terre il ouvrit au négoce des Hébreux les débouchés de la mer. Il s'associa au roi Hiram de Tyr, se procura une flotte, dont les bateaux prenaient part aux croisières des Phéniciens en Méditerranée et, partis d'Asiongaber sur le golfe élamitique, entreprirent une expédition au pays mystérieux d'Ophir, situé sans doute en Afrique orientale et célèbre par son or.

III. — **Construction du temple.**

Il n'apporta pas moins d'ardeur à la culture des arts : la preuve en est surtout dans les constructions qui ont rendu son nom glorieux. La première fut celle du temple.

En réalisant le plan arrêté déjà par son père, il donnait par là satisfaction à sa piété et à son goût pour la magnificence. Mais, ce faisant, il avait aussi le mérite de comprendre et d'accomplir une œuvre qui s'imposait alors plus que toute autre à l'État théocratique. En effet, le peuple de Dieu, après avoir atteint rapidement le sommet de la puissance, s'il voulait afficher son opulence et son prestige, se devait avant tout d'ériger à son roi céleste une demeure digne de lui. Aussi Salomon résolut-il de construire un sanctuaire aussi imposant que possible. A cette fin, il ne recula ni devant les frais ni devant les difficultés de l'entreprise.

Sauf la pierre, que fournissait le voisinage de Jérusalem, les autres matériaux n'existaient guère dans son royaume et surtout les spécialistes expérimentés lui manquaient. A l'exemple de David, il eut recours au roi de Tyr, qui s'engagea par un traité à lui expédier des cèdres et des cyprès du Liban et à lui fournir des gens de métier.

Pour s'assurer les équipes considérables de manœuvres dont il avait besoin, Salomon introduisit la corvée. Il l'imposa principalement aux Cananéens non assimilés, qui étaient encore assez nombreux et occupaient même des bourgades entières. D'un coup, le roi les priva de leur indépendance pour toujours et les astreignit par dizaines de mille aux travaux forcés de porteurs et de carriers. Mais il recruta aussi les corvéables parmi les Israélites; en particulier, il en envoya trente mille au Liban comme bûcherons.

« Bientôt le royaume tout entier s'agita comme une fourmilière laborieuse » [1]. On travailla pendant trois ans à la préparation des pierres et des bois. La construction elle-même et l'ornementation du temple ainsi que la fabrication et l'aménagement du mobilier et des autels durèrent sept ans et demi. La dédicace de l'édifice fut l'occasion de fêtes grandioses, au cours desquelles l'arche d'alliance y fut pompeusement transportée de la tente qui l'abritait jusque-là. Tout Israël y

1. DESNOYERS, *op. cit.*, t. III, p. 74.

prit part et les victimes furent égorgées par milliers. Sous la forme d'une nuée sombre, « la gloire de Jahvé remplit la maison du Seigneur ». Dans un grand discours, Salomon dégagea la portée religieuse de l'événement et sollicita pour lui-même et pour le peuple les bénédictions de Jahvé, qui lui apparut comme à Gabaon pour lui donner l'assurance qu'il était exaucé.

Après l'achèvement du temple, sans parler de bien d'autres constructions moins importantes, Salomon se mit immédiatement à l'érection de sa propre demeure; car la résidence relativement simple de son père ne lui suffisait plus. A proximité du sanctuaire il fit construire un ensemble de trois édifices : « la Maison du Bois-Liban », le plus grand de tous, plus vaste même que le temple, qui devait servir au gouvernement; un palais pour lui-même et un autre semblable pour la reine. Les travaux ne prirent pas moins de treize ans. Majestueux à l'extérieur, ces divers bâtiments reçurent à l'intérieur une décoration où étaient prodigués l'or pur et les bois précieux.

Il va sans dire que le train de la vie royale était en conséquence. Salomon s'entoura de nombreux fonctionnaires et serviteurs, qui étaient à sa charge avec toutes leurs familles. Au surplus, il s'installa un harem abondamment fourni : 700 femmes et 300 concubines dont beaucoup venues de l'étranger. Aussi n'est-il pas étonnant que la dépense journalière de la cour exigeât plus de 300 hectolitres de farine, 30 bœufs, 100 moutons, sans compter les cerfs, les gazelles et les volailles engraissées, III Rois 4, 22-23.

Au total, il n'est pas douteux que Salomon n'ait eu un règne exceptionnellement brillant. A cet éclat extérieur s'ajoutent des mérites éminents dans la vie religieuse. « C'est à lui qu'avait été réservé l'honneur d'ériger le premier temple du vrai Dieu sur cette terre » [1].

1. DESNOYERS, *op. cit.*, t. III, p. 130.

IV. — **Ombres et menaces.**

Cette médaille à tant d'égards magnifique avait pourtant son revers.

La conduite personnelle du souverain jurait avec le jahvisme intégral. A la suite de ses rapports internationaux, Salomon imita trop les cours des rois païens. Des considérations d'ordre politique et commercial ainsi que son penchant pour la volupté l'amenèrent, avec le temps, à se constituer ce harem dont les proportions ne sont guère compatibles avec l'idéal d'un prince israélite. Au surplus, comme la plupart de ces femmes étaient païennes, il eut la faiblesse d'accorder en même temps l'hospitalité à leurs dieux en leur construisant des sanctuaires. Ces mœurs devaient nécessairement déplaire et susciter la réprobation, surtout dans les milieux prophétiques. Bien des siècles plus tard, Jésus ben Sirach l'apostrophe encore en termes indignés : « Tu t'es livré aux femmes; tu as imprimé une tache à ta gloire... Je sens une cruelle douleur pour ta folie », 47, 19 sq.

D'autre part, les dépenses excessives et continuelles causées par ses diverses constructions et par l'entretien de sa cour devaient avoir comme rançon un rapide appauvrissement du trésor. C'est ainsi que, malgré les richesses que son père lui avait léguées, les lourds impôts prélevés sur le territoire israélite, les tributs des peuples soumis et les bénéfices qu'il retirait du commerce, le jour vint où Salomon fut incapable de régler la dette contractée chez Hiram et se vit contraint de lui céder en gage vingt villes de la Haute-Galilée.

En outre, les Israélites ne contribuaient pas seulement de leurs deniers aux entreprises fastueuses de leur souverain. Ils devaient y prendre une part personnelle sous la forme de nombreuses et dures prestations.

Tous ces faits ne pouvaient que provoquer un mécontentement général, que venait compliquer, par surcroît, un commencement de dissension entre les tribus. Celles du

nord supportaient mal d'être soumises à de si pénibles corvées par un Judéen. D'autant que Salomon en avait, semble-t-il, exempté sa propre tribu.

Le malaise profond qui en résulta eut d'assez bonne heure pour suite une tentative de révolte. Vers la vingt-quatrième année du règne de Salomon, les tribus d'Éphraïm et de Manassé furent convoquées pour travailler aux fortifications de Jérusalem. Le roi avait mis à leur tête l'Éphraïmite Jéroboam, qu'il avait déjà attiré auprès de lui à cause de son prestige. Mais celui-ci partageait l'exaspération de ses compatriotes. Il y fut d'ailleurs encouragé par un prophète nommé Ahias, qui alla jusqu'à lui annoncer par un oracle symbolique la royauté sur les dix tribus du nord. Fort de cette approbation, Jéroboam « leva la main contre le roi » : ce qui veut sans doute dire qu'il se mit en état d'insurrection avec son équipe. Il ne réussit pas et dut s'enfuir; il se rendit à la cour du pharaon Sésak pour y attendre une meilleure occasion, pendant que le mécontentement continuait à couver en Israël.

L'agitation de Jéroboam et le geste du prophète Ahias étaient de funestes présages. De fait, l'apogée que le royaume israélite avait atteint sous Salomon préparait un prompt déclin.

BIBLIOGRAPHIE

L. DESNOYERS, *Histoire*, t. III, *Salomon*, 1930; A. ŠANDA, *Salomon und seine Zeit*, 1913.

CHAPITRE VI

DEPUIS LE SCHISME JUSQU'A LA DYNASTIE D'AMRI

I. La scission et ses suites. — II. Roboam et Jéroboam; guerres fratricides. — III. Amri et Achab. — IV. Le prophète Élie. — V. Les derniers Amrides; Josaphat de Jérusalem.

I. — La scission et ses suites.

A peine la puissante personnalité de Salomon avait-elle disparu que la discorde latente allait sévir ouvertement.

Son fils Roboam sembla d'abord se rendre compte de la situation critique où se trouvait son gouvernement; car il se transporta à Sichem, centre des tribus du nord, pour traiter avec les mécontents. Les anciens conseillers de Salomon lui suggéraient une attitude bienveillante. Mais, excité par les jeunes de son entourage, le roi préféra se montrer intransigeant. « Mon père, leur dit-il, vous a frappés avec des fouets; moi, je vous frapperai avec des scorpions », III Rois 12, 11.

Ces paroles eurent l'effet de l'huile sur le feu. Brusquement dix tribus, c'est-à-dire toutes sauf Juda et Benjamin, se séparèrent de Roboam, qui dut regagner précipitamment Jérusalem. Les dissidents élurent pour roi Jéroboam, qui était revenu d'Égypte dès qu'il avait appris la mort de Salomon et n'avait sans doute pas été étranger aux pourparlers de Sichem.

Ainsi l'unité d'Israël fut définitivement brisée pour faire

place à un antagonisme implacable. Grâce à la politique imprudente de Salomon, continuée par son fils, et par suite de l'ancienne rivalité entre les tribus du nord et du sud, en particulier entre Juda et Éphraïm, il y eut dorénavant deux royaumes, qui se présentaient d'ailleurs dans des conditions très inégales.

Le royaume du nord l'emportait de beaucoup par l'étendue de son territoire et le nombre de ses habitants : ce qui lui valut le nom d'Israël tout court. Mais il était beaucoup plus exposé. Les ennemis redoutables qui attaquèrent ultérieurement les Hébreux venaient ordinairement du septentrion, côté du reste où la frontière de Canaan était le moins protégée, de sorte que les dix tribus devaient toujours soutenir le premier choc des envahisseurs. A l'intérieur, d'autre part, l'unité faisait défaut à tous les points de vue : l'individualisme continuait à régner entre les différentes tribus; une dynastie stable et reconnue de tous manquait; il n'y avait pas de centre religieux et longtemps même pas de véritable capitale : avant la construction de Samarie vers 880, la résidence royale était d'abord Sichem, ensuite Thersa. Aussi l'insurrection qui avait donné naissance au royaume du nord y régnait-elle en permanence : une dynastie supplantait l'autre; pendant les deux siècles de son existence on y compte huit révolutions et d'innombrables assassinats.

Le royaume de Juda, par contre, en plus d'une constitution déjà bien organisée, avait l'avantage d'un territoire que son relief et ses confins mettaient mieux à l'abri. Sa population compacte vivait sous une dynastie qui s'imposa toujours par la renommée de ses premiers représentants et était groupé autour d'une capitale à la fois forte et sainte.

La conséquence immédiate et inévitable de la rupture fut une lutte violente entre les frères séparés. Pendant les cinquante premières années, ils restèrent animés les uns envers les autres d'une haine farouche. Des guerres fréquentes s'ensuivirent, sans succès notable, il est vrai, ni d'un côté ni de l'autre.

II. — Roboam et Jéroboam ; guerres fratricides.

Roboam (932-915) voulut aussitôt prendre les armes contre les insurgés. Il avait déjà réuni ses troupes lorsque le prophète Séméias l'en dissuada, de sorte qu'il se contenta d'ériger à travers le pays de nombreuses forteresses. Ces travaux de défense ne le préservèrent pourtant pas d'une incursion du roi égyptien Sésac, le même qui avait abrité Jéroboam. Tout en voulant probablement rendre service à celui-ci, on peut croire que le pharaon jugeait le moment propice pour faire valoir les droits que Thutmès III et Ramsès II, entre autres, avaient acquis à l'Égypte sur la Palestine. Il parvint jusqu'à Jérusalem, dépouilla le temple et le palais de leurs trésors, pilla encore d'autres villes de Juda et n'épargna même pas le territoire de son protégé.

Cette invasion de Sésac fut regardée, II Par. 12, 1 sq., comme un châtiment divin infligé à Roboam, parce qu'il « avait abandonné le Seigneur ». De fait, sous l'influence de sa mère ammonite, il avait, « plus encore que ses pères », favorisé les cultes idolâtriques et licencieux.

Jéroboam (932-910) n'était pas non plus sans reproches au regard de la foi nationale; car à la scission politique il ajouta le schisme religieux. Pour arrêter les pélerinages à Jérusalem, il établit deux sanctuaires officiels, l'un au sud : Béthel, l'autre au nord : Dan. Ce qui fut pire encore et que la Bible a souvent stigmatisé comme « le péché de Jéroboam », III Rois 14, 6; 15, 26 etc., c'est qu'il y mêla le culte de Jahvé à celui de Baal, en érigeant en chacun de ces endroits un taureau d'or que les foules adoraient comme Jahvé.

Roboam mourut après un règne de dix-sept ans. Il eut comme successeur Abia (915-913), qui se livra « à tous les péchés de son père », III Rois 15, 3, mais ne fit que passer. Son fils Asa (913-873), par contre, régna quarante et un ans. Il entreprit une restauration religieuse, fit disparaître les idoles

et interdit tout culte impudique. En même temps, il soutint avec Israël une lutte particulièrement acharnée.

Pendant cette époque, le royaume du nord était en proie à des troubles graves. Peu après l'avènement d'Asa, Jéroboam avait été remplacé par son fils Nadab (910-909). Mais, au bout de deux ans, eut lieu une première révolte militaire, au cours de laquelle il fut assassiné avec toute sa maison par un de ses officiers, nommé Baasa (909-886), qui s'empara du pouvoir. Celui-ci ne cessa d'attaquer Asa et réussit même à s'emparer de la ville de Rama, située à deux lieues de Jérusalem. Pour avoir davantage les mains libres contre Juda, il s'était mis en bons termes avec le roi Benhadad Ier de Damas. Mais Asa, voyant sa capitale menacée, envoya à l'Araméen une ambassade chargée de nombreux présents et réussit à le gagner. En conséquence, Baasa dut se retirer. Son fils Éla (886-885) périt victime d'une conspiration. Mais l'usurpateur Zambri (885) ne put se maintenir que sept jours; car l'armée proclama roi son chef Amri. Assiégé à Thersa par son rival, Zambri incendia le palais royal et y trouva la mort.

III. — **Amri et Achab.**

Avec Amri (885-874) commence non seulement une nouvelle dynastie, mais aussi une nouvelle époque dans l'histoire d'Israël et indirectement de Juda. C'est lui qui, tout d'abord, donna au royaume du nord sa capitale Samarie. Construite sur une colline isolée près de Sichem, cette ville occupait une remarquable position stratégique et se trouvait, au surplus, au milieu d'une contrée fertile. A lui revient ensuite le mérite d'avoir mis fin à la guerre fratricide avec Jérusalem. Sous son règne, les hostilités cessèrent, de sorte que son fils Achab ne tarda pas à signer la paix, III Rois 22, 45.

Du reste, cette entente entre les deux royaumes était urgente; car Damas se révélait de plus en plus comme un ennemi redoutable de l'un autant que de l'autre. C'est seulement

grâce à leur union que Jérusalem et Samarie purent surmonter le danger syrien.

Amri lui-même cependant, quoiqu'il fût un guerrier puissant, se vit enlever plusieurs villes par Benhadad Ier. Il fut plus heureux avec les Moabites, qui, après avoir en partie récupéré leur indépendance, furent par lui de nouveau soumis au joug que David leur avait imposé. Un autre succès d'Amri fut l'alliance qu'à l'exemple de Salomon il contracta avec le roi de Tyr et qu'il scella par le mariage de son fils Achab avec la princesse Jézabel.

Achab (874-853) continua la politique de son père. Par la paix qu'il conclut avec Josaphat (873-849), fils d'Asa, il s'associa intimement le royaume du sud et, parce que le plus fort, il le mit plus ou moins dans sa dépendance. Pour rendre le rapprochement encore plus solide, il donna sa fille Athalie au fils de Josaphat, Joram (849-842).

Sous Achab, les conflits avec Damas prirent les proportions de grandes guerres. Benhadad II entreprit contre lui deux expéditions. La première fois, à la tête de trente-deux princes alliés, il envahit le territoire d'Israël et porta bientôt le siège devant Samarie. Achab, contre tout espoir, réussit pourtant à le battre. L'année suivante, les Syriens revinrent pour prendre leur revanche; mais, dans la plaine d'Esdrélon, Achab remporta sur eux une victoire encore plus brillante que la première. Le roi Benhadad lui-même fut fait prisonnier. Achab lui laissa la vie sauve et n'exigea comme condition principale de paix que la restitution des villes enlevées à Israël sous son père Amri.

Cette générosité s'explique par le fait qu'une menace autrement grave pesait, depuis un certain temps, sur tous les États de la côte méditerranéenne. L'Assyrie, après une éclipse assez longue, avait repris des forces et devenait inquiétante. Après la disparition de Téglathphalasar Ier († vers 1093), pendant presque deux siècles, aucun roi de Ninive n'avait osé de grande entreprise. Ce qui avait permis aux Araméens de s'emparer de vastes régions le long de l'Euphrate.

Assurnasirbal II (884-859) et plus encore Salmanasar III (858-824) songèrent de nouveau à l'expansion de leur empire et convoitèrent particulièrement les régions syriennes. Salmanasar III entraînait vers la Méditerranée une armée puissante (854), précisément peu de temps avant l'accord survenu entre Benhadad et Achab. Une inscription de lui décrit la bataille qu'il livra à Karkar à une coalition de douze rois, parmi lesquels sont nommés Benhadad et Achab. Mais le succès dont il se vante dut être précaire, puisqu'on ne voit pas qu'il l'ait exploité.

Contre l'ennemi commun les deux rois de Damas et de Samarie s'étaient momentanément réconciliés. Mais la trêve ne dura pas longtemps. Benhadad n'ayant pas, conformément au traité, rendu à son partenaire la ville de Ramoth-Galaad, Achab, aidé par Josaphat, résolut de la prendre de vive force. Mais, dans la bataille qui s'ensuivit, il fut blessé à mort.

Achab et Amri furent les rois les plus énergiques et les plus entreprenants du royaume du nord. Malheureusement, la foi n'égalait pas chez eux les qualités politiques et militaires. Aussi sont-ils dans la Bible qualifiés comme des princes indignes. Achab surtout a un nom tristement célèbre. Mais Amri déjà « avait fait ce qui déplaisait à Jahvé plus que tous ses prédécesseurs », III Rois 16, 25. Son fils « ne se contenta pas de marcher dans le péché de Jéroboam... : il alla (jusqu'à) servir et adorer Baal », 16, 31. En effet, pour contenter Jézabel, qui le dominait complètement, il fit construire à Samarie un temple en l'honneur du Baal de Tyr et créa un corps de plus de quatre cents prêtres pour le service de l'idolâtrie.

IV. — **Le prophète Élie.**

Contre cette introduction officielle du paganisme en Israël, qui répandait à travers tout le pays l'impiété et le libertinage propres aux cultes phéniciens, on vit s'élever tout d'un coup un des champions les plus intrépides que la religion de Moïse ait jamais comptés, le prophète Élie. Le récit de la lutte entre

cet héroïque défenseur du jahvisme et le despote Achab est le morceau le plus émouvant des livres des Rois.

Alors que la cruelle Jézabel avait déjà fait disparaître à peu près tous les prophètes de Jahvé, Élie comparut devant le roi et, en punition de son idolâtrie, lui annonça une extraordinaire sécheresse. Après quoi, disparaissant aussi brusquement qu'il avait apparu, il se retira, sur l'ordre de Dieu, dans une vallée déserte près d'un ruisseau, où, pendant six mois, des corbeaux pourvoyaient miraculeusement à sa nourriture. Quand le cours d'eau eût tari, il trouva, pendant trois ans, un asile à Sarepta en Phénicie chez une pauvre veuve, à laquelle, en récompense de sa généreuse hospitalité, pendant toute la durée de la famine, l'huile et la farine ne firent jamais défaut. Le prophète rendit même la vie à son fils, dont la mort était survenue peu après son arrivée.

Quand Élie estima que l'épreuve avait suffisamment ébranlé les cœurs, il résolut de porter à l'idolâtrie un coup direct. Au cours d'une rencontre dramatique avec Achab, il le décida à convoquer les prêtres de Baal ainsi que tout le peuple au mont Carmel. Fort de sa foi en Jahvé, il mit les prêtres idolâtres au défi de faire descendre le feu du ciel sur un holocauste préparé d'avance. En effet, ils s'épuisèrent toute la journée en cris et gestes furieux sans y réussir. Le soir venu, sur une courte prière du prophète, le « feu de Jahvé » embrasait non seulement la victime mais aussi l'autel dressé par lui. La foule fut saisie d'enthousiasme et Élie en profita pour faire massacrer tous les idolâtres. Le même soir, une abondante pluie mit fin à la sécheresse. Le roi lui-même fut profondément impressionné et reprit le chemin de Jezrahel, tandis que le prophète courait devant son char en véritable triomphateur.

A peine Jézabel eut-elle appris ce qui s'était passé que, prise de rage, elle menaça Élie du sort qu'il venait de faire subir aux prêtres de Baal. Pour échapper à la colère de la reine, le prophète s'enfuit jusqu'à Bersabée, en vue de gagner le désert. Épuisé de fatigue et d'émotion, il supplia Jahvé de le laisser mourir. Mais, réconforté par un ange qui lui apporta

à manger, il continua sa marche jusqu'au Sinaï. Là, comme à Moïse, Jahvé lui apparut, au milieu d'une brise légère, pour l'encourager à reprendre son ministère.

Après cette vision, Élie retourna dans son pays; en route il engagea comme son aide et futur successeur Élisée. Quand il apprit le meurtre judiciaire de Naboth, que Jézabel avait fait mettre à mort pour s'emparer de sa vigne, il vint encore une fois trouver Achab à Jezrahel et lui prédit sa mort violente ainsi que l'extermination de sa famille.

Élie dut également porter un message sévère au successeur d'Achab, Ochozias (853-852). Celui-ci continua les pratiques idolâtriques de son père et lorsque, la deuxième année de son règne, il fit une chute grave, il n'eut pas recours à Jahvé mais au dieu philistin Béelzébub. Élie le blâma de cette conduite et lui annonça également sa mort imminente.

Ce fut la dernière intervention du prophète. Aussi inattendues qu'avaient été ses diverses entrées sur la scène publique et brusques ses sorties, aussi mystérieuse fut sa disparition définitive. Peu après la mort d'Ochozias, il fut enlevé subitement de la terre : Élisée le vit emporté vers le ciel sur un char de feu.

Il va sans dire que la critique rationaliste s'efforce de retrancher de la vie de cet homme extraordinaire tous les faits miraculeux : il ne s'agirait que de légendes, qui expriment « de grandes vérités religieuses revêtues de formes hautement poétiques » (Gunkel) [1]. Mais des protestants plus modérés soulignent avec raison que surtout les deux grands miracles de la sécheresse et du sacrifice au mont Carmel « supportent à tel point toute la figure et toute l'histoire d'Élie qu'il est impossible de les contester » (von Orelli) [2].

A ces prodiges d'ordre physique s'ajoute le fait non moins étonnant de son action spirituelle. Ewald [3], qui n'est pas

1. *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, t. III, 1928, col. 107.
2. *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, t. V, p. 295.
3. Cité au cours du même article par Orelli.

suspect de concessions au surnaturel, estime que le plus grand miracle d'Élie est la transformation totale de la situation des dix tribus réalisée sans autres ressources que la puissance de son esprit et de sa parole.

V. — Les derniers Amrides; Josaphat de Jérusalem.

La mort d'Achab marque le déclin de la dynastie fondée par Amri. Elle ne fut continuée que par deux princes, Ochozias (853-852) et Joram (852-842), dont aucun ne se distingua par une entreprise heureuse.

Sous le règne d'Ochozias, Moab se rendit indépendant et son roi Mésa parvint à rétablir les anciennes frontières de son pays [1]. En vain Joram, qui suivit au bout de deux ans son frère mort d'accident, essaya de reconquérir le terrain perdu : malgré une victoire remportée sur Mésa, il ne réussit pas à prendre sa capitale. D'autre part, les Syriens de Damas ne cessaient pas de chercher querelle au royaume du nord. Benhadad II mit même une seconde fois le siège devant Samarie. Joram était déjà sur le point de se rendre quand le prophète Élisée annonça la délivrance, qui, en effet, se réalisa. Lorsque Benhadad fut remplacé par l'usurpateur Hazaël, Joram voulut en profiter pour s'emparer enfin de Ramoth-Galaad. Il conquit la ville; mais, au cours d'un combat ultérieur, il fut blessé : il se retira à Jezrahel et abandonna le gouvernement au général Jéhu. Ce fut une excellente occasion de révolte militaire, que les mécontents ne devaient pas manquer de mettre à profit.

Du moins, pendant tout ce temps, les bonnes relations persistaient entre Samarie et Jérusalem.

Josaphat, qui avait déjà pris part aux expéditions d'Achab, aida également Joram dans sa guerre contre Moab. Cette

1. En 1868 fut trouvée à Diban la stèle où il raconte ses exploits. Cette longue inscription complète admirablement les récits bibliques.

amitié ne l'amena, du reste, nullement à adopter les pratiques idolâtriques des Amrides : durant son long règne, il resta entièrement fidèle au culte de Jahvé et s'efforça de le propager. A ces dispositions pieuses s'alliait le souci d'administrer le pays avec équité.

Tel ne fut pas le cas chez son successeur Joram (849-842), qui imita l'impiété des rois d'Israël. Pour plaire à sa femme Athalie, il érigea à Jérusalem un sanctuaire en l'honneur de Baal. Afin de pouvoir mieux gouverner à sa guise, il fit massacrer ses six frères, que Josaphat avait mis à la tête de différentes villes. Ce crime ne lui porta pas bonheur : Édom reprit complètement son indépendance; les Philistins et les Arabes pillèrent Juda et rançonnèrent Jérusalem; lui-même mourut au bout de huit ans.

Son fils Ochozias (842), lui aussi, se montra dès son avènement très attaché à son oncle Joram de Samarie et lui vint en aide pour la conquête de Ramoth-Galaad.

BIBLIOGRAPHIE

C. LAGIER, *Sésaḳ*, dans *Dict. de la Bible*, t. V, 1911, col. 1677-1684; H. GUNKEL, *Elias, Jahwe, Baal*, 1906; A. ŠANDA, *Elias und die religiösen Verhältnisse seiner Zeit*, 1914; A. POHL, *Historia populi Israel inde a divisione regni usque ad exilium*, 1933.

CHAPITRE VII

DE JÉHU A LA CHUTE DE SAMARIE

I. Révolte de Jéhu et ministère d'Élisée. — II. Athalie. — III. Démêlés avec Damas. — IV. Apogée des deux royaumes. — V. Fin de Samarie.

I. — Révolte de Jéhu et ministère d'Élisée.

MAIS l'insurrection trop facile à prévoir (cf. p. 121) ne tardait pas à éclater en Israël. Elle fut, en somme, une réaction lointaine contre le despotisme et l'idolâtrie d'Achab. C'est ce qui permet de comprendre pourquoi le prophète Élisée en fut le principal animateur.

Depuis l'enlèvement d'Élie, Élisée apparaît sans cesse au premier plan. A la différence de l'ermite qu'était son prédécesseur, il vécut au milieu de ses compatriotes, qu'il frappait par sa puissance de thaumaturge, et se mêla de près aux événements nationaux. Il accompagna Joram dans sa campagne contre les Moabites, le soutint de ses conseils et de ses miracles contre les Syriens; lorsque plus tard ceux-ci bloquèrent Samarie, il prédit l'échec du siège. Il se rendit même à Damas pour encourager Hazaël à supplanter Benhadad.

Cette activité politique d'Élisée s'accentue dans la révolte de Jéhu (842-815). A peine Joram avait-il quitté Ramoth qu'Élisée y manda un de ses disciples, qui oignit Jéhu roi et lui prescrivit d'exterminer toute la race d'Achab. Le nouveau

prince se mit à l'exécution de cet ordre avec autant de promptitude que de cruauté. A la tête d'une troupe de cavaliers, il se rendit immédiatement à Jezrahel, où Ochozias se trouvait justement auprès de Joram. Au moment où les deux rois s'avançaient à la rencontre des arrivants, Jéhu perça Joram d'une flèche. Ochozias put s'enfuir; mais, rejoint bientôt par les cavaliers, il fut mortellement frappé à son tour. Pénétrant dans le palais, Jéhu fit précipiter Jézabel du haut de la fenêtre où elle l'attendait dans toute sa parure royale et l'écrasa sous son char. Dans une lettre adressée aux anciens de Samarie, il exigea les têtes des soixante-dix fils de Joram, qui lui furent, en effet, envoyées le lendemain.

Après s'être également débarrassé de tous les parents et amis de Joram qui restaient encore à Jezrahel, Jéhu s'apprêta à faire son entrée dans la capitale. En route, il rencontra quarante-deux princes de Juda qui venaient rendre visite à la famille royale : il les fit tous égorger. Dès son arrivée à Samarie, la boucherie recommença : les prêtres et prophètes de Baal furent massacrés, le temple et la statue de ce dieu détruits. Ainsi Jéhu extirpa l'idolâtrie tyrienne et rétablit en Israël le culte de Jahvé. Mais il y procéda avec une barbarie tellement farouche qu'un siècle plus tard Osée, 1, 4, en parlait encore avec horreur.

II. — **Athalie.**

Cette révolution sanglante eut son contre-coup en Juda. Dès qu'Athalie (842-836) apprit la mort de son fils Ochozias, elle ordonna le massacre de tous les enfants mâles de celui-ci. Au lieu de perdre son influence comme reine-mère, elle voulait par là s'assurer, au contraire, la pleine possession du pouvoir royal. Elle mit son autorité au profit du culte idolâtrique importé par elle en Juda, tandis qu'elle négligeait complètement la religion de Jahvé.

Mais le prince Joas, âgé d'un an, avait pu échapper au

carnage grâce à sa tante Josabeth, épouse du grand prêtre Joïada. Celui-ci l'éleva en cachette et, lorsque Joas eut sept ans, un jour de sabbat, Joïada le présenta au peuple, qui l'acclama immédiatement comme roi. Sur quoi la garde royale s'empara d'Athalie et la mit à mort. Cette fin de la reine fut aussi la ruine de l'idolâtrie phénicienne à Jérusalem.

III. — **Démêlés avec Damas.**

Les événements politiques qui suivirent le rétablissement du culte de Jahvé ne furent d'abord pas heureux, pas plus dans l'un que dans l'autre des deux royaumes. Ici et là, la situation devint même critique par suite des hostilités persistantes des Araméens.

Plus que ses prédécesseurs, Hazaël serrait de près Israël. C'est sans doute pourquoi, lorsque, bientôt après, Salmanasar III expédia de nouveau une armée vers l'ouest, Jéhu ne marcha pas avec le roi de Damas contre les Assyriens. Au contraire, quand Hazaël fut battu, Jéhu envoya une ambassade pour rendre hommage et payer tribut à Salmanasar [1]. En vain pourtant celui-ci essaya-t-il de s'emparer de Damas. Il n'y réussit pas davantage trois ans plus tard et ne reparut plus en Syrie.

A peine Hazaël eût-il vu s'évanouir le danger assyrien qu'il exerça les pires représailles sur Jéhu. Il envahit la Transjordanie, y sévit atrocement contre les habitants et enleva complètement cette province à Jéhu. Sous le successeur de celui-ci, Joachaz (815-798), il pénétra même en Cisjordanie et anéantit presque entièrement l'armée israélite.

Grisé par le succès, il convoita aussi le royaume de Juda. A cette fin il poussa vers le sud jusqu'à la ville philistine de Gath et s'apprêta à marcher contre Jérusalem. Pour l'arrêter,

1. Cette soumission de Jéhu est racontée et accompagnée de dessins sur le célèbre « obélisque noir » de Salmanasar III.

Joas (836-797) lui fit porter les trésors accumulés dans le temple et dans son palais. Cette dure saignée fut regardée comme une punition, II Par. 24, 17 sq. : Joas, en effet, après avoir sous l'influence du grand prêtre Joïada restauré le culte de Jahvé et réparé le temple, avait ensuite favorisé l'idolâtrie et même fait lapider le fils de Joïada, Zacharie, dont il ne supportait pas les remontrances. Par là et peut-être aussi par sa faiblesse vis-à-vis d'Hazaël il s'attira la haine générale et finit assassiné par ses courtisans.

La pression syrienne sur Israël diminua sensiblement sous le successeur de Joachaz, qui portait également le nom de Joas (798-783). Son avènement coïncida avec un changement de règne à Damas : Hazaël y fut remplacé par Benhadad III. Or, d'après une inscription syrienne, le roi Zakir de Hamath battit ce Benhadad avec ses alliés et, d'après un texte assyrien, Adadnirari III (805-782) assiégea Damas et en réduisit le roi, qu'il appelle Mari : ce prince est ou bien identique à Benhadad, ce qui est le plus probable, ou bien son fils. Ces faits montrent que le royaume de Damas s'affaiblissait. Encouragé par Élisée mourant, Joas profita de cette situation pour prendre l'offensive et reconquit les villes prises par Hazaël.

Malheureusement la paix fut alors troublée entre les deux royaumes d'Israël et de Juda. Amasias (797-789), successeur de Joas à Jérusalem, enorgueilli par une expédition glorieuse contre les Édomites, blessa par des propos hautains le roi Joas de Samarie. Vainement celui-ci l'exhorta à se montrer plus modeste : une rencontre s'ensuivit. Amasias fut vaincu et fait prisonnier, Jérusalem conquise, une partie de ses murs démolie, le trésor du temple et du palais emporté. Ce fut la plus grande humiliation de la maison de David. Aussi Amasias, jugé indigne du trône, fut-il mis à mort.

IV. — **Apogée des deux royaumes.**

Le fils d'Amasias, Ozias (789-738), appelé aussi Azarias, n'eut pas seulement le règne le plus long de l'histoire hébraïque : il fut aussi particulièrement prospère. Il ne fut attaqué par aucune puissance extérieure; au contraire il imposa sa volonté aux Édomites, aux Arabes, aux Ammonites et à différentes villes philistines. Il réorganisa l'armée, mit les fortifications de Jérusalem en meilleur état, favorisa l'agriculture, l'élevage et le commerce. Le pays jouit d'un grand bien-être : il fut « rempli d'argent et d'or, de trésors sans fin, de chevaux et de chars », Is. 4, 1 sq.

A cette époque, le royaume de Samarie fut plus florissant encore. Sous Jéroboam II (783-743), successeur de Joas, il atteignit l'apogée de sa grandeur. Dès le commencement de son règne, la lutte séculaire avec Damas, que paralysaient les coups réitérés des Assyriens, se termina en faveur de Samarie: tout le territoire perdu antérieurement au-delà et en-deçà du Jourdain fut recouvré; en Transjordanie, Jéroboam étendit son pouvoir vers le sud jusque sur le pays des Ammonites et des Moabites. D'autre part, pendant son long règne, absorbés par des luttes au nord et à l'est, les Assyriens se désintéressaient de la côte méditerranéenne. Cette sécurité et cette puissance eurent pour effet une grande prospérité. Les richesses affluaient, le luxe régnait dans le pays.

Mais, comme toujours en pareil cas, l'opulence matérielle entraîna la corruption des mœurs : la débauche s'étalait, l'oppression de la classe pauvre était plus générale que jamais; le culte rendu à Jahvé, qu'on vénérait toujours sous l'image d'un taureau, devenait plus que jamais extérieur.

Cependant l'esprit de Jahvé restait avec son peuple. C'est alors que commence la série de ces hommes de Dieu qui, quatre siècles durant, allaient reprendre la tradition d'Élie et d'Élisée. A la différence de ces derniers, ils nous ont laissé des écrits, qui, au point de vue littéraire aussi bien que reli-

gieux comptent parmi les productions les plus nobles de l'Ancien Testament.

Les deux premiers prophètes écrivains furent Amos et Osée. Prédicateurs populaires à la langue incisive et poétique, ils rappelaient avec une impitoyable sévérité les prescriptions morales de la Loi, stigmatisaient le culte idolâtrique et formaliste et annonçaient comme châtiment la ruine prochaine de Samarie.

V. — **Fin de Samarie.**

De fait, l'éclat dont brillait le royaume du nord sous Jéroboam II fut, comme on l'a bien dit, celui du soleil couchant. Le fils de celui-ci, Zacharie (743), ne régna que six mois. Il tomba assassiné par un certain Sellum (743), qui, au bout d'un mois, fut à son tour massacré par Manahem (743-737). Dans la suite, Israël marche à grands pas vers sa fin. Non seulement les dissensions intestines ne cessaient plus et minaient l'État, mais tout à coup l'Assyrie reparut plus formidable que jamais pour engloutir la plupart des royaumes méditerranéens.

Les successeurs immédiats du roi Adadnirari III († 782) avaient été peu énergiques et s'étaient continuellement trouvés aux prises avec l'Arménie *(Urartu)*. Au surplus, leur empire avait été ravagé par la peste et d'autres malheurs.

Mais, le 15 mai 745, montait sur le trône de Ninive un monarque entreprenant et belliqueux. : Téglathphalasar III (745-727), que la Bible nomme Phoul. Il allait être le fondateur de l'empire mondial des Assyriens. Pendant les dix-huit années de son règne, il ne cessa jamais de guerroyer, soumit la Babylonie, l'Arménie et la majeure partie de la Syrie. Dès 744, il marcha contre les États araméens situés à l'ouest de l'Euphrate : après trois ans de siège, en 741, il prit Arphad; en 738, il se dirigea de nouveau de ce côté contre Calano, plus au nord de la Syrie. Effrayés, tous les princes des alentours se soumirent spontanément.

Parmi les rois qui lui payaient alors tribut, Téglathphalasar,

dans ses annales, nomme expressément Manahem. La Bible indique le montant de la somme : 1000 talents d'argent (à peu près 17000000 de francs or) et précise que Manahem la donna à l'Assyrien « pour qu'il l'aidât à affermir le royaume dans sa main », IV Rois 15, 19. Son fils Phacéia (737-736) persévéra dans l'attitude assyrophile de son père, mais provoqua par là l'irritation de ses sujets. Après deux ans, Phacée (736-732) le détrôna et le tua pour se mettre à sa place. Celui-ci changea complètement de politique et se décida à entrer dans une coalition des princes syriens et autres qui se groupaient contre Ninive autour du roi Rasin de Damas.

Ce pacte ne parut pas opportun aux rois de Jérusalem, ni à Joatham (738-736), qui avait succédé à Ozias pour un temps très court, ni à Achaz (736-727). Phacée et Rasin en furent indignés et déclarèrent la guerre à ce dernier. A l'approche des deux alliés, pour parer à ce grave péril, Achaz appela Téglathphalasar à son secours.

Sans tarder, le roi de Ninive se mit en route. La simple nouvelle de son entrée en lice suffit pour arrêter Phacée et Rasin. Le roi de Samarie n'osa tenter aucune résistance. Au contraire, celui de Damas, s'opposa à l'Assyrien. Battu, il se retira dans sa capitale. Après un an, Téglathphalasar la conquit : la ville fut détruite et son roi mis à mort. Les Assyriens inondèrent ensuite le territoire d'Israël, occupèrent la Galilée et la Transjordanie, qui furent annexées à l'empire et dont les habitants furent déportés dans des contrées lointaines du Tigre.

Immédiatement après ce désastre, une nouvelle révolution éclatait à Samarie, fomentée par un certain Osée (732-724), qui fit mourir le roi et prit le pouvoir. Téglathphalasar le confirma sur sa promesse de lui payer un tribut annuel. Pendant quelques années Osée resta fidèle à son engagement. Mais, à la mort de Téglathphalasar, il s'y déroba. Cédant aux instances du parti anti-assyrien, qui se berçait de l'illusion que l'Égypte prêterait son appui contre Ninive, il envoya une ambassade au pharaon.

Ayant appris cette démarche, Salmanasaar V (727-722) s'empara d'Osée (724) et mit le siège devant Samarie. Bien que privée de son roi, la ville se défendit d'une façon héroïque et ne capitula qu'au bout de trois ans. Salmanasar était mort pendant le siège. Il fut remplacé par Sargon II (722-705), qui, après la chute de la ville, déporta à son tour beaucoup d'Israélites — 27920 mâles d'après ses annales — en Mésopotamie et en Médie, où ils furent complètement absorbés par la population indigène, et leur substitua des prisonniers de guerre de différentes provinces.

Ceux qui restèrent dans le pays — ce furent surtout les prolétaires — allaient former avec les colons étrangers un singulier mélange ethnique et religieux d'où sortit le peuple samaritain. Les païens apportèrent avec eux leurs idoles, mais s'accommodèrent aussi à la vénération de Jahvé. Cependant la majorité des Israélites resta à tel point fidèle au jahvisme que celui-ci prédomina de plus en plus sur les cultes païens et finit par les éliminer.

BIBLIOGRAPHIE

J. TOUZARD, *Le livre d'Amos*, 1908; L. GRY, *Osée VII, 3 sq. et les dernières années de Samarie*, dans *Revue biblique*, 1913, p. 191-206; L. DESNOYERS, *Le prophète Amos*, *ibid.*, 1917, p. 218-246; E. TOBAC, *Les Prophètes d'Israël*, t. I, 1919; L. GRY, *Israélites en Assyrie, Juifs en Babylonie*, dans *Muséon*, 1922, p. 170-185; 1923, p. 1-26.

CHAPITRE VIII

ISAÏE ET SON TEMPS

I. Isaïe. — II. Règne d'Achaz. — III. Règne d'Ézéchias.

NÉCESSAIREMENT les événements qui amenèrent la chute de Samarie inaugurèrent aussi pour Jérusalem une période troublée. Car le colosse assyrien qui écrasa le royaume du nord constituait un danger non moins grand pour celui du sud. Au surplus, précisément pour contrebalancer la prépondérance de Ninive, l'Égypte et la Babylonie, après n'avoir longtemps joué presque aucun rôle extérieur, sortirent de leur inertie : ce qui allait encore compliquer la situation en Asie antérieure et par là-même en Palestine.

I. — Isaïe.

Au milieu de ces dangers, Juda eut l'avantage de connaître en Isaïe une personnalité d'une trempe exceptionnelle. En effet, celui-ci ne fut pas seulement le plus grand des prophètes et, par son œuvre littéraire, le génie classique des Israélites, mais encore un homme d'État supérieur. Il n'est pas excessif de dire qu'Isaïe est la seule figure de l'Ancien Testament pour laquelle, d'accord avec la tradition, la critique est restée pleine d'admiration et de respect. Bien que les exégètes protestants soient unanimes à retrancher à peu près les deux

tiers du livre qui porte son nom, ils continuent à prodiguer au prophète les éloges les plus sentis.

Appelé au ministère prophétique l'année de la mort d'Ozias (738), Isaïe se trouva sous les trois rois suivants au premier plan de la vie religieuse et politique. Non seulement il commentait de sa parole éloquente les événements saillants du jour, mais il intervenait par des conseils énergiques et précis, par des pronostics aussi étonnants que sûrs. Ainsi a-t-il dominé comme personne le présent et l'avenir d'Israël. Précisément parce que, plus que tout autre voyant, il eut une vue pénétrante des destinées de son peuple et du royaume de Dieu, il a profondément influencé l'histoire de son temps.

Comme Amos et Osée, il dut constater avec douleur que le peuple élu était devenu indigne de sa mission. Jérusalem, « la cité jadis fidèle de Jahvé, était à présent une courtisane », 1, 21. C'est pourquoi il annonce qu'à son tour Juda va subir le plus sévère jugement. Dès les premières années de son ministère, sous le règne de Joatham (738-736), où l'abondance matérielle héritée d'Ozias entraînait les plus graves désordres, les accusations et les menaces forment presque l'unique objet de ses discours.

II. — **Règne d'Achaz.**

Lorsque, sous Achaz (736-727), la guerre syro-éphraïmite éclata, nous voyons Isaïe pour la première fois s'occuper de politique. Il s'opposa vivement au dessein formé par le roi d'appeler à son aide Téglathphalasar. Mais en vain exhorta-t-il Achaz à mettre plutôt sa foi et sa confiance en Jahvé et lui promit-il de la manière la plus formelle une issue favorable de la guerre, en lui donnant comme gage la naissance virginale d'Emmanuel. Achaz fit la démarche funeste, qui, tout en le délivrant du danger immédiat, le rendait vassal de Ninive.

Le conflit entre le prophète et Achaz fut aggravé par le fait que celui-ci fut un des princes les plus impies de Jérusalem :

son penchant pour l'idolâtrie alla jusqu'à lui faire immoler un de ses fils à Baal-Moloch.

III. — **Règne d'Ézéchias.**

Isaïe semble s'être retiré de l'activité publique durant le reste du règne d'Achaz. Il la reprit avec d'autant plus de zèle sous son fils Ézéchias (727-698) que celui-ci, à l'opposé de son père, fut un des rois les plus pieux de Juda. Sous l'influence d'Isaïe, Ézéchias entreprit une réforme religieuse, régénéra le le culte de Jahvé et abolit les hauts-lieux.

Son règne fut aussi marqué par un revirement politique. Comme à Samarie sous le roi Osée (732-724), devenu las de la vassalité envers les Assyriens, de même à Jérusalem un courant toujours plus fort se dessinait pour une révolte contre Assur.

Ici plus encore que là, l'Égypte soutenait ces tendances. La XXII^{e} dynastie fondée par Sésak à Bubaste, après avoir régné pendant deux siècles (950-750), avait déjà disparu. Vers la fin, l'empire égyptien s'était disloqué en plusieurs principautés, dont les chefs avaient en partie régné simultanément avec les derniers Bubastites : ces pharaons sont comptés comme la XXIII^{e} et XXIV^{e} dynastie. Profitant de cette division, les Éthiopiens envahirent l'Égypte. Leur deuxième roi, Pianchi, avait réussi à conquérir Memphis; vers 715, son successeur Sabacon détrôna Bokchoris, le dernier représentant de la XXIV^{e} dynastie. Après avoir ainsi réalisé l'unité de l'empire pharaonique, il chercha naturellement à rétablir la domination égyptienne en Syrie.

C'est donc vers le puissant pharaon que se tournèrent les regards des petits États méditerranéens menacés par Ninive, tandis que lui-même s'orientait délibérément vers une politique anti-assyrienne. Dès 720, les princes de ces régions s'étaient insurgés contre Sargon. Le centre du mouvement fut alors la Philistie. Immédiatement après l'avènement de

Sabacon, une coalition se forma autour d'Asdod, à laquelle Juda prit part ainsi qu'Édom, Moab et des tribus arabes. Un général de Sargon déjoua leurs plans sans sévir pourtant contre les rebelles.

Plus encore que les pays méditerranéens, la Babylonie supportait à contre-cœur le joug assyrien. Depuis Téglathphalasar III, elle vivait sous la suzeraineté de Ninive. Mais, à la mort de Salmanasar V, le prince chaldéen Mérodachbaladan s'était emparé de Babylone. Dès 721, Sargon avait essayé de le réduire, mais sans succès. Retenu par des guerres au nord et à l'est, il ne revint à la charge qu'en 710; il soumit la ville, tandis que Mérodachbaladan parvenait à s'échapper. La prise de Babylone fut la dernière des grandes conquêtes par lesquelles Sargon réussit à assujettir l'Asie antérieure de Gaza jusqu'à l'Arménie, du golfe Persique jusqu'à la Méditerranée. Aucun autre monarque assyrien n'avait étendu son sceptre sur un territoire aussi vaste. Après lui, la dynastie des Sargonides ne fit que conserver et consolider son œuvre.

En 705, Sargon mourut assassiné. Son successeur Sennachérib (705-681) se trouva devant une tâche difficile. Un peu partout le changement de règne provoqua des insurrections. La Palestine et la Syrie, en particulier, formèrent sans retard une alliance avec l'Égypte et se soulevèrent. De même la Babylonie secoua le joug assyrien. En 703, Mérodachbaladan y reprit le pouvoir. Afin d'organiser une action commune contre Ninive, il envoya aux États de l'entente occidentale une ambassade qui fut reçue à Jérusalem par Ézéchias. Sennachérib lança d'abord son armée contre Mérodachbaladan, qu'il considérait sans doute comme le plus dangereux de ses ennemis. Après neuf mois, celui-ci fut définitivement vaincu et Babylone de nouveau soumise.

Aussitôt que Sennachérib fut dégagé au sud-est, il entreprit une expédition vers l'ouest. Elle se trouve décrite en détail sur son célèbre prisme hexagonal. On y voit que les principaux insurgés étaient les rois de Jérusalem, de Sidon et d'Ascalon, avec ceux d'autres villes phéniciennes et phi-

listines. Sennachérib défit d'abord celui de Sidon, longea ensuite la côte et prit Ascalon. Peu de temps après, il rencontra l'armée égyptienne, qui, d'après la Bible, était commandée par Tharaka (Tirhaka), fils de Sabacon, et la vainquit. De là il se tourna contre Jérusalem.

Avant qu'Ézéchias eût consenti à faire front contre l'Assyrie avec le pharaon et les rois des pays limitrophes, Isaïe, comme en témoigne toute une série de discours, ch. 28-33, avait mené une campagne véhémente contre ce projet et surtout lutté par tous les moyens contre l'idée d'un pacte avec l'Égypte. Comme au temps d'Achaz, il voyait dans une coalition avec d'autres nations un manque de foi, voire même un mépris de Jahvé, qui, à ses yeux, n'avait besoin de personne pour sauver son peuple. Mais, influencé par les démarches pressantes venues de Memphis et de Babylone ainsi que par l'exemple des princes voisins, le parti égyptien eut gain de cause et le faible Ézéchias finit par céder.

Dès que Sennachérib fut en route vers Jérusalem, tout sembla perdu. Bientôt, à son dire, il eut conquis « 46 villes fortes et entourées de murs ainsi que les petites villes sans nombre des alentours » et fait prisonniers 200150 habitants. Saisi de peur, Ézéchias dépêcha des parlementaires, porteurs d'un tribut de 30 talents d'or et de 800 talents d'argent — d'après la Bible seulement 300 talents d'argent — pour offrir sa soumission. Mais le despote assyrien exigea la reddition même de Jérusalem.

Alors, en dépit du danger, le roi se décida à une suprême résistance. Isaïe l'y encouragea plus que personne, bien qu'il n'eût pas été écouté en temps utile. « L'Assyrien, proclamait-il suivant les promesses maintes fois faites dans ses oracles antérieurs, n'entrera pas dans cette ville, il n'y lancera pas une flèche... : il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu », IV Rois 19, 32. En effet, Sennachérib dut lever le siège; car, la nuit suivante, « l'ange de Jahvé sortit et frappa dans le camp des Assyriens 185000 hommes »; IV Rois 19, 35. Cette information laconique se rapporte sans doute à une

peste qui éclata subitement. Bien que le chiffre des victimes que donne le texte biblique actuel semble beaucoup trop haut, le fait même d'une délivrance miraculeuse ne peut pas être contesté.

Il est vrai que, d'après la version du prisme de Sennachérib, Ézéchias semble n'avoir songé à offrir un tribut que lorsqu'il était enfermé « comme un oiseau dans sa cage » et l'avoir seulement envoyé à Ninive quand le siège fut levé. C'est pourquoi un certain nombre d'auteurs modernes, par exemple Sellin et Procksch, émettent des doutes sur l'exactitude du récit biblique. Ce n'est pas la peste qui aurait amené la retraite de l'ennemi, mais le lourd tribut et la complète soumission d'Ézéchias. Cependant, quand on tient compte du fait que les annales officielles de Ninive sont rédigées à la plus grande gloire des monarques assyriens, on peut affirmer, avec certains assyriologues, par exemple Meissner [1] et Ebeling [2], que c'est une épidémie qui a fait reculer l'assaillant et que le paiement du tribut a été intentionnellement mis à la fin du récit par Sennachérib pour voiler son échec.

Après cette délivrance de la ville sainte, on ne sait plus rien sur l'activité et le sort d'Isaïe. Selon une tradition légendaire il serait mort martyr sous Manassé.

BIBLIOGRAPHIE

A. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, 1905; O. PROCKSCH, *Jesajia I*, 1930; A. EBERHARTER, *Die vorexilischen Propheten und die Politik ihrer Zeit*, 1927.

J.-V. PRAŠEK, *Sanheribs Feldzüge gegen Juda*, 1903; F. WILKE, *Jesaja und Assur*, 1906.

1. *Könige Babyloniens und Assyriens*, 1926, p. 197.
2. *Geschichte des alten Morgenlandes*, 1929, p. 103.

CHAPITRE IX

LE ROYAUME DE JUDA PENDANT L'APOGÉE DE NINIVE

I. Règne impie de Manassé. — II. Expansion triomphale de l'empire assyrien : Asarhaddon. — III. Expansion triomphale de l'empire assyrien Assurbanipal.

I. — Règne impie de Manassé.

L'ÉPOQUE agitée de l'histoire de Juda sur laquelle Isaïe avait mis une empreinte si fortement religieuse fut, au contraire, suivie d'un temps qui se caractérise par une singulière recrudescence de l'impiété au sein du plus grand calme extérieur.

Le fils d'Ézéchias, Manassé, monta sur le trône à l'âge de douze ans pour l'occuper pendant plus d'un demi-siècle (698-642). Il fut le plus impie des rois de Jérusalem et peut être comparé à Achab de Samarie. Autant les livres des Rois sont pleins d'éloges pour Ézéchias, qui « fit ce qui plut à Jahvé » à tel point qu' « il n'y eut pas son semblable parmi tous les rois de Juda avant et après lui », IV Rois 18, 5, autant ils condamnent Manassé, grâce auquel « les Israélites firent le mal plus que toutes les nations que Jahvé avait détruites devant les enfants d'Israël », 21, 9.

La Bible donne une longue liste de ses égarements religieux, qui montre qu'il ne rétablit pas seulement toutes les abominations abolies par son père, mais qu'il introduisit le

culte astral des Assyro-Babyloniens et toléra tous les excès de la divination et de la magie. Ceux qui s'opposèrent à cette importation massive du paganisme, en premier lieu les prophètes, furent tués : « Manassé versa tant de sang innocent que Jérusalem en fut remplie », 21, 16.

Cette faveur éperdument témoignée par Manassé aux cultes païens est énigmatique au plus haut degré immédiatement après l'activité d'Isaïe, qui, plus que tout autre, avait mis en évidence la souveraineté absolue de Jahvé ainsi que le néant des idoles et dont les paroles avaient été confirmées par le salut miraculeux de Jérusalem. Elle ne s'explique que par la situation politique du moment.

En effet, pendant le règne de Manassé, l'Assyrie s'élevait au faîte de sa puissance. Moins que jamais Juda pouvait penser à une insurrection : il lui fallut rester soumis à Ninive et attirer ses faveurs. Les tuteurs du jeune roi et plus tard lui-même voulurent sans doute capter la bienveillance de leurs maîtres en imitant leurs pratiques religieuses.

II. — Expansion triomphale de l'empire assyrien : Asarhaddon.

Manassé régna d'abord, pendant dix-sept ans, comme vassal de Sennachérib. Celui-ci, tranquille du côté de la Palestine, dut, au contraire, faire face à Babylone, qui cherchait constamment à secouer son joug. Il ne plaisanta pas avec les révoltés : lorsqu'en 689 il put enfin s'emparer de la ville, il la rasa.

De son vivant, Sennachérib avait désigné comme successeur son plus jeune fils Asarhaddon (681-669). Ses autres enfants plus âgés se vengèrent en tuant leur père.

Au moment de l'assassinat, Asarhaddon, fils d'une Babylonienne, était gouverneur de Babylone. Il eut vite raison de ses frères, grâce au soutien des Babyloniens; en récompense il rétablit brillamment leur capitale. Il dut ensuite se défendre

d'abord contre les Cimmériens, peuple de race indo-européenne qui était venu des bords de la mer Noire et s'était implanté au nord de l'Assyrie ; mais il ne réussit pourtant pas à s'en débarrasser entièrement, bien qu'il ait conclu contre eux une alliance avec un autre peuple, qui les avait suivis de près, les Scythes. Il eut plus de succès à l'ouest, où différents États méditerranéens s'étaient révoltés. En 677, il détruisit Sidon. Parmi les vingt-deux princes qui, bientôt après, lui offrirent leur soumission ou l'assurèrent de leur fidélité, on trouve le nom de Manassé.

Derrière les rois syriens et palestiniens qui osaient s'insurger contre Ninive se trouvait, comme au temps de Sennachérib, l'Égypte. C'est pourquoi Asarhaddon résolut de porter ses armes jusqu'aux bords du Nil. Lors d'une première expédition (673), son armée fut arrêtée et battue à la frontière par le pharaon Tharaka. Après deux ans de préparatifs, Asarhaddon revint à la charge (671) et cette fois, au bout de deux semaines, il arriva jusqu'à Memphis, qu'il conquit en un jour et soumit tout le pays qui devint une province assyrienne.

La conquête de l'empire des pharaons marque le point culminant de la puissance assyrienne. Cette nouvelle acquisition pourtant était difficile à maintenir. Un an plus tard, Tharaka, qui avait pu s'enfuir, réunissait trois chefs de province pour refouler les intrus. Bien que malade, Asarhaddon prit le chemin de l'Égypte; mais la mort le surprit en cours de route (669).

III. — **Expansion triomphale de l'empire assyrien : Assurbanipal.**

Conformément à sa volonté, l'empire d'Asarhaddon fut partagé entre ses deux fils : l'aîné, Schamaschschumukin, devint roi de Babylone; le cadet, Assurbanipal (668-626), le Sardanapale des Grecs, roi de Ninive, Celui-ci donna l'ordre

de continuer l'expédition contre l'Égypte et Tharaka fut de nouveau chassé de Memphis. Une fois encore, Manassé figure parmi les rois qui secondèrent l'armée assyrienne à titre de vassaux.

En 663, Assurbanipal dut envoyer une seconde armée en Égypte contre le neveu de Tharaka. Comme Thèbes était le centre de l'insurrection, cette ville fut complètement détruite.

La principauté de Memphis fut alors confiée à un prince de Saïs, Psammétique, qui inaugure la XXVI^{e} dynastie. Il afficha d'abord une absolue fidélité envers Assurbanipal. Mais, dès qu'il sut le roi de Ninive aux prises avec d'autres difficultés en Asie, il se rendit pour toujours indépendant. Il fut soutenu par Gygès, roi de Lydie, qui, vers 658, lui procura des mercenaires helléniques et asiatiques.

Entre temps une grave insurrection se préparait contre Assurbanipal à l'instigation du roi de Babylone, Schamaschschumukin, qui ne voulait pas supporter l'espèce de suprématie que son frère prétendait exercer sur lui. Il organisa donc contre Ninive une ligue de peuples : Élamites, Araméens, Syriens, Lydiens, Égyptiens avec Psammétique et autres furent gagnés. L'année 652 fut fixée pour l'offensive générale.

Assurbanipal, quoique surpris par la trahison de son frère, ne recula pas devant la foule de ses ennemis. Il attaqua sans tarder les Élamites pour les empêcher de joindre l'armée babylonienne. Après les avoir vaincus, il se tourna contre son frère et le cerna dans sa capitale. En vain les autres alliés de celui-ci tentèrent-ils à plusieurs reprises de le délivrer. Pendant plus de deux ans, Assurbanipal campa devant Babylone, qui dut se rendre en 648. Sachant le sort qui l'attendait s'il tombait entre les mains du vainqueur, Schamaschschumukin préféra se brûler avec tous les siens dans son palais. La ville fut ravagée et mise au pillage, ses habitants massacrés pendant plusieurs jours. La guerre se poursuivit avec les Élamites : en 641, Assurbanipal les dompta pour toujours et saccagea Suse leur capitale.

Au cours de cette longue activité guerrière, Assurbanipal eut le goût et trouva le temps de cultiver les sciences et les arts. Il éleva de nombreux palais, dont les admirables bas-reliefs sont aujourd'hui conservés au *British Museum*. Mais son principal titre de gloire est la célèbre bibliothèque — dont plus de vingt mille tablettes furent retrouvées en 1847 dans les ruines de Koujondschik — pour laquelle il fit collectionner et, au besoin, copier les principaux documents d'ordre littéraire et scientifique de son époque et des temps écoulés, surtout les anciens textes babyloniens.

Après s'être longtemps conduit en fidèle vassal de l'Assyrie, Manassé dut avoir, à un moment donné, des velléités d'indépendance. Tandis que les livres des Rois ne font aucune allusion à sa politique extérieure et décrivent seulement ses actes d'impiété, les Paralipomènes, après avoir à leur tour énuméré ses fautes et ses crimes, ajoutent, II, 33, 11, que, pour le punir, Dieu « fit venir sur lui les chefs de l'armée du roi d'Assur », qui le lièrent de chaînes et l'emmenèrent à Babylone. Il s'ensuit que Manassé, lors de la grande révolte organisée par Schamaschschumukin, n'avait sans doute pas pu résister à la tentation d'y prendre part. C'est pourquoi, dès la chute de Babylone, Assurbanipal voulut s'emparer de lui. Après un certain temps de détention, il fut remis en liberté.

L'épreuve l'avait converti : revenu à Jérusalem il eut à cœur de réparer ses fautes en détruisant les idoles et rétablissant le culte de Jahvé. Cependant l'abolition de l'idolâtrie ne semble pas avoir été radicale. En tout cas, le fils de Manassé, Amon (642-640), s'adonna de nouveau à la vénération des faux dieux; mais, au bout de deux ans, il fut assassiné par ses propres serviteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Fr. DELITZSCH, *Asurbanipal und die assyrische Kultur seiner Zeit*, 1909; C. THOMPSON et R.-W. HUTCHINSON, *A century of exploration at Nineveh*, 1929.

CHAPITRE X

LE ROYAUME DE JUDA PENDANT LE DÉCLIN DE NINIVE

I. Réforme religieuse de Josias. — II. Chute de l'empire assyrien. — III. Politique malheureuse de Josias.

I. — Réforme religieuse de Josias.

A la mort d'Amon, Jérusalem vit de nouveau monter sur le trône de David un roi tout jeune : en effet, Josias (640-608) n'avait que huit ans. Son règne fut marqué par des événements d'une particulière importance, tant à l'intérieur du royaume que sur la grande scène de l'Orient.

Contrairement à l'exemple de ses deux prédécesseurs immédiats, Josias allait reprendre la tradition pieuse de son aïeul Ézéchias et devenir le réformateur le plus résolu du culte mosaïque.

Malgré sa jeunesse et les coutumes païennes de la cour, il garda l'innocence et la crainte de Dieu. A peine adolescent, il prit une série de mesures énergiques pour épurer la religion et les mœurs. Dès la huitième année de son règne, « il commença à rechercher le Dieu de David son père et, la douzième, il commença à purifier Juda et Jérusalem », II Par. 34, 3. Il ne se contenta pas d'enlever et de briser, dans les strictes limites de son royaume, les autels, statues ou emblèmes idolâtriques, installés soit sur les hauts-lieux, soit même à Jérusalem : il se rendit personnellement dans l'ancien royaume de Samarie pour y présider à des destructions analogues.

Cette campagne systématique menée contre le paganisme dura sans doute plusieurs années. Josias y fut encore davantage encouragé, la dix-huitième année de son règne, par un événement sensationnel. Au cours de travaux de réparation faits dans le temple, le grand prêtre Helcias découvrit un manuscrit, qui, dans les livres des Rois, IV, 22, 8, est nommé simplement « le livre de la Loi »; dans les Paralipomènes, II, 34, 14, « le livre de la Loi de Jahvé (donnée) par la main de Moïse ». Il le porta au roi et lui en donna lecture. Saisi d'effroi, celui-ci déchira ses vêtements, parce que « ses pères n'avaient pas obéi aux paroles de ce livre, n'exécutant pas tout ce qui s'y trouve prescrit », IV Rois 22, 13.

Une des questions les plus discutées de l'Ancien Testament est celle de savoir quel est le code qui revoyait ainsi le jour. Comme la réforme ultérieure de Josias comporta principalement la centralisation du culte à Jérusalem ainsi que l'abolition des hauts-lieux qui avaient été érigés en l'honneur de Jahvé et que la loi divine qui prescrit ces mesures se lit dans le cinquième livre du Pentateuque, déjà des Pères de l'Église, par exemple saint Jérôme et saint Jean Chrysostome, avaient identifié le code en question avec le Deutéronome.

Depuis de Wette (1805), la critique moderne adopte cette conception, afin de l'exploiter contre l'authenticité mosaïque du Pentateuque : le Deutéronome n'aurait pas été découvert au temps de Josias, mais composé par le sacerdoce hiérosolymitain, qui, pour mieux introduire cette nouvelle législation, l'aurait attribuée par une pieuse fraude à Moïse lui-même. Cette hypothèse constitue un des pivots du système de Wellhausen.

Aujourd'hui cependant beaucoup d'exégètes protestants ne partagent plus cette opinion extrémiste. Ils estiment avec raison que le noyau primitif du Deutéronome peut très bien remonter au temps de Moïse [1].

En effet, ce qui frappa Josias ce ne fut pas la nouveauté du

1. Pour les détails, voir *Introduction*, p. 63 sq.

code, mais le fait que, tout ancien qu'il fût, il n'avait pas été observé jusque-là, malgré les graves malédictions formulées contre ses violateurs. Il faut donc supposer que, soit par suite d'une interprétation autrefois plus large des lois caractéristiques du Deutéronome, soit en raison des circonstances longtemps défavorables à la centralisation du culte, le code n'avait pas été entièrement exécuté. Si le rouleau officiel de ce code conservé au temple avait lui-même disparu, c'est qu'on l'avait caché lorsque de mauvais rois, en particulier Manassé, sévissaient contre le culte traditionnel.

Josias poursuivit avec d'autant plus d'ardeur l'achèvement de l'œuvre commencée. Il se conforma d'une façon tellement stricte à la lettre du code retrouvé que, le 14 nisan 621, la Pâque fut célébrée « comme jamais depuis le temps des Juges », IV Rois 23, 22.

De même que, dans le temps, Ézéchias avait été soutenu et inspiré, dans ses efforts de réforme religieuse, par les prophètes, surtout par Isaïe et Michée, nous voyons les hommes de Dieu, qui avaient disparu pendant le règne de Manassé et d'Amon, reparaître sous Josias. La treizième année de celui-ci (628), Jérémie fut appelé au ministère prophétique. Bien que nulle part dans les livres historiques il ne soit mis en connexion avec l'œuvre du roi et que lui-même, dans ses discours, n'y fasse aucune allusion claire, il ne peut pas être douteux qu'il n'y ait collaboré. Rien n'est moins justifié que de prétendre, comme l'ont fait certains critiques, qu'il fut hostile à la réorganisation du culte entreprise par le roi. Avec Jérémie prophétisèrent encore : Sophonie, dont les oracles si sévères datent sans doute du temps qui précéda la réforme; Nahum, qui annonce la chute de Ninive et prédit à cette ville une fin aussi terrible que celle de Thèbes, détruite en 665 par Asarhaddon; Habacuc, qui laisse entrevoir les destructeurs de l'empire assyrien, savoir les Chaldéens.

II. — Chute de l'empire assyrien.

La manière courageuse dont Josias abolit l'idolâtrie, non seulement en Juda mais encore dans les districts d'Israël qui étaient pourtant province assyrienne, et le langage hardi des prophètes à l'adresse de Ninive prouvent que celle-ci n'était plus alors la dominatrice incontestée de l'Orient. En effet, les complications ne cessaient pas dans son immense empire. D'autant qu'à ses ennemis anciens s'en étaient ajoutés d'autres plus redoutables encore.

Depuis plus de trois siècles déjà se trouvaient cantonnés, derrière l'Assyrie et l'Élam, deux peuples de race aryenne : les Mèdes et les Perses. Avant les Cimmériens et les Scythes, ils avaient quitté les steppes de la Russie méridionale pour s'installer sur le haut plateau iranien. Téglathphalasar III (745-727), qui les mentionne pour la première fois, soumit leur pays et Sargon II (722-705) en déporta des contingents en Syrie et en Palestine [1], pour les remplacer par des captifs de Samarie. Mais, dès le règne de celui-ci, les Mèdes réussirent à se grouper à Ecbatane, autour d'un seul chef, Déjocès. Vers 668, le fils de ce dernier, Phraorte, étendit son pouvoir sur les Perses et, vers 650, au moment où Schamaschschumukin avait formé sa vaste ligue contre Assurbanipal, il se décida à se soulever contre les Assyriens. Mais il fut vaincu et périt au cours même du combat.

Phraorte allait être vengé par son fils, Cyaxare. Après avoir réorganisé son armée, celui-ci engagea de nouveau la lutte contre l'Assyrie et parvint jusqu'aux portes de Ninive. La conquête de cette place puissante, que personne n'avait osé attaquer jusque-là, ne devait cependant pas encore être réalisée par lui.

1. Sur ce fait se basent ceux qui voudraient aujourd'hui faire du Christ un Aryen, prétendant qu'il descendrait de ces Mèdes déportés en Galilée.

C'est que les Scythes, appelés par Assurbanipal, le mirent subitement en échec. A la suite du pacte qu'Asarhaddon avait conclu contre les Cimmériens avec ce peuple particulièrement sauvage, les relations entre ces derniers et les Assyriens étaient même devenues tellement bonnes qu'Assarhadon avait donné une de ses filles à leur roi Partatua. Lorsqu'Assurbanipal fut pour la seconde fois attaqué par les Mèdes, les Scythes se tinrent donc immédiatement prêts à le secourir. Ils forcèrent Cyaxare à lever le siège de Ninive (vers 642).

Après leur succès sur les Mèdes, les Scythes envahirent toute l'Asie antérieure, d'abord l'Assyrie elle-même, ensuite la Syrie et la Palestine, pour arriver jusqu'à la frontière égyptienne. Pendant vingt-huit ans, ils firent peser sur ces pays un régime de terreur, pour disparaître de nouveau sans qu'on puisse dire comment ni pourquoi. Alors les Mèdes reprirent leur projet de conquérir Ninive. Ils furent secondés par deux autres adversaires de l'Assyrie, dont les Chaldéens.

Bientôt après la mort d'Assurbanipal (626), le capitaine chaldéen Nabopolassar (625-605) s'était emparé du trône de Babylone. D'abord il avait reconnu la suzeraineté du nouveau roi assyrien Assuretililani (626-621). Mais, vers 616, lorsque le successeur et frère de celui-ci, Sinscharischkun (621-612), lui donna l'ordre de s'opposer aux Umanmanda, peuple qui, depuis quelques années, était en train de s'avancer du littoral méditerranéen vers l'Assyrie, Nabopolassar, au lieu de prendre les armes contre ces nouveaux arrivés, les gagna pour une action commune contre l'empire assyrien.

Cette double attaque encouragea les Mèdes à renouveler la leur. Ils marchèrent d'abord indépendamment des Babyloniens, à partir de 614, et conquirent Assur. Mais ils finirent par s'unir à eux. A leurs forces communes Ninive ne pouvait pas longtemps résister : elle tomba en 612. Sinscharischkun trouva la mort dans les flammes de son palais. La ville fut entièrement détruite, à tel point qu'elle disparut pour toujours du sol.

Cyaxare et Nabopolassar se partagèrent les provinces de l'empire assyrien : celui-là reçut l'Assyrie, l'Arménie et l'Asie Mineure jusqu'à Halys; celui-ci, la Mésopotamie, l'Élam, la Syrie et la Palestine.

III. —**Politique malheureuse de Josias.**

Cependant une partie de l'armée assyrienne avait réussi à s'évader : ce qui permit au prince Assuruballit de s'établir à Haran en vue de reconquérir son royaume perdu. Chassé de là en 612 par les vainqueurs, Assuruballit trouva, chose singulière, du secours chez les Égyptiens. Dès avant la chute de Ninive, le dernier roi assyrien avait contracté une alliance avec le pharaon Psammétique (662-611). Celui-ci, après avoir commencé par se rendre indépendant d'Assurbanipal, devenait ainsi l'ami de l'empire assyrien, probablement parce qu'il le regardait comme le rempart le plus fort contre les nouveaux barbares qui venaient du nord. Il eut comme successeur Néchao II (611-595), qui, en 608, se mit en route pour secourir Assuruballit.

A cette occasion, le royaume de Juda fut entraîné dans le démêlé qui suivit la chute de Ninive. Soit qu'il voulût défendre son indépendance récupérée par la ruine de l'empire assyrien, soit, au contraire, qu'il se conduisît déjà en vassal de son nouveau suzerain, Josias osa affronter l'armée égyptienne lors de son passage à travers la Palestine. Mais son audace avait été trop grande : à Mageddo il perdit à la fois la bataille et la vie. C'était le coup le plus fatal qui pût frapper Juda; aussi les plaintes les plus vives sur le roi disparu retentirent-elles dans tout le royaume, Jer. 22, 10; II Par. 35, 25. Jérusalem lui donna pour successeur son fils cadet Joachaz (608). Mais Néchao, qui s'arrogeait le droit d'agir en maître de Juda, l'exila sur les bords du Nil et le remplaça par son frère aîné Joakim (608-597).

Le pharaon continua inutilement son expédition en faveur

d'Assuruballit. Car, entre temps, les Umanmanda avaient définitivement vaincu les restes des Assyriens et détruit Haran, tandis que Nabopolassar ne tardait pas à envoyer contre les Égyptiens une forte armée commandée par son fils Nabuchodonosor. La rencontre eut lieu à Karkémisch, où Néchao fut complètement battu. Nabuchodonosor le poursuivit à travers la Syrie et la Palestine. La mort de son père l'empêcha de pénétrer jusqu'en Égypte; car il dut retourner à Babylone pour s'assurer le pouvoir [1].

BIBLIOGRAPHIE

M.-C.-J. GADD, *The fall of Nineveh. The newly discovered Babylonian Chronicle*, 1923; J. PLESSIS, *La fin du royaume d'Assyrie d'après la Chronique babylonienne B. M. 21901*, dans *Livre du cinquantenaire des Facultés catholiques d'Angers*, 1925, p. 197-209; J. LEWY, *Die Gadd'sche Chronik und die heilige Schrift*, dans *Biblica*, 1927, p. 385-417; B. ALFRINK, *Die Schlacht bei Megiddo und der Tod des Josias*, *ibid.*, 1934, p. 173-184.

Cl. HUART, *La Perse antique et la civilisation iranienne* 1925; F.-W. KŒNIG, *Aelteste Geschichte der Meder und Perser*, 1934.

1. Les événements qui marquent la fin de l'empire assyrien ont été élucidés grâce au fragment d'une chronique babylonienne découverte par Gadd en 1923. Entre autres faits, ce texte a révélé que l'année de la chute de Ninive n'est pas 608, mais 612; en outre il a précisé le rôle des Babyloniens et des Mèdes, fait mieux connaître les Umanmanda et confirmé les données d'Hérodote au sujet des Scythes. Voir F.-W. KŒNIG, *Aelteste Geschichte der Meder und Perser*, 1934, qui a montré que les Umanmanda ne doivent être confondus ni avec les Mèdes ni avec les Scythes.

CHAPITRE XI

FIN DU ROYAUME DE JUDA APOGÉE DE L'EMPIRE NÉO-BABYLONIEN

I. Renaissance de Babylone sous Nabuchodonosor. — II. Les derniers rois de Juda; Jérémie. — III. Chute de Jérusalem.

I. — Renaissance de Babylone sous Nabuchodonosor.

PAR la victoire de Karkémisch, les Babyloniens s'étaient définitivement assuré la suprématie en Asie antérieure. Nabuchodonosor (604-562) allait donner au nouveau royaume créé par son père un magnifique éclat; car c'était un éminent chef d'État en même temps qu'un grand soldat. Babylone elle-même, qui, depuis les jours glorieux de Hammurabi, avait été si souvent détruite et n'avait joué depuis qu'un rôle effacé, connut la plus brillante renaissance. Pendant son long règne, Nabuchodonosor ne se lassa point d'agrandir et surtout d'embellir la ville, qui lui dut entre autres trois palais, un temple majestueux et une double enceinte. Bien qu'il ait aussi entrepris beaucoup de guerres, ses annales n'en parlent presque pas : elles nous renseignent, en revanche, sur l'abondance et la richesse de ses constructions. Grâce à lui, Babylone devint la plus belle et la plus forte des villes de l'Orient [1].

1. A la suite de fouilles systématiquement pratiquées pendant une vingtaine d'années (1899-1917), d'imposantes ruines de Babylone ont revu le our. Voir R. KOLDOWEY, *Das wiedererstehende Babylon*, 3e éd., 1914.

Avec la splendeur de la capitale allait pleinement de pair la puissance de l'empire babylonien. Depuis la défaite des Égyptiens, il n'était exposé à aucun danger sérieux. La poursuite de l'armée de Néchao mit Nabuchodonosor en contact avec la Palestine et lui permit d'en prendre pour ainsi dire personnellement possession. Par les Paralipomènes, II, 36, 6, et le livre de Daniel, 1, 1, nous savons qu'à cette occasion il entra une première fois à Jérusalem, s'empara de beaucoup de trésors et fit déporter un groupe d'habitants, parmi lesquels se trouvait Daniel.

II. — Les derniers rois de Juda ; Jérémie.

En ce moment, Joakim avait déjà commencé la quatrième année de son règne. Il fut, à tous les points de vue, le contraire de Josias. Il anéantit l'œuvre religieuse de celui-ci, favorisa de nouveau les cultes étrangers et se conduisit en despote envers tous les opposants. En politique, il renouvela l'imprudence commise par Ézéchias et se laissa exciter par le pharaon à la lutte en vue de retrouver son indépendance, en escomptant l'aide égyptienne contre le nouveau suzerain de Babylone.

Aussi le royaume de Juda allait-il à son tour voir bientôt commencer son agonie. Elle ne fut pas longue.

C'est à Jérémie que revint la tâche, aussi ingrate que douloureuse, d'être, dans ces graves circonstances, le porte-parole de Jahvé. Il ne voyait, en effet, que trop combien le destin malheureux de son peuple était inéluctable. Tout en souffrant amèrement des messages pleins de reproches et de menaces qu'il devait constamment adresser à ses compatriotes, il persévéra dans ce dur ministère avec un courage héroïque.

Après la bataille de Karkémisch, il écrivit une satire mordante sur le pharaon battu, chap. 46, pour montrer qu'il n'y avait rien à espérer du côté du Nil : il ne cessa plus jusqu'au bout de recommander la méfiance vis-à-vis des pharaons et

de prêcher la soumission à Nabuchodonosor. Ce qui lui valut d'être haï par le parti égyptophile et plus d'une fois durement maltraité.

Il était encore plus inflexible au point de vue religieux. Il n'hésita pas un moment à braver le roi impie et à s'opposer au mouvement idolâtrique par lui favorisé. C'est pourquoi, dès le commencement du règne de Joakim, il fut menacé de mort à cause de ses oracles comminatoires. D'autant plus qu'il annonçait ouvertement que le temple ainsi que la ville allaient être détruits et le peuple envoyé en exil.

Pour impressionner davantage le roi et ses conseillers, Jérémie réunit en un volume tous ses discours. Mais Joakim indigné en brûla lui-même le texte. C'est sans doute bientôt après cet incident que le prophète reprocha vivement au roi son despotisme et son irréligion et lui prédit la fin la plus honteuse : il aurait la sépulture d'un âne, 22, 15-19.

Jérémie cependant prêchait à des oreilles sourdes et à des cœurs endurcis. Trois ans plus tard, Joakim refusait le tribut à Babylone. Pour rappeler le rebelle à l'ordre, Nabuchodonosor semble d'abord n'avoir réuni qu'une petite armée, qui, soutenue par les Moabites et les Ammonites, ravagea le pays. Mais, en 597, il mit le siège devant Jérusalem. Joakim était mort peu de temps auparavant. Son successeur Jéchonias (597) se rendit au bout de trois mois; avec les notables et les principales catégories d'artisans il fut emmené prisonnier à Babylone et remplacé par son oncle Sédécias (597-586).

La cruelle épreuve qui venait de frapper son prédécesseur n'avait rien appris au nouveau souverain pas plus qu'à son entourage. En vain Jérémie exhortait-il le peuple à la conversion : les pires horreurs de l'idolâtrie continuèrent. En vain surtout conjurait-il les dirigeants de rester soumis à Babylone. Les faux prophètes qui berçaient la foule de l'espoir que l'empire chaldéen s'écroulerait bientôt, les ambassadeurs égyptiens et autres, qui excitaient à la révolte, furent plus écoutés.

III. — Chute de Jérusalem.

Aussi bien la catastrophe suprême n'allait plus se faire beaucoup attendre. Psammétique II (595-589), qui avait remplacé Néchao, et son successeur Hophra (589-569) stimulaient constamment Sédécias et lui promettaient de le secourir. Celui-ci, il est vrai, ne manqua pas de consulter plusieurs fois Jérémie. Mais finalement il n'en prit pas moins le parti de la rébellion. La neuvième année de son règne (588), poussé par Hophra qui venait d'accéder au trône, il s'allia avec plusieurs rois voisins pour refuser l'obéissance à Nabuchodonosor. Celui-ci lança immédiatement contre Juda une grande armée, qui cerna bientôt Jérusalem. Un moment, il dut lever le siège à l'approche des troupes égyptiennes. Mais celles-ci s'éclipsèrent vite et le blocus recommença.

Jérémie, pendant ce temps, continuait à être interrogé et estimé par Sédécias. Par contre, les chefs de la ville, qui restaient ses farouches adversaires, l'enfermèrent dans un cachot et, une autre fois, le jetèrent dans la boue d'une citerne.

Après dix-huit mois d'efforts, les Babyloniens réussirent à faire une brèche au mur. Alors le roi désespéré chercha avec sa famille son salut dans la fuite. Mais il fut rejoint près de Jéricho et amené devant Nabuchodonosor, qui, après avoir fait égorger devant lui ses enfants, ordonna de lui crever les yeux et de le traîner à Babylone.

Un mois plus tard, la ville fut conquise, brûlée et démolie et un grand nombre de ses habitants massacrés. Les citoyens aisés, avec tout ce qui pouvait encore rester de précieux, furent transportés en Babylonie. Nabuchodonosor ne laissa dans le pays que les petites gens, en particulier les laboureurs et les vignerons. Cette population fut mise sous le commandement de Godolias.

A l'entrée des Babyloniens à Jérusalem, Jérémie se trouvait encore en prison. Ils le traitèrent avec respect et le laissèrent

libre de choisir lui-même sa résidence. Il préféra rester dans le pays auprès de Godolias, dont la famille l'avait toujours protégé. Par malheur, deux mois après, Godolias était assassiné. Craignant la vengeance des Babyloniens, la plupart des Juifs qui s'étaient groupés autour de Godolias émigrèrent en Égypte et obligèrent Jérémie à les accompagner. Singulière destinée qui le menait finir ses jours dans ce pays contre lequel il avait tant lutté! D'après une tradition, il y mourut lapidé par ses propres coreligionnaires.

Cinq ans plus tard (581), les Israélites restés en Palestine tentaient une suprême révolte, qui se termina par une nouvelle déportation. Le royaume de Juda avait pris fin.

BIBLIOGRAPHIE

P. RIESSLER, *Der Untergang des Reiches Juda und das Exil im Rahmen der Weltgeschichte und das Exil*, 1912; R. KOLDOWEY, *Das wiedererstehende Babylon*, 4e éd., 1925; G.-R. TABOUIS, *Nabuchodonosor et le triomphe de Babylone*, 1931.

A. CONDAMIN, *Le livre de Jérémie*, 1920.

TROISIÈME PARTIE

DE L'EXIL
A LA FIN DE L'ÉTAT JUIF

CHAPITRE PREMIER

L'EXIL

I. Situation sociale des exilés. — II. Régénération religieuse. — III. Conquête de Babylone par Cyrus. — IV. L'empire perse.

I. — Situation sociale des exilés.

La déportation des habitants d'un État vassal, pratiquée par les rois assyriens et, à leur exemple, par Nabuchodonosor, était un moyen aussi radical que barbare de punir les insurgés. Les pires malheurs en résultaient pour les coupables. Il est difficile de s'imaginer les douleurs matérielles et morales qui furent provoquées pour les Juifs par leur transplantation en Babylonie.

Arrachés au pays de leurs pères et de leur Dieu, privés de leur liberté et de presque tous leurs biens, transportés brutalement en un pays lointain, dans un milieu idolâtre, ils devaient nécessairement, surtout au début, mener une vie pauvre, triste et humiliée. On en trouve un écho dans ces lignes émues qu'un psalmiste écrivait encore après le retour : « Aux fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurions en nous souvenant de Sion; aux saules nous avions suspendu nos harpes », Ps. 137, 1-2.

Nous n'avons malheureusement aucun renseignement direct et précis sur la situation des exilés; car les livres historiques, même les Paralipomènes et Esdras-Néhémie, ont plus

ou moins complètement omis l'époque de l'exil. Les annales babyloniennes ne mentionnent même pas le séjour des Israélites sur les bords de l'Euphrate. Ce n'est qu'indirectement, par des allusions contenues en particulier dans les écrits des prophètes contemporains, que nous pouvons nous faire une idée de la captivité babylonienne.

Au point de vue économique et social, les conditions dans lesquelles, après la phase pénible de l'installation, vivaient les déportés ne semblent pas, en général, avoir été trop mauvaises. Rares sans doute furent ceux qui connurent les rigueurs de l'incarcération, comme Jéchonias et Sédécias. Les Israélites n'étaient pas non plus, d'ordinaire, traités en esclaves proprement dits. Cantonnés principalement à Babylone et dans les environs, par exemple à Tell-Abib près de Nippur, ils y formaient des colonies compactes, qui s'occupaient, surtout au commencement, d'agriculture et défrichaient sans doute des terrains qu'on leur avait assignés. Plus tard ils se vouèrent aussi au commerce [1].

Après avoir d'abord regardé l'exil comme une épreuve de courte durée, ils finirent, sur les recommandations de Jérémie, 29, 5, par bâtir des maisons et planter des jardins. Ils pouvaient donc acquérir des propriétés : les sommes considérables d'argent et les objets donnés à ceux qui retournaient à Jérusalem, Esdr. 1, 6; 8, 24 sq.; Zach., 6, 10, prouvent que bientôt les moyens de subsistance ne manquèrent plus aux exilés et qu'un bon nombre parmi eux arrivèrent même à une certaine aisance. Ils pouvaient également se mouvoir avec assez de liberté, communiquer avec leur patrie, Jér. 29, 24 sq., 30 sq., former des communautés à eux, dirigées par leurs anciens, Jér. 29, 1; Éz. 8, 1; 14, 1; 20, 1, tenir des assem-

1. Ce ne fut, semble-t-il, que sous les rois perses (à partir du v^e siècle). Dans les 730 documents de la maison commerciale *Muraschu* et fils, découverts en 1893 à Nippur, et qui appartiennent au temps de Darius I^er et d'Artaxerxès I^er, se trouvent beaucoup de noms juifs dont les porteurs sont soit des employés soit des clients de la firme.

blées, ainsi qu'on le voit, par exemple, autour du prophète Ézéchiel. Quelques-uns réussirent même à se créer des situations importantes, comme ce fut le cas pour Daniel et Néhémie. Jéchonias lui-même, après trente-sept ans de captivité, fut enfin gracié et admis à la table royale, IV Rois 25, 27-30.

II. — **Régénération religieuse.**

En même temps que s'améliorait peu à peu la situation extérieure du peuple exilé, sa vie religieuse bénéficiait d'un renouveau. Vivant au centre d'un empire dont la victoire, d'après les conceptions du temps, était celle de ses dieux sur Jahvé, témoins du culte fastueux que leurs vainqueurs rendaient à ces divinités, les Israélites risquaient de voir s'accentuer leur penchant vers l'idolâtrie. De fait, Jérémie, 10, 1 sq., croyait devoir mettre les captifs en garde contre les attraits du paganisme et Ézéchiel, 14, 1-11; 20, 39, leur a plus d'une fois reproché leurs compromissions sur ce point.

Cependant, bien que les défaillances aient été sans doute nombreuses, en général, non seulement les exilés restèrent fidèles à Jahvé, mais, sous le coup du désastre, ils s'attachèrent à lui plus que jamais. Reconnaissant que leur infortune présente n'était que la juste punition de leurs fautes, ils désavouèrent complètement le passé et résolurent d'observer désormais strictement la Loi. Repentir et bon propos tellement sincères et durables qu'ils allaient leur inspirer, au sens propre du terme, « un esprit nouveau », Éz. 4, 6, assez puissant pour faire survivre au cataclysme politique la religion d'Israël et par là-même la nation.

En effet, la foi mosaïque connut à partir de l'exil une véritable et définitive régénération. Non seulement l'idolâtrie fut abolie pour toujours, mais une fidélité absolue, souvent même scrupuleuse, aux préceptes de la Loi devint la règle au sein d'Israël.

Cette conversion se réalisa grâce aux grands chefs spirituels

que Dieu donna alors à son peuple : Jérémie, qui, à partir de la première déportation, entoura les exilés de ses exhortations et de ses conseils; Ézéchiel, qui, par la sévérité de ses reproches et la rigueur de ses préceptes ainsi que par l'abondance de ses promesses, devint le véritable sauveur du peuple; Daniel, qui, élevé à la cour de Babylone, étonna, par sa sagesse et ses visions non seulement ses compatriotes mais encore les païens, à tel point que Nabuchodonosor et ses successeurs lui confièrent les postes les plus élevés. Aux oracles de ces prophètes il faut ajouter les admirables discours conservés dans la seconde partie du livre d'Isaïe, 40-66, que ce voyant écrivit comme s'il vivait au milieu des exilés : *Judaeos in exilio babylonico lugentes veluti inter ipsos vivens alloquitur et solatur* [1], et dans lesquels se reflètent au jour le jour les événements qui précèdent et qui suivent la chute de Babylone [2].

L'activité de ces prophètes créa chez les exilés un mouvement religieux intense, marqué par la méditation plus assidue et la pratique plus rigoureuse de la Loi, mais aussi par la recrudescence et l'épuration des espérances messianiques.

III. — Conquête de Babylone par Cyrus.

Un grand bouleversement politique allait modifier la situation des Israélites plus vite qu'on n'aurait pu le supposer.

En effet, l'empire néo-babylonien créé par Nabopolassar et Nabuchodonosor ne devait pas durer longtemps. La cause de son écroulement fut la faiblesse de leurs successeurs. Le fils de Nabuchodonosor, Évilmérodach, ne put se maintenir sur le trône de son père que deux ans (562-560). Il fut assassiné par son beau-frère Nériglissar (560-556). Le nouveau roi mourut au bout de quatre ans. Son fils Labaschi-Marduk

1. Commission biblique, décret du 29 juin 1908.

2. Autant la critique moderne minimise le rôle joué par Daniel, autant elle fait cas du prophète inconnu à qui, d'après elle, sont dus les oracles qui composent le « Deutéro-Isaïe ».

(556-555), encore mineur, ne convenait pas au sacerdoce de Babylone, qui de plus en plus avait une influence prépondérante, de telle sorte qu'il fut tué après neuf mois de règne.

Les prêtres élevèrent alors au trône l'enfant d'une prêtresse du dieu Sin, Nabonide (555-539). Leur choix ne pouvait pas être meilleur en ce qui concerne leurs propres intérêts. Car le souci presque unique de ce prince fut de restaurer les temples anciens, d'en ériger de nouveaux et d'accorder aux ministres du culte de grands privilèges. Il ne réussit pourtant pas à les contenter tous : les prêtres de Marduk, divinité principale de Babylone, se détachèrent de lui parce qu'il montrait une prédilection pour le dieu Sin, dont il rétablit somptueusement le temple à Haran.

Pendant que Nabonide s'occupait ainsi plus ou moins exclusivement de culte et d'archéologie sacrée, dans les pays voisins des événements se passaient qui allaient avoir sous peu une répercussion désastreuse en Babylonie. L'empire perse commençait à se constituer.

Peu de temps après l'avènement de Nabonide, Cyrus (553-529) se révoltait contre son suzerain mède, Astyage, fils de Cyaxare. Issu de la dynastie des Achéménides, qui était à la tête de la tribu principale des Perses, Cyrus souffrait mal le joug des Mèdes. L'insurrection lui réussit à tel point qu'au bout de quelques années il avait conquis toute la Médie et la Mésopotamie du nord; en 550, il fit prisonnier le roi lui-même dans Ecbatane.

Nabonide salua d'abord avec joie le triomphe de Cyrus sur les Mèdes, ses voisins gênants, qui, par succroît, avaient à ses yeux le tort spécial d'avoir détruit le temple de Sin à Haran. Il se rendait si peu compte du danger que ce jeune empire faisait courir à son propre royaume qu'à la suite d'une grave maladie il se retira pendant huit ans à Teïma dans le désert syro-arabe et confia les rênes du gouvernement à son fils Balthasar.

Entre temps, Cyrus étendait sa puissance. En particulier, il poussa jusqu'au delà de l'Halys et conquit la Lydie, où

régnait alors le riche Crésus dont Astyage avait épousé la sœur. En vain Crésus conclut-il une alliance avec l'Égypte, Sparte et la Babylonie : en 546, cerné dans Sardes sa capitale, il tomba lui-même au pouvoir de Cyrus avec tous ses trésors. La chute de la Lydie entraîna celle des villes grecques de l'Asie Mineure.

Il ne restait plus à Cyrus qu'à subjuguer le royaume de Nabonide : ce qui ne tarda pas. Gobryas, gouverneur de la province babylonienne de Gutium, la plus voisine de la Perse, se rallia au vainqueur irrésistible et, mis à la tête des troupes que Cyrus envoyait contre Nabonide, il arracha à son ancien maître une province après l'autre. Retranché derrière la muraille que Nabuchodonosor avait fait construire entre Opis et Sippar, qui était regardée comme imprenable, Balthasar attendait l'armée victorieuse, tandis que Nabonide faisait réunir à Babylone tous les dieux du pays afin de mettre la capitale sous leur protection. Mais Gobryas dispersa les troupes babyloniennes et peu après, un jour de fête, pendant que les grands du royaume étaient réunis dans un banquet, il pénétra dans Babylone sans coup férir, sans doute avec l'aide des prêtres de Marduk et des partis babyloniens hostiles à la dynastie régnante. Balthasar fut tué, Nabonide fait prisonnier. Quelques jours plus tard, le 3 novembre 539, Cyrus fit lui-même son entrée solennelle dans Babylone, acclamé par la foule et par le sacerdoce.

Par là Cyrus avait achevé la conquête de l'Asie antérieure. Son empire s'étendait de l'Hellespont jusqu'à l'Inde. Dans l'Ancien Orient, l'hégémonie des Sémites était pour toujours remplacée par celle des Aryens.

Cyrus devait ses succès à l'équipement supérieur de ses soldats, aux sentiments d'humanité dont il faisait preuve envers les peuples soumis et au respect qu'il témoignait pour les divinités des vaincus. Aussi, dans le livre d'Isaïe, est-il salué et glorifié comme l'oint de Jahvé. Dix ans après la prise de Babylone, il entreprit une expédition contre les Scythes et y trouva la mort.

IV. — L'empire perse.

Le fils de Cyrus, Cambyse (529-522), eut à cœur d'achever les conquêtes de son père. Il soumit surtout l'Égypte, où il détrôna Psammétique III et inaugura la XXVII^e^ dynastie qui devait être celle de tous les rois perses.

Avant d'entrer en campagne, il avait fait assassiner son frère Bardiya (le Smerdis d'Hérodote), qu'il craignait comme rival. Pendant son absence, le mage perse Gaumata, qui ressemblait à Bardiya, prétendit être celui-ci et fut effectivement reconnu comme roi en Perse et en Médie. A cette nouvelle, Cambyse prit le chemin du retour, mais il mourut en route.

Comme il ne laissait pas d'héritier, il eut comme successeur Darius I^er^ (521-486), prince d'une autre ligne achéménide. Celui-ci dut non seulement se défaire de Gaumata, mais encore lutter contre plusieurs autres insurgés dans les diverses provinces de son vaste empire. Au bout d'un an et demi et après dix-neuf batailles, il eut raison de tous ses adversaires. Après quoi il se préoccupa d'organiser son royaume, qu'il divisa en vingt satrapies; la Palestine faisait partie de la cinquième.

Darius conçut le plan d'élargir jusqu'à la partie la plus rapprochée de l'Europe son empire ainsi consolidé, en lui incorporant la Grèce. Ce plan provoqua les fameuses guerres « médiques », qui durèrent deux siècles et aboutirent à la conquête de l'empire perse par les Grecs.

Darius lui-même fut arrêté à Marathon (490). Son fils Xerxès (486-465) reprit les hostilités. Après avoir forcé les Thermopyles et pris Athènes, il vit sa flotte détruite dans la baie de Salamine et son armée battue à Platées (480). Artaxerxès I^er^ (465-424) se résigna à conclure la paix avec les Grecs et à reconnaître l'indépendance de leurs colonies en Asie Mineure (448).

Pendant la guerre du Péloponèse, Darius II (424-405) s'allia aux Spartiates et fit reconnaître par eux sa suprématie sur les villes ioniennes de la côte asiatique. Au contraire, Artaxerxès II (405-358) prit parti pour les Athéniens, qui, à leur tour, ne s'opposèrent plus à la domination perse sur es colonies grecques d'Asie. D'autre part, il perdit l'Égypte : après plusieurs tentatives, des princes indigènes (XXVIII^{e}-XXX^{e} dynastie) réussirent à rendre leur pays indépendant.

Artaxerxès III (358-338), aussi énergique que cruel, arriva à reconstituer l'empire de Darius I^{er}. Il reconquit l'Égypte et soumit la Syrie. Il fit également sentir sa force à la Grèce. Mais ces succès ne furent pas de longue durée. Philippe de Macédoine s'empara petit à petit de toute la Grèce, malgré le secours accordé par Artaxerxès aux Athéniens. Pour en finir, Philippe décida d'attaquer les Perses dans leur propre royaume. Son projet fut exécuté par son fils Alexandre, qui, à la bataille d'Issus (333), vainquit le dernier roi perse, Darius III (338-333).

BIBLIOGRAPHIE

J. NIKEL, *Geschichte Israels vom Exil bis Christus*, 3^{e} éd., 1916; L. GRY, *Israélites en Assyrie, Juifs en Babylonie*, dans *Muséon*, 1922, p. 170-185; 1923, p. 1-26; S. DAICHES, *The Jews in Babylonia in the time of Ezra and Nehemiah according to Babylonian inscriptions*, 1910; E. KLAMROTH, *Die jüdischen Exulanten in Babylon*, 1912.

B. ALFRINK, *Der letzte Kőnig von Babylon*, dans *Biblica*, 1928, p. 187 205; P. DOUGHERTY, *Nabonidus and Belshassar*, 1929.

C.-L. HUART, *La Perse antique et la civilisation iranienne*; F.-W. KŒNIG, *Aelteste Geschichte der Meder und Perser*, 1934.

CHAPITRE II

RESTAURATION DE L'ÉTAT JUIF

I. Premier rapatriement sous Zorobabel. — II. Œuvre d'Esdras et de Néhémie. III. Questions critiques. — IV. Destinées des Juifs sous l'empire perse.

CONFORMÉMENT à ses principes religieux et politiques, Cyrus ne tarda pas à permettre aux Juifs de retourner dans leur pays et de reconstruire le temple. Il les y autorisa par un firman, les y aida même par de fortes sommes d'argent qu'il fit recueillir parmi les exilés et leur rendit les vases sacrés ainsi que les trésors emportés par Nabuchodonosor.

Bien des Juifs, surtout ceux qui s'étaient créé en Chaldée une situation et ceux qui étaient le moins animés d'esprit religieux, ne quittèrent pas la Mésopotamie. Cependant ils restaient attachés à la Terre sainte et au jahvisme et subventionnèrent les partants ainsi que plus tard les rapatriés.

I. — **Premier rapatriement sous Zorobabel.**

Après les préparatifs nécessaires, environ 50000 exilés, parmi lesquels beaucoup de prêtres, se mirent en route, sans nul doute en plusieurs caravanes. Outre le grand prêtre Josué figurent comme leurs chefs deux princes davidiques, Sassabasar (Scheschbassar) et Zorobabel. On ne voit pas clairement le rôle précis qu'ils ont joué, ni la relation qu'ils ont

entre eux. Tous deux furent nommés par Cyrus gouverneurs du territoire de Juda et, comme tels, mêlés aux toutes premières entreprises de restauration : convois de rapatriés, organisation de la vie nationale.

Comme leurs fonctions sont de tout point semblables et que, d'autre part, ils ne sont jamais nommés ensemble, beaucoup d'auteurs modernes — avec raison, semble-t-il — les identifient. D'autres continuent à les distinguer, au point de placer parfois Zorobabel sous Darius, second successeur de Cyrus.

Les rapatriés s'installèrent tant bien que mal à Jérusalem surtout et dans sa banlieue; ils s'appelaient la communauté de la Gola, c'est-à-dire de l'exil. Sept mois après leur arrivée, ils reconstruisirent l'autel des holocaustes et, la seconde année (536), ils jetèrent les fondements du temple.

Ils n'étaient pas dans une situation brillante : la Palestine n'était plus le pays où coulent le lait et le miel. Ils trouvaient leurs maisons en ruines et leurs champs incultes. Les voisins qui en avaient pris possession ne virent pas de bon œil les nouveaux arrivés; ils leur devinrent même franchement hostiles, lorsque la demande de contribuer à la reconstruction du temple faite par eux, surtout par les Samaritains, fut écartée. Les rapatriés préférèrent se passer de leur concours, parce qu'ils les jugeaient indignes de prendre part au culte et se séparèrent strictement d'eux. Pour se venger, les occupants du pays empêchèrent la Gola, surtout par des démarches à la cour perse, de continuer la pieuse entreprise. Cet incident ainsi que la misère qui augmentait par suite des mauvaises moissons causa un grand découragement dans les rangs des rapatriés.

Pendant les dernières années de Cyrus et tout le règne de Cambyse, on ne reprit pas les travaux commencés. On s'en désintéressait à tel point que les riches, au lieu de fournir les moyens de poursuivre l'œuvre, se faisaient construire des maisons de luxe, Ag. 1, 4.

La seconde année du règne de Darius I^{er} (520), la situation

changea tout à coup. Ce roi se montra aussi favorable pour les Juifs que Cyrus au moment de son arrivée à Babylone. En même temps, Dieu suscita deux prophètes, Aggée et Zacharie, pour encourager le peuple à reprendre la construction. Par suite des brillantes promesses qu'ils rattachaient au nouveau sanctuaire, les Israélites se mirent avec ardeur à l'ouvrage, sous la direction de Zorobabel et de Josué, et, au bout de quatre ans, en dépit des entraves que Thathanaï, gouverneur de la Cisjordanie, essaya de mettre à l'entreprise, l'édifice fut achevé (515).

II. — Œuvre d'Esdras et de Néhémie.

Après un intervalle de plus d'un demi-siècle, cette première restauration fut suivie d'une seconde, dirigée par Esdras et Néhémie, dont nous avons les mémoires dans les livres canoniques qui portent leurs noms.

La septième année d'Artaxerxès I^er^ (458), Esdras, prêtre et « scribe versé dans la Loi de Moïse », Esdr. 7, 6, obtint la permission de rentrer en Palestine avec une nouvelle caravane d'environ 1700 personnes. A son arrivée, il s'effraya de voir le grand nombre d'abus qui avaient pris naissance dans la colonie installée depuis le règne de Cyrus; il s'étonna particulièrement des nombreux mariages entre les Juifs et les femmes païennes de la région. Il intervint avec une extrême sévérité, conformément aux larges pouvoirs qui lui avaient été donnés par le gouvernement perse, dans le but formel d'introduire la Thora.

Mais il n'eut du succès que treize ans plus tard (445), lorsqu'il reçut une aide puissante en la personne de Néhémie. Celui-ci était devenu l'échanson et le favori du même roi Artaxerxès. Malgré sa situation à la cour, il se dévoua pour ses compatriotes avec une piété, une prudence et un désintéressement si admirables qu'il est une des personnalités les plus sympathiques de l'histoire juive. Il avait appris que ses core-

ligionnaires vivaient dans une extrême pénurie et qu'ils n'avaient même pas encore réussi à bâtir les murs et les portes de Jérusalem. Deux fois, sous Xerxès Ier et sous Artaxerxès Ier, Esdr. 6, 6-23, on en avait entrepris en vain le relèvement. Sur sa demande, il fut envoyé par le roi en Judée avec le titre de gouverneur. En cinquante-deux jours, malgré les attaques et les intrigues des ennemis, surtout du prince samaritain Sanaballat et de l'Ammonite Tobie, il fit achever les murs, les tours et les portes, Néh. 6, 1-15.

Tout de suite après, Néhémie se mit à la rénovation morale du peuple, Néh. 8 sq.; car prêtres et laïques manquaient à leurs obligations élémentaires, Mal. 1-2. A la fête du nouvel an, le peuple fut convoqué et Esdras lut publiquement la Loi, alors presque oubliée. A la fête des Tabernacles, qui survenait au cours du même mois, les Juifs furent encore pendant huit jours instruits dans la Thora. Ensuite Néhémie renouvela l'alliance d'Israël avec Jahvé et prit soin de repeupler la ville.

Après avoir exercé les fonctions de gouverneur pendant treize ans, il retourna en Perse. Il revint cinq ans après et constata de nouveau de grands désordres : le sabbat n'était pas sanctifié, les revenus des prêtres ne se payaient pas et des mariages mixtes avaient encore lieu en grand nombre. Néhémie agit avec rigueur et chassa même du pays un petit-fils du grand-prêtre Éliaschib, Manassé, parce qu'il avait épousé la fille de l'ennemi mortel des Juifs, Sanaballat. C'est là-dessus, d'après Josèphe, *Antiqu.*, XI, VII, 2 et VIII, 2, que celui-ci fit bâtir un temple sur le Garizim et y installa comme grand prêtre Manassé. D'autres prêtres encore et des laïques, mécontents des mesures de Néhémie, suivirent Manassé. Ainsi devint définitif le schisme entre les Juifs et les Samaritains.

III. — Questions critiques.

Tel est l'enchaînement des faits communément admis, à s'en tenir au texte actuel des livres d'Esdras-Néhémie. Néanmoins, à y regarder de près, cette restitution des événements offre de sérieuses difficultés. Car les récits présentent des incohérences; les données, surtout chronologiques, y sont imprécises; en particulier, la connexion entre l'œuvre d'Esdras et celle de Néhémie est parfois obscure.

C'est pourquoi quelques critiques extrémistes, Kosters et Hölscher, ont voulu nier l'authenticité des mémoires d'Esdras et y voir une falsification. Il est permis de les négliger.

La plupart se sont contentés de solutions moins radicales. Deux surtout sont en crédit.

Les uns, par exemple Sellin, supposent qu'Esdras, tombé en disgrâce, aurait été révoqué par Artaxerxès avant l'arrivée de Néhémie et rattachent Néh. 8-10 à Esdr. 10, en y biffant le nom de Néhémie et supprimant de même celui d'Esdras dans Néh. 12. Mais rien ne permet de croire qu'Esdras ait disparu de Jérusalem et la transposition ainsi que l'épuration critique des chapitres en question est arbitraire.

Les autres, à l'exemple de van Hoonacker, placent l'activité d'Esdras, racontée dans Esdr. 7-10, après celle de Néhémie. La septième année d'Artaxerxès, donnée comme date de l'arrivée d'Esdras, ne serait pas la septième année du premier, mais du second roi de ce nom, qui régna de 405 à 358; elle correspondrait donc à l'an 398. En effet, l'ordre donné par Artaxerxès I^er^ à Néhémie et les premières mesures prises par celui-ci ne tiennent aucun compte de l'œuvre de réforme accomplie par Esdras et paraissent incompréhensibles venant après l'action de celui-ci. Esdras aurait donc coopéré à l'œuvre de Néhémie comme simple prêtre, non comme délégué du grand roi, et son retour avec la caravane de 1700 Juifs

serait un second voyage de rapatriement, entrepris par lui après un séjour réitéré et assez long à Babylone.

Cette hypothèse est séduisante. Cependant, tout en résolvant maintes difficultés, elle en crée de nouvelles. Comment, par exemple, expliquer qu'Esdras, prêtre zélé plus que tous les autres, ait pu s'absenter de Jérusalem pendant des dizaines d'années? Elle se heurte, au surplus, au fait que les Juifs dénoncés à Artaxerxès, Esdr. 4, 12, parce qu'« ils rebâtissent la ville rebelle et méchante » ne peuvent être que ceux qu'Esdras, avec la permission de ce roi, avait conduits à Jérusalem.

Toutes les tentatives d'éclaircir l'activité d'Esdras et de Néhémie semblent donc être vaines. Il n'en reste pas moins vrai que le portrait qui ressort de leurs mémoires est d'un réalisme saisissant et que ces deux personnages méritent d'être regardés comme les véritables pères du judaïsme postexilien.

IV. — **Destinées des Juifs sous l'empire perse.**

Nous savons très peu de chose sur le sort ultérieur des Juifs sous la domination des Achéménides. Quelques rares incidents émergent à travers le siècle qui précède l'époque grecque.

Le livre d'Esther nous renseigne sur les Juifs qui, après l'exil, s'étaient fixés en Susiane : sous le règne de Xerxès Ier (485-465), l'élévation d'Esther à la dignité de reine leur obtint gloire et puissance.

En Palestine, quelques désordres troublaient de temps à autre la paix de la nation. D'après Josèphe, *Antiqu.*, XI, VII, 1, le grand prêtre Jochanan, petit-fils d'Éliaschib et frère de Manassé, tua dans le temple, pendant l'office, son autre frère Josué, parce que celui-ci, avec l'aide du gouverneur perse Bagosès, voulait s'emparer du souverain pontificat. Sous Artaxerxès III (358-337), suivant la chronique d'Eusèbe, I, 1,

beaucoup de Juifs, qui, lors de la révolte de la Syrie, avaient sympathisé avec les insurgés, furent déportés en Hyrkanie, près de la mer Caspienne.

Vers la même époque, les papyrus d'Éléphantine nous révèlent un autre coin de la vie des Juifs à l'étranger. Un lot de documents araméens datant de 494-400 avant J.-C., trouvés entre 1904 et 1908, nous apprennent que, dans cette île, située vis-à-vis d'Assouan, était installée, depuis les pharaons saïtes, une colonie militaire juive. Elle y fut probablement établie par Psammétique Ier (vers 650) comme avant-garde contre les Éthiopiens et continua à exister après la conquête de l'Égypte par Cambyse (526). Les premiers colons semblent avoir été originaires des environs de Béthel.

Contrairement à la loi qui prescrivait l'unité du lieu de culte, ces Juifs avaient construit un temple en l'honneur de Jahvé et y offraient des sacrifices. Ce qui ne les empêchait pas d'associer à la vénération du vrai Dieu celle de divinités cananéennes.

Les textes les plus importants se rapportent précisément à ce sanctuaire. Ce sont des lettres adressées en 408 au gouverneur perse de la Judée, Bagosès. Les requérants se plaignent que leur temple, que Cambyse avait respecté, ait été détruit par les prêtres du dieu local Khnum. Ils se sont déjà adressés au grand prêtre Jochanan de Jérusalem et au gouverneur lui-même sans avoir obtenu de réponse. Ils viennent de nouveau solliciter la faveur de Bagosès ainsi que des fils de Sanaballat : ils eurent gain de cause et purent reconstruire leur temple. Lorsque l'Égypte récupéra son indépendance, la colonie juive d'Éléphantine semble avoir disparu.

BIBLIOGRAPHIE

Pour ce chapitre et les chapitres suivants voir surtout L. DENNEFELD, *Le judaïsme biblique*, 1925; M.-J. LAGRANGE, *Le judaïsme avant Jésus-Christ*, 1931.

J. TOUZARD, *Les Juifs au temps de la période persane*, dans *Revue biblique*, 1915, p. 59-133; *L'âme juive pendant la période persane*, *ibid.*, 1917-1928.

A. VAN HOONACKER, *Nouvelles études sur la restauration juive après l'exil*, 1896; *La succession chronologique Néhémie-Esdras*, dans *Revue biblique*, 1923, p. 481-494; 1924, p. 33-64.

L. HENNEQUIN, *Éléphantine*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. II, 1934, col. 962-1032.

CHAPITRE III

CONSTITUTION DU JUDAÏSME PALESTINIEN

I. La vie sous la Loi. — II. Problèmes critiques. — III. Rôle du sacerdoce. IV. Institution des scribes.

I. — La vie sous la Loi.

Les conditions dans lesquelles les rapatriés se constituèrent en société et les principes dont ils s'inspirèrent firent naître en Palestine un État très différent du royaume préexilien et créèrent un tout autre genre de vie. Aussi est-il reçu de donner à la communauté nouvelle un nom spécial. Pour marquer le type qui devait désormais caractériser le peuple de Dieu, on ne parle plus d'Israël et d'Israélites, mais de judaïsme et de Juifs.

En effet, la situation des Hébreux était bien changée au double point de vue politique et religieux. Tout d'abord ils ne sont plus autonomes : ils dépendent complètement de l'empire perse; plus tard, à l'exception de l'époque macchabéenne, des autres puissances qui dominent successivement l'Asie antérieure. Ce vasselage leur enleva toute intention et toute possibilité de jouer un rôle sur l'échiquier politique. Dès lors, toutes leurs préoccupations se concentrèrent sur la vie intérieure de la nation.

A ces circonstances extérieures s'ajoutait un changement de mentalité, amorcé pendant l'exil par l'enseignement des

grands prophètes de ce temps, renouvelé après le retour par la prédication d'Aggée, de Zacharie et bientôt après de Malachie, définitivement consolidé par l'œuvre d'Esdras et de Néhémie. Tous ensemble ont inculqué aux survivants de la catastrophe de 586 ainsi qu'à leurs descendants que le désastre était le châtiment de leurs prévarications antérieures et que l'essentiel pour eux était une franche conversion qui les attacherait inébranlablement au service de Jahvé.

C'est pourquoi le souci de la vie religieuse devint prédominant dans le judaïsme. La foi monothéiste du peuple n'allait plus connaître désormais d'accrocs. Elle avait pour conséquence une fidélité plus générale aux préceptes du décalogue, que les sages prolongeaient en observations judicieuses, comme en témoignent les livres didactiques composés pendant cette époque.

Pour caractéristiques que soient cette foi et cette morale, elles ne constituent cependant pas le trait le plus saillant du judaïsme. C'est l'observation de la Thora qui donnait à celui-ci son originalité. Les différents codes du Pentateuque contiennent un ensemble de prescriptions destinées à régler toute la vie religieuse et sociale : les Juifs d'après l'exil eurent à cœur de s'y conformer dans les moindres détails. Fiers de la Loi, ils en assumèrent avec une touchante générosité toutes les charges si lourdes, qu'il s'agît soit des sacrifices, des offrandes cultuelles et des dîmes, soit de la pureté légale et du repos sabbatique.

II. — **Problèmes critiques.**

D'après la critique rationaliste, ce « légalisme » aurait une importance bien plus grande encore. Ce n'est pas seulement la rigueur avec laquelle on commença à observer la Loi qui serait nouvelle, mais la Loi elle-même. De même que le Deutéronome aurait été composé seulement du temps de Josias, l'ensemble des autres lois du Pentateuque, qui, après avoir formé primitivement un code spécial, le Code sacerdotal,

sont aujourd'hui contenues dans le Lévitique et dans les Nombres, aurait été rédigé, partie pendant l'exil, surtout par Ezéchiel, partie immédiatement après, principalement par Esdras, pour régler les pratiques religieuses du peuple reconstitué.

Mais, pas plus qu'Amos et Osée ne présentent leur prédication d'un seul Dieu comme une chose nouvelle, le grand prêtre Helcias, le prophète Ézéchiel, le prêtre Esdras ne donnent comme récentes les lois qu'ils promulguent. Supposer qu'ils les ont créées de toutes pièces, c'est leur imputer sans motif la fraude la plus raffinée et la plus déloyale.

En outre, l'attribution globale de toutes les lois rituelles au temps exilien et postexilien se heurte à ce fait que le formalisme extérieur, qui serait censé récent dans la religion d'Israël, se rencontre dans toutes les anciennes religions orientales dès leur commencement, en particulier chez les Babyloniens et les Égyptiens avec qui les Juifs avaient des rapports étroits.

Il y aurait ensuite la plus grande invraisemblance psychologique à ce que les Israélites retournés à Jérusalem se fussent laissé imposer le lourd fardeau du Code sacerdotal, si compliqué, s'ils ne l'avaient pas regardé comme un héritage de leurs pères. Est-il, en effet, probable que les rapatriés, qui vivaient pendant les premiers temps dans la plus grande détresse, qui étaient si négligents dans la reconstruction du temple, qui s'opposaient si opiniâtrément à la réforme d'Esdras et de Néhémie au sujet des mariages mixtes, eussent accepté les prescriptions si gênantes du Code sacerdotal, si elles n'avaient pas plongé leurs racines dans la plus ancienne tradition préexilienne?

Du reste, dans les derniers temps, des critiques de plus en plus nombreux abandonnent cette conception par trop schématique et admettent qu'au moins un certain nombre de ces lois remonte en partie jusqu'à l'époque de Moïse lui-même.

Pour toutes ces raisons, nous sommes en droit de dire que le « nomisme » a été un caractère spécial du culte mosaïque

dès ses origines et que la religion judaïque ne diffère sous ce rapport de l'ancienne que par une plus grande intensité. Car c'est alors que les lois reçurent leurs derniers compléments et furent observées avec cette minutie qui caractérise le judaïsme.

III. — Rôle du sacerdoce.

Ainsi le judaïsme ne formait plus, en somme, un État, mais une sorte de communauté ecclésiastique. Il en résulte que les institutions religieuses y passèrent au premier plan. Elles devinrent à ce point prédominantes que leurs principaux représentants furent en même temps les chefs réels de la nation.

Il va de soi que, dans ces conditions, le sacerdoce, la fonction sacrée par excellence, tient le premier rang dans toute l'histoire du judaïsme. Son rôle prépondérant se montre dès le retour. Les prêtres reviennent en beaucoup plus grand nombre que le reste des Juifs : ils forment le dixième des rapatriés. Le premier acte de la restauration est le rétablissement du culte, donc du service sacerdotal. Le grand prêtre se trouve avec un prince royal à la tête des rapatriés et est mis en évidence par Aggée et Zacharie. C'est un prêtre, Esdras, qui s'occupe le plus ardemment avec Néhémie de la réorganisation spirituelle et matérielle du peuple.

D'après les critiques, cette position influente du sacerdoce serait d'autant plus caractéristique de l'époque postexilienne que la base juridique en aurait été créée seulement pendant l'exil par le Code sacerdotal. Ils relèvent surtout comme tout à fait récentes la dignité de grand prêtre, la distinction entre prêtres et lévites.

Ce problème est lié pour une bonne part à celui de l'origine du Code sacerdotal, que rien n'autorise à rajeunir à ce point [1].

1. Voir p. 174 sq.

Par ailleurs, des raisons spéciales obligent à reculer l'institution du sacerdoce jusque dans un passé lointain.

En effet, la rigueur avec laquelle on exigeait après l'exil la légitimation généalogique de chaque individu, Esdr. 2, 61 sq.; Néh., 7, 63-64, ne permet pas de voir dans la descendance aaronique des prêtres ou dans la filiation lévitique des ministres une fiction inventée pendant l'exil dans le but d'établir différents grades dans la hiérarchie.

Cette prétendue fiction est, en outre, contredite par bien des témoignages, qui attestent l'existence, dès le temps postexilien, de la dignité de grand prêtre, IV Rois 12, 10; 22, 4 et 8; 25, 18, le droit propre aux membres de la tribu de Lévi, Jug. 17, 7 sq; 18, 30; III Rois 2, 27; 12, 31, ainsi que la différence entre prêtres et lévites, I Par. 23 sq.

Ces arguments invitent à maintenir l'origine antique de la triple hiérarchie du corps lévitique. Ce ne sont pas de nouvelles lois, mais de nouvelles circonstances qui ont transformé la situation du sacerdoce à cette époque.

Le grand prêtre réunissait dans ses mains la plénitude du pouvoir sacerdotal; il était le chef des prêtres et lévites, le représentant du peuple devant Dieu. Ces droits et cette autorité, qui étaient à vie, le prédestinaient à devenir, après la disparition de la royauté, un véritable chef d'État.

Aussitôt après l'exil, les rois perses avaient établi à Jérusalem des gouverneurs. Mais ce poste semble avoir été bientôt supprimé et c'est le grand prêtre qui devint l'administrateur suprême des affaires temporelles de l'État juif, d'ailleurs minuscule. Comme tel, il était le président du conseil des anciens, auquel, dès le retour, l'administration intérieure du peuple fut confiée, Esdr. 5, 5; 6, 7; Néh. 2, 16; 5, 7; 7, 5, et représentait le peuple à l'extérieur.

A côté du grand prêtre, les prêtres formaient une corporation considérable. En additionnant les chiffres fournis par Esdr. 2, 36-39, on trouve le total de 4289 prêtres revenus dès le premier voyage; ils appartenaient à quatre classes et étaient groupés autour de vingt-deux chefs de famille. Le nombre des

prêtres s'accrut encore dans la suite : Josèphe donne pour son époque le chiffre de vingt mille prêtres.

L'influence exercée par le sacerdoce n'était pas due seulement à la multitude de ses membres, mais surtout à ses fonctions religieuses. Le temple avec le culte formait le centre de la vie nationale. C'est donc à leur intermédiaire que les Juifs devaient recourir pour satisfaire aux obligations du culte officiel, en particulier pour offrir les innombrables sacrifices prévus par la Loi.

Cette position privilégiée était rehaussée par l'aisance dans laquelle les prêtres vivaient par suite de leurs riches revenus et par le rôle politique que jouaient les aristocrates du clergé juif.

Malheureusement les prêtres du judaïsme furent, au point de vue moral et intellectuel, encore moins à la hauteur de leur tâche que leurs prédécesseurs préexiliens. Bientôt après le retour, ils méritaient de graves reproches : ils contractaient comme les autres Juifs des mariages mixtes, Esdr. 10, 18; ils négligeaient le culte et l'étude de la Loi, Mal. 2, 7-8.

Tandis que la situation des prêtres s'améliorait notablement après l'exil, celle des lévites allait empirer. Prévoyant que l'état précaire du peuple rendrait peu abondantes les dîmes qui formaient le principal de leur salaire, Néh. 10, 37-39; 13, 10; Mal. 3, 8, les lévites ne revinrent qu'en très petit nombre, Esdr. 2, 40 sq.; 8, 15 sq. Toute leur occupation se restreignait au service matériel du temple. Ils n'avaient aucune part à la vie publique et spirituelle du peuple. Même leur service liturgique semble avoir, avec le temps, perdu de son prestige. Une classe de lévites cependant, celle des chantres, obtint un rang très honorable. L'embellissement qu'ils donnaient au culte fut tellement apprécié que, sous Agrippa II († 100 après J.-C.), ils obtinrent le droit de porter le costume des prêtres, Josèphe, *Antiqu.*, XX, IX, 6-7.

IV. — Institution des scribes.

En raison de l'importance prise, après l'exil, non seulement par le culte, mais par la Thora tout entière, le sacerdoce ne suffisait plus aux préoccupations religieuses des Juifs. C'est pourquoi peu à peu une deuxième institution se forma, celle des scribes : les ministres du culte furent secondés par les « docteurs de la Loi », Matth. 22, 35; Luc. 5, 17.

Les scribes n'étaient pas des inspirés qui, à la façon des prophètes, communiquaient au peuple des révélations divines ou l'entraînaient à l'enthousiasme religieux : c'étaient des hommes doctes et calmes, dont l'unique souci était de conserver et d'interpréter l'héritage spirituel du passé. Ils sont nommés *soferim*, c'est-à-dire « biblistes ». Aucun autre nom ne saurait mieux spécifier leur œuvre.

Après la destruction du temple et la cessation du culte, les Livres saints étaient devenus les seuls restes visibles de la religion : il était tout naturel que l'intérêt se concentrât sur leur étude et qu'on se dédommageât par eux de la privation des sacrifices. De ce zèle pour l'Écriture Esdras est le premier exemple. Il est présenté comme le scribe par excellence, Esdr. 7, 10; il était également prêtre. Pendant la première époque qui suivit l'exil, les scribes ne formèrent pas une classe distincte; à côté d'Esdras, des lévites expliquaient la Loi, Néh. 8, 7-13. Mais, puisque la Thora, en même temps que les rites du culte, réglait aussi la vie quotidienne de tous et que les Juifs après le retour formaient une communauté religieuse plutôt qu'un État politique, les laïques s'intéressaient également à la Loi et plus d'un parmi eux devint « bibliste » : Néhémie, 13, 13, mentionne déjà un scribe laïque. La négligence croissante des prêtres devait nécessairement augmenter le nombre des scribes en dehors du sacerdoce.

L'activité des scribes tournait tout entière autour de la Thora, en vue de la connaître et de l'observer, de la faire

connaître et observer aux autres. Ils finirent par élaborer une casuistique minutieuse afin d'étendre la Loi à tous les points qu'elle n'avait pas prévus.

Tout en étant en premier lieu des juristes et des juges, les scribes étaient aussi des théologiens, qui commentaient le contenu historique et dogmatique des livres saints. Leur enseignement portait sur toute la religion. Aussi leur influence fut-elle de plus en plus grandissante.

Par contre, le prophétisme disparut comme fonction permanente. On trouve bien encore des prophètes, surtout dans la période qui suit le retour; des compositions prophétiques s'y rencontrent aussi. Mais il n'y a plus d'écoles prophétiques; aucun prophète n'émerge comme guide du peuple. Ce sont les prêtres et les scribes qui ont désormais la direction du judaïsme.

BIBLIOGRAPHIE

I. BENZINGER, *Wie wurden die Juden das Volk des Gesetzes*, 1908.

A. VAN HOONACKER, *Le sacerdoce lévitique dans la Loi et dans l'histoire des Hébreux*, 1890; H. LESÊTRE, art. *Prêtre, Grand Prêtre, Lévite*, dans *Dict. de la Bible*, t. V, col. 640-662; t. III, col. 297-308; t. IV, col. 200-212.

J.-W. LIGHTLEY, *Les scribes*, 1905; H. LESÊTRE, art. *Scribes*, dans *Dict. de la Bible*, t. V, col. 1536-1542.

CHAPITRE IV

PÉRIODE GRECQUE

I. D'Alexandre jusqu'à Antiochus Épiphane. — II. Les guerres macchabéennes. — III. La dynastie asmonéenne.

I. — D'Alexandre jusqu'à Antiochus Épiphane.

LORSQUE, par la bataille d'Issus (333), Alexandre le Grand eut mis fin à l'empire perse, une nouvelle période commença pour l'Orient, qui allait désormais subir, avec le règne de ses nouveaux maîtres, l'influence de la civilisation hellénique.

D'après Josèphe, *Antiqu.*, XI, VIII, 4, la Palestine aurait été conquise par Alexandre lui-même, qui serait entré solennellement à Jérusalem pour rendre hommage à Jahvé; mais, en réalité, la Terre sainte fut soumise par ses deux généraux Parménion et Perdiccas. Alexandre, après avoir pris Tyr et Gaza, se dirigea directement vers l'Égypte, qui se rendit sans résistance. Il y fonda Alexandrie comme centre du commerce grec. Il marcha ensuite contre Babylone, qu'il prit en 331. Après quatre ans de luttes contre les tribus iraniennes, il pénétra dans l'Inde qu'il maîtrisa au bout de deux ans. Lassé de conquêtes, en 325, il revint à Babylone et se préoccupa d'organiser tous les pays soumis en un seul empire avec Babylone comme capitale et d'helléniser l'Orient. Mais, en 323,

une fièvre l'emporta prématurément à l'âge de trente-deux ans.

Pendant les guerres que se livrèrent les généraux d'Alexandre qui se disputaient la succession de son empire, la Palestine eut beaucoup à souffrir. Placée entre les deux royaumes principaux qui en résultèrent, savoir le royaume égyptien des Lagides et le royaume syro-babylonien des Séleucides, elle était la pomme de discorde comme autrefois entre les pharaons et les rois assyriens. Après la bataille d'Ipsus (301), qui termina ces guerres, elle fut attribuée à Séleucus Ier, qui, en 312, s'était emparé de la Babylonie et de l'Asie Mineure. Mais, lorsque celui-ci voulut en prendre possession, il la trouva déjà occupée par Ptolémée Ier, fils de Lagus, qui avait mis la main dessus dès 320. Ne voulant pas entrer en guerre avec son ancien compagnon d'armes — à Ipsus ils avaient vaincu ensemble leur rival Antigone — Séleucus la lui abandonna.

Les Lagides prirent tous les moyens pour gagner les faveurs des Juifs. Alexandre déjà leur avait accordé toute liberté pour leurs pratiques religieuses et les avait attirés en grand nombre vers l'Égypte, en leur donnant à Alexandrie les mêmes privilèges qu'aux Grecs. Les Lagides continuèrent cette politique. Ptolémée Ier donna même de préférence des postes de confiance aux Juifs. Alexandrie devint ainsi une ville presque juive et bientôt les Juifs habitèrent l'Égypte par milliers.

En Palestine, les Juifs jouissaient également d'une grande liberté; sans les impôts à payer et les garnisons égyptiennes à entretenir, ils eussent à peine senti la domination étrangère. L'administration intérieure était tout entière entre leurs mains; elle était exercée par le grand prêtre, entouré d'un conseil d'anciens, qui, à partir du IIe siècle, porta le nom de sanhédrin. De temps à autre, ils pâtirent des expéditions entreprises par les successeurs de Séleucus pour revendiquer leurs droits. C'est seulement après un siècle, par la bataille de Paneïon (198), que ceux-ci parvinrent à s'emparer définitivement de la Palestine.

Pendant les dernières luttes, les habitants de la Terre Sainte avaient eu beaucoup de vexations à subir de la part des troupes égyptiennes, de sorte qu'ils reçurent avec enthousiasme le vainqueur, Antiochus III le Grand. Celui-ci les dédommagea par de grands privilèges; il leur accorda pleine liberté pour le culte et exempta de tout impôt les prêtres ainsi que les anciens et tous ceux qui, dans les trois années suivantes, s'établiraient à Jérusalem.

La fortune, qui avait souri à Antiochus III dans ses démêlés avec les Lagides, ne lui resta pas fidèle dans sa guerre avec les Romains, qui commençaient à s'immiscer dans les affaires d'Asie. Par la bataille de Magnésie (190), il perdit l'Asie Mineure jusqu'au Taurus. Il lui fallut livrer des otages, parmi lesquels son fils, le futur Antiochus IV, et payer pendant douze ans un tribut très lourd. Pour faire face à ces charges, il voulut s'emparer des trésors des temples païens; mais il fut tué au cours de cette entreprise.

Son fils Séleucus Philopator fut d'abord, comme son père, très favorable aux Juifs; il leur payait même les frais du culte. Cependant la dette que son père lui avait laissée le rendit avide des trésors du sanctuaire de Jérusalem, sur lesquels l'intendant du temple, Simon, intrigant contre le pieux grand prêtre Onias III, avait attiré l'attention du roi. Pour les obtenir, il envoya son chancelier Héliodore; mais celui-ci fut miraculeusement empêché de pénétrer dans le temple, II Macch. 3. De retour à Antioche, Héliodore mit à mort son souverain et s'empara du trône. Mais le frère de Séleucus, Antiochus, revenu de Rome, où il venait d'être remplacé par son frère Démétrius, accourut et chassa l'usurpateur. Ce succès rapide lui valut le surnom d'Épiphane. C'est lui dont la politique provocante allait causer le soulèvement macchabéen.

II. — Les guerres macchabéennes.

Depuis l'expédition d'Alexandre, il y avait en Judée un groupe de plus en plus nombreux d'hellénophiles, qui se recrutaient parmi les nobles et les riches, surtout parmi l'aristocratie sacerdotale. A l'avènement d'Antiochus, ce parti se crut assez fort pour accélérer, avec l'aide du gouvernement syrien, l'hellénisation de la nation. Soutenu par lui, Jason, frère du grand prêtre Onias, offrit une forte somme à Antiochus pour obtenir le souverain pontificat et l'autorisation de construire un gymnase grec à Jérusalem. Le roi céda volontiers à ce désir.

Onias fut donc destitué et Jason transforma la vie de la capitale à la grecque. Bientôt des jeux olympiques avaient lieu dans la palestre, auxquels des Juifs prenaient part tout nus, honteux seulement de porter en leur chair le signe de l'alliance et auxquels les prêtres eux-mêmes assistaient avec un tel zèle qu'ils en oubliaient leur service au temple.

Trois ans après, Ménélas, frère de Simon, offrit à Antiochus pour le souverain pontificat une somme encore plus grande que Jason et supplanta celui-ci. Arrivé au pouvoir, Ménélas osa mettre à mort Onias et faire main basse sur les vases précieux du temple; en outre, son frère, qui le remplaça pendant son absence, commit des exactions à Jérusalem pour se procurer l'argent promis à Antiochus.

Sur ces entrefaites, le bruit s'étant répandu qu'Antiochus était mort au cours d'une expédition en Égypte — car les hostilités entre les Lagides et les Séleucides avaient recommencé — les Hiérosolymitains se soulevèrent contre Ménélas et Jason revint pour reprendre le poste perdu. Cependant Antiochus rentrait victorieusement d'Égypte : il profita de son passage à travers la Terre sainte pour châtier la ville rebelle (170). Il fit tuer beaucoup d'habitants et pilla le temple.

Deux ans plus tard, à l'occasion d'une seconde expédition en Égypte, le roi se montra encore plus cruel envers les Juifs.

Obligé par les Romains d'évacuer l'Égypte, il voulut s'en dédommager sur les Juifs : Jérusalem connut à nouveau de terribles massacres et les morts furent remplacés par des étrangers. Pour empêcher toute résistance, les murs de la ville furent détruits et une forte acropole construite sur le mont Sion, qui fut occupé dorénavant par une garnison syrienne.

Allant plus loin, Antiochus défendit sous peine de mort l'exercice de la religion juive, en particulier l'observation du sabbat et la circoncision, et prescrivit des sacrifices en l'honneur des divinités païennes. Le 15 décembre 168, eut lieu « l'abomination de la désolation » dont parle Daniel, 11, 31 : sur l'autel des holocaustes, un sacrifice fut offert à Zeus Olympique. Nous savons par le second livre des Macchabées avec quel courage la plupart des Juifs s'opposèrent à cette violation de leurs droits les plus sacrés; avec beaucoup d'autres, le nonagénaire Éléazar et les sept frères Macchabées moururent martyrs.

De passive la résistance allait bientôt devenir active et une des luttes les plus héroïques de l'histoire religieuse s'engagea. Elle commença dans la petite ville de Modin. Un fonctionnaire syrien ayant ordonné un sacrifice païen, le prêtre Mathathias s'y refusa et, lorsqu'un Juif apostat voulut sacrifier, il le tua ainsi que le fonctionnaire royal. Il s'enfuit alors avec ses cinq fils dans les montagnes et réunit autour de lui tous ceux qui étaient prêts à défendre leur religion, surtout un cercle de zélés nommés *chasidim* (= pieux), parmi lesquels se trouvaient surtout des scribes. Ils parcoururent le pays, détruisant les autels païens et mettant à mort les Juifs infidèles.

Mathathias mourut bientôt (167). Son fils aîné Judas se mit à la tête des insurgés. A cause de ses succès foudroyants, on le surnomma bientôt Macchabée (Martel). Il remporta immédiatement deux brillantes victoires. Antiochus envoya contre lui une grande armée : Judas, dont les troupes s'étaient accrues, l'attaqua près d'Emmaüs et la battit complètement (165). L'année suivante, une armée encore plus forte envahit la Terre Sainte : elle fut également mise en déroute. Après ce

succès, Judas put s'emparer de Jérusalem, à l'exception de l'acropole; il purifia le temple et érigea un nouvel autel des holocaustes. Le 15 décembre 165, le même jour où trois ans auparavant le premier sacrifice païen avait souillé le sanctuaire, celui-ci fut solennellement rendu au culte de Jahvé.

Judas entreprit ensuite plusieurs expéditions dans les pays voisins qui s'étaient montrés hostiles aux Juifs. Pour mieux protéger les coreligionnaires qui y demeuraient, surtout ceux de la Galilée et de la Transjordanie, il les transplanta en Judée.

Les opérations contre les Juifs n'avaient pas été dirigées par Antiochus en personne, mais principalement par son lieutenant Lysias. Le roi lui-même était parti en campagne dans les pays situés au-delà de l'Euphrate, où il mourut (164). Judas assiégeait alors la garnison de l'acropole. Celle-ci ainsi que le parti helléniste demanda du secours à Antioche. Lysias, qui était devenu le tuteur du jeune roi Antiochus V Eupator, prit la tête d'une armée, qui cette fois triompha des insurgés et mit le siège devant Jérusalem. Mais, à cause des révoltes survenues en Syrie, Lysias dut retourner à Antioche. Avant son départ, il accorda aux Juifs le libre excercice de leur religion et fit tuer le grand prêtre Ménélas, qui avait été la cause de tous ces troubles.

Le but de l'insurrection macchabéenne était donc atteint. Cependant la paix ne se réalisa pas. Elle fut empêchée par le parti hellénophile de Jérusalem, qui voulait s'emparer de nouveau du pouvoir détenu par Judas.

Entre temps, à Antioche, un changement de règne avait eu lieu. Démétrius revint de Rome et fit exécuter Antiochus V ainsi que Lysias. Le juif Alcime, de la famille aaronite, pria le nouveau souverain de lui accorder le poste vacant de grand prêtre et demanda sa protection pour les hellénistes. Nommé pontife, il sévit aussitôt, avec le secours de troupes syriennes, contre les Juifs pieux.

Judas dut recommencer la lutte. Encouragé par deux victoires remportées sur Nicanor, que le roi avait envoyé pour

soutenir Alcime, il résolut d'obtenir l'indépendance de son peuple comme garantie de la liberté religieuse. Il s'adressa même aux Romains et conclut une alliance avec eux. Mais, avant que ceux-ci pussent lui venir en aide, une nouvelle armée plus puissante était dirigée contre les Juifs. Devant la supériorité des forces ennemies, huit cents hommes seulement restèrent fidèles à Judas, qui succomba dans une bataille désespérée (161). On a dit avec raison qu'il a été le dernier héros d'Israël; car c'est grâce à lui que le judaïsme palestinien n'a pas été écrasé.

Jonathas prit la place de son frère; mais, comme il n'avait pas les moyens d'oser de grandes entreprises, les hellénistes purent transitoirement relever la tête. Peu à peu cependant sa situation se fortifia et, dans les luttes qui éclatèrent bientôt après (153) entre Démétrius Ier et un prétendant nommé Balas, les deux rivaux renchérirent de promesses pour s'assurer l'alliance de Jonathas. Celui-ci prit parti pour Balas, qui lui offrit la dignité de grand prêtre et lui envoya la pourpre et un diadème d'or. Dorénavant les deux dignités de prince et de grand prêtre étaient liées à la maison des Macchabées.

Dans la suite, Jonathas sut encore davantage exploiter la faiblesse de l'État syrien. Lorsque, en 145, Démétrius II réussit à monter sur le trône de son père, il obtint de lui de grandes franchises en matière d'impôt et agrandit le territoire juif de trois districts samaritains. A l'occasion des troubles causés bientôt après par le général Tryphon, qui s'empara de la couronne pour le fils de Balas, Jonathas consolida son pouvoir, au point de devenir suspect à l'usurpateur, qui le fit saisir par ruse et massacrer (143).

Simon, le dernier survivant des fils de Mathathias, acheva l'œuvre de ses frères avec cette prudence que vantait déjà son père, I Macch. 2, 65. Il prit parti contre Tryphon pour soutenir Démétrius, qui, en récompense, reconnut l'indépendance de l'État juif et lui accorda l'exonération de tout tribut. Immédiatement après, Simon conquit l'acropole de Jérusalem.

Le peuple reconnaissant lui donna, dans une grande assemblée, le titre héréditaire de prince et de grand prêtre, qui fut reconnu par les Romains auxquels Simon avait envoyé une ambassade (141) et par Antiochus VII, successeur de Démétrius II. Simon inaugura ainsi une nouvelle dynastie, qu'on a nommée, en souvenir d'un des ancêtres de Mathathias, la dynastie des Asmonéens. Une ère de tranquillité commença sous Simon. Malheureusement, comme tous ses frères, il mourut de mort violente, assassiné par son gendre avec deux de ses fils (135).

III. — **La dynastie asmonéenne.**

Jean Hyrcan (135-104), le seul fils survivant de Simon, obtint le pouvoir. La politique extérieure de son long règne ne fut d'abord pas heureuse. Car, lorsqu'il eût rétabli ses affaires, Antiochus VII subjugua la Palestine et Jean devint son vassal. A sa mort, Jean redevint indépendant et, profitant de la faiblesse des successeurs d'Antiochus, il déploya une grande activité guerrière, surtout contre les Samaritains; il détruisit Sichem et Samarie ainsi que le temple du Garizim; il étendit son territoire à l'est et au sud.

A l'intérieur, la politique de Jean Hyrcan fut marquée par une volte-face des plus importantes. Petit à petit deux partis s'étaient formés à Jérusalem, celui des Pharisiens et celui des Sadducéens, celui-là surtout représenté par les plus zélés des scribes, celui-ci par les aristocrates de la hiérarchie sacerdotale.

Nous n'avons pas de renseignements positifs sur leur origine. Ces deux groupes semblent s'être formés simultanément à l'époque macchabéenne. Les livres des Macchabées ne les mentionnent pas encore. Mais ils existent déjà plus ou moins nettement constitués pendant les combats des fils de Mathathias. Les *chasidim*, qui formaient l'appui le plus solide des Macchabées, sont sans aucun doute les mêmes qui portent

plus tard le nom de Pharisiens. Ils se distinguaient par un grand zèle pour la Loi et par la résistance absolue à toute infiltration païenne. Par contre, ceux des prêtres qui avaient favorisé sous Antiochus Épiphane l'introduction des mœurs et des idées helléniques sont, en principe sinon au sens strict du mot, les premiers Sadducéens.

Les Pharisiens ne formaient ni un parti politique, ni une secte religieuse. Ils étaient simplement ceux qui voulaient réaliser de la façon la plus parfaite la sainteté prescrite par la Loi, les représentants outranciers et intransigeants du légalisme tel qu'il se manifestait depuis la réforme d'Esdras et de Néhémie. La haine contre le paganisme et l'affection pour la Loi qui distinguent tout le judaïsme étaient poussées par les Pharisiens jusqu'à l'exclusivisme le plus extrême. C'est pourquoi le parti pharisaïque se composait surtout des scribes et de leurs partisans.

En matière politique, ils étaient plutôt indifférents. En leur qualité de piétistes, ils jugeaient la situation extérieure uniquement du point de vue religieux et regardaient comme la meilleure celle qui garantissait la plus grande facilité pour observer la Loi. Lorsque Antiochus Épiphane défendit la pratique de la religion juive, ils furent les premiers à prendre les armes; mais ils ne participèrent aux combats qu'aussi longtemps qu'il s'agit de recouvrer la liberté religieuse. Dès que les Asmonéens montrèrent des allures trop séculières, ils devinrent leurs ennemis.

Les Sadducéens avaient des tendances absolument contraires. Tandis que les Pharisiens étaient des idéalistes pieux, eux étaient des aristocrates réalistes. Malgré leur caractère sacerdotal, ils étaient presque uniquement préoccupés du pouvoir et des avantages matériels de leur position. Ils formaient un vrai parti politique. Ils s'occupaient des affaires publiques dans le but de maintenir la tranquillité de l'État et de sauvegarder ainsi leurs postes lucratifs.

C'est pourquoi ils évitaient tout conflit avec les puissances étrangères et s'assimilaient autant que possible les idées et

les mœurs païennes. Ils ne pensaient pas à renier la religion de leurs pères. Cependant ils rejetaient les lois ajoutées par les scribes à la Thora ainsi que les doctrines propres aux Pharisiens, par exemple celle de la résurrection des morts. Par là les Sadducéens s'écartaient de la foi et de la pratique religieuse de leurs contemporains et représentaient au milieu du judaïsme tardif une véritable secte. D'autant que leur conservatisme n'était pas inspiré par le désir de respecter le patrimoine séculaire et ne voulait rien savoir ni d'une sévérité excessive ni d'une doctrine trop transcendante.

Le pharisaïsme fut la réaction du judaïsme contre ces tendances libérales. Aussi les Pharisiens étaient-ils très populaires, tandis que les aristocrates du sacerdoce étaient souvent détestés. Bien que les Sadducéens fussent les plus nombreux dans le sanhédrin et eussent en main le pouvoir, « lorsqu'ils exerçaient quelque magistrature, ils se dirigeaient quand même d'après les exigences des Pharisiens, parce que, dans le cas opposé, la foule ne les aurait pas supportés », *Antiqu.*, XVIII, 1, 14.

Cependant il serait faux de conclure que les Pharisiens représentaient un parti démocratique. Ils se séparaient systématiquement de la masse du peuple et le dédaignaient à cause de son impureté rituelle et de sa négligence dans l'observation de la Loi. Ils évitaient tout contact avec lui, défendaient les mariages avec ses membres. C'est pourquoi ils furent stigmatisés du nom de « séparatistes » *(perischim)*. Si le peuple les vénérait malgré tout, c'est parce qu'il admirait leur zèle pour la Thora et leur sainteté extérieure.

C'est sous le règne de Jean Hyrcan que ces deux partis apparaissent nettement groupés et expressément désignés par les noms qu'ils ont gardés dans l'histoire. Parce que celui-ci se conduisait en prince mondain et négligeait ses devoirs de grand prêtre, les Pharisiens se séparèrent de lui. C'est pourquoi il se rapprocha du parti opposé.

Après la mort de Jean Hyrcan, un de ses fils, Aristobule (104-103), après s'être débarrassé de ses frères, prit pour la

première fois le titre de roi des Juifs. Il conquit la Galilée et donna ainsi à son royaume la même étendue que celui de David. Il mourut au bout d'un an.

Sa veuve épousa l'aîné de ses beaux-frères, Alexandre Jannée (103-76), qui devint ainsi roi. Ce personnage est le plus triste représentant de la dynastie asmonéenne. Sans doute il eut des guerres heureuses. Au sud, il soumit les Iduméens; au nord, il pénétra jusqu'au lac Mérom; à l'ouest, il conquit toutes les villes non encore soumises, à l'exception d'Ascalon, et à l'est presque toute le Transjordanie.

Malgré ces succès, il fut impopulaire à cause de son immoralité. Insulté pendant qu'il pontifiait à la fête des Tabernacles, il fit massacrer six mille hommes. Bientôt après, les Pharisiens soulevèrent le peuple contre lui et pendant six ans la guerre civile sévit. Les Pharisiens appelèrent finalement à leur secours le roi syrien Démétrius III. Alexandre fut battu près de Sichem. Bien des Juifs cependant, craignant le joug syrien, se mirent finalement de son côté, de sorte qu'il reprit le dessus et entra glorieusement à Jérusalem, où il fit crucifier huit cents Pharisiens. Épuisé par ses débauches, il mourut à l'âge de quarante-huit ans.

Avant d'expirer, Alexandre Jannée conseilla à sa femme Alexandra de se réconcilier avec les Pharisiens. Elle suivit cette invitation et, pendant tout son règne (76-67), ceux-ci tinrent les rênes du gouvernement. Les plus éminents des scribes obtinrent même des sièges dans le sanhédrin, à côté de l'aristocratie sacerdotale, et prirent une part importante à toute la vie politique. Pour ce motif, la tradition rabbinique célèbre le règne d'Alexandra comme l'âge d'or. Les Pharisiens pourtant abusèrent de leur pouvoir et se vengèrent de leurs anciens adversaires.

A la mort d'Alexandra, le cadet de ses fils, Aristobule II, put s'emparer du pouvoir, à l'aide des Sadducéens, et força son frère aîné, le faible Hyrcan, à y renoncer. Cependant Antipater, qu'Alexandre Jannée avait institué gouverneur de l'Idumée, excita Hyrcan contre Aristobule et gagna à sa cause

le roi arabe Arétas, chez lequel le détrôné se réfugia. Arétas entra en guerre avec Aristobule, qui dut chercher asile dans l'acropole de Jérusalem.

A cette époque, Pompée traversait victorieusement l'Asie antérieure, qu'il commençait à soumettre définitivement à Rome. Après avoir conquis l'Arménie et triomphé de Mithridate, il manda en Syrie (65) son général Scaurus, qui conquit la région et détrôna le dernier Antiochus. Les deux prétendants juifs lui envoyèrent des ambassades. Il se décida pour Aristobule, de sorte qu'Arétas et Hyrcan levèrent le siège de l'acropole.

En 63, Pompée arriva personnellement à Damas. Il ne prit d'abord parti ni pour l'un ni pour l'autre des deux candidats qui briguaient le trône de Jérusalem. Mais, par suite de la tenue suspecte d'Aristobule, il s'approcha de Jérusalem. Les partisans d'Hyrcan lui ouvrirent les portes, tandis que ceux d'Aristobule se retiraient dans le temple, où ils se défendirent pendant trois mois. Finalement Pompée surmonta leur résistance et pénétra dans le sanctuaire pendant le sacrifice; il fit massacrer les prêtres ainsi que douze mille personnes.

En conséquence, tous les territoires conquis par les derniers Asmonéens furent enlevés au vaincu, la Judée soumise à l'impôt et incorporée à la nouvelle province de Syrie. Hyrcan fut institué grand prêtre, Aristobule avec ses fils emmené à Rome pour prendre part au cortège triomphal de Pompée.

BIBLIOGRAPHIE

L'ouvrage classique pour l'époque grecque et romaine est E. SCHUERER, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, t. I-III, 4e éd., 1901-1909; t. I réimprimé en 1920.

J. FELTEN, *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, t. I-II, 1910.

G. RADET, *Alexandre le Grand*, 1931; P. JOUGUET, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, 1926; A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des*

Séleucides, 1913-1914; L.-H. VINCENT, *La Palestine dans les papyrus ptolémaïques de Gerza*, dans *Revue biblique*, 1920, p. 162-202.

F. DE SAULCY, *Histoire des Macchabées ou princes de la dynastie asmonéenne*, 1880; F.-M. ABEL, *Topographie des campagnes machabéennes*, dans *Revue biblique*, 1923-1926.

L.-G. HŒLSCHER, *Der Sadduzaismus*, 1906; R. TRAVERS HERFORD, *Les Pharisiens*, 1928.

CHAPITRE V

PÉRIODE ROMAINE

I. Les derniers Asmonéens et la dynastie hérodienne. — II. Les procurateurs de la Palestine et la guerre juive. — III. Les dernières insurrections.

I. — Les derniers Asmonéens et la dynastie hérodienne.

PENDANT les premières années du pontificat d'Hyrcan II, Alexandre, un des fils d'Aristobule II, qui s'était évadé au cours du voyage à Rome, et plus tard son père lui-même essayèrent de reprendre le pouvoir. Pour empêcher de pareilles tentatives, le proconsul de Syrie, Gabinius, démembra la Judée en cinq districts (57). Son successeur Licinius Crassus pilla le temple.

En 49, la guerre civile éclata entre Pompée et César : Antipater et Hyrcan prirent parti pour ce dernier. Aussi, lorsqu'après la bataille de Pharsale et la mort de son rival (48), il vint en Syrie (47), César rendit-il à Hyrcan le plein pouvoir politique, en annulant les mesures prises par Gabinius et en le nommant ethnarque. Cependant il plaça au-dessus de lui comme procurateur Antipater. Celui-ci profita immédiatement de sa position pour établir ses deux fils Phasaël et Hérode gouverneurs de Judée et de Galilée. Lorsque, en 41, à la suite de l'assassinat de César (44), Antoine devint, par la bataille de Philippes, le maître de l'Asie, il confirma dans leur

poste les deux fils d'Antipater et leur donna le titre encore plus honorifique de tétrarques.

Un an après, les Parthes envahirent toute l'Asie antérieure. Le second fils d'Aristobule II, Antigone, reçut d'eux le trône de Jérusalem. Hérode eut le temps de s'enfuir, tandis qu'Hyrcan et Phasaël étaient saisis par ruse. Phasaël se suicida et Hyrcan fut emmené par les Parthes. Hérode se rendit à Rome et réussit à se faire nommer par le Sénat roi de Judée. Après deux ans de luttes contre les Parthes et les insurgés du pays, il put faire son entrée à Jérusalem. Antigone fut fait prisonnier et envoyé à Antioche, où il fut plus tard décapité. Ainsi finit la dynastie asmonéenne.

Afin de plaire aux Juifs, Hérode s'était peu auparavant marié avec une petite-fille d'Hyrcan II, Mariamne. Bientôt après, sur les instances de sa belle-mère, il institua grand prêtre Aristobule, frère de Mariamne; mais, la même année, il le fit tuer par jalousie.

Par la bataille d'Actium (31), Auguste supplanta Antoine et devint seul chef de l'empire romain. Bien qu'Hérode fût le protégé d'Antoine, il sut gagner les faveurs d'Auguste. Celui-ci lui laissa le diadème royal et lui confirma tous ses pouvoirs, de sorte qu'il fut constamment un vassal soumis des Romains.

Sous beaucoup de rapports, le long règne d'Hérode (37-4)[1] fut brillant. Par sa diplomatie habile et ses entreprises guerrières, le nouveau souverain consolida son trône et doubla presque son territoire, surtout au nord et au-delà du Jourdain. Il développa le commerce et l'agriculture, se fit le Mécène des arts et des sciences en favorisant la civilisation hellénique, entreprit de grandes constructions, en particulier l'embellissement et l'agrandissement du temple.

Si pour tout cela il fut surnommé le Grand, il s'est d'autre

1. On sait que le point de départ de l'ère chrétienne, par suite d'une erreur de chronologie, est en retard de plusieurs années sur la date de la naissance du Christ. Bien que Jésus soit né « aux jours du roi Hérode », Matth. 2, 1, celui-ci est mort l'an 4 avant l'ère chrétienne.

part rendu odieux par sa cruauté comme peu de souverains l'ont su faire. A tour de rôle, il fit massacrer tous les descendants de la famille asmonéenne et beaucoup de membres de la sienne, même Mariamne et trois de ses fils. Il commit un grand nombre d'autres atrocités; une des dernières fut le meurtre des enfants de Bethléem.

D'après le testament d'Hérode, son royaume fut partagé, du consentement des Romains, entre trois de ses fils. Archélaüs reçut l'Idumée, la Judée et la Samarie; Hérode Antipas, la Galilée et la Pérée; Philippe, les territoires du nord, Gaulanitide, Trachonitide etc. Ce dernier put seul jouir d'un règne paisible jusqu'à sa mort (34). Les deux autres avaient hérité d'une bonne part des vices paternels.

Archélaüs, accusé par les Juifs auprès de l'empereur, fut bientôt (en 6) destitué et envoyé en exil. Ses sujets, surtout les Pharisiens, en lui intentant ce procès au tribunal de Rome, espéraient avoir, sous le gouvernement direct des Romains, une plus grande liberté. Ils devaient bientôt s'apercevoir du contraire. Les procurateurs auxquels la Judée fut livrée dans les années 6-41 les opprimèrent d'une façon cruelle. Déjà, sous le premier d'entre eux, l'indignation se montra ouvertement et les plus fanatiques des Pharisiens formèrent le parti des zélotes, dans le but de soulever le peuple contre les tyrans romains. Le plus dur de tous fut Ponce Pilate (26-36).

Hérode Antipas régna plus longtemps qu'Archélaüs. C'est lui qui fit décapiter Jean-Baptiste et c'est devant son tribunal que Jésus dut comparaître. Son mariage incestueux avec la femme de son frère l'entraîna dans une guerre désastreuse avec le beau-père de sa première épouse, Arétas roi des Arabes, et causa indirectement sa destitution par Rome en 39.

Un petit-fils d'Hérode le Grand lui succéda, savoir Hérode Agrippa I^{er}, auquel Caligula avait déjà donné le district de Philippe. L'année suivante, Agrippa reçut encore de Claude les provinces gouvernées par Archélaüs, de sorte que dans sa main tous les territoires qui avaient composé le royaume d'Hérode le Grand furent encore une fois réunis. Agrippa

s'employa de son mieux à gagner les sympathies des Juifs. Il favorisa les Pharisiens, déploya un grand zèle pour la Loi et le culte. Pour être agréable à la Synagogue, il persécuta la jeune Église chrétienne, fit mettre à mort l'apôtre Jacques le Majeur et jeta saint Pierre en prison. Son règne ne dura que trois ans : il mourut subitement en 44.

II. — Les procurateurs de la Palestine et la guerre juive.

Agrippa Ier fut remplacé par son jeune fils Agrippa II. Mais les Romains ne confièrent à celui-ci que quelques parcelles du royaume paternel, très éloignées de Jérusalem. Ils joignirent de nouveau la Palestine à la province de Syrie.

Les sept procurateurs qui gouvernèrent le pays de l'an 44 jusqu'au commencement de la guerre juive firent, si l'on peut dire, l'impossible pour amener le peuple à l'exaspération et à l'émeute. Aussi, à partir du quatrième, Félix, y eut-il des soulèvements continuels. A côté des zélotes se groupèrent les *sicaires*, c'est-à-dire des assassins qui tuaient traîtreusement les Romains et leurs amis. A ces fanatiques s'associaient de faux prophètes et des pseudo-messies qui trompaient le peuple.

Après le gouvernement paisible de Festus vinrent deux vrais monstres, Albinus et Gessius Florus. Sous ce dernier, la rage des Juifs atteignit au paroxysme. Les zélotes, guidés par Éléazar, fils du grand prêtre Ananias, en profitèrent pour déclencher la guerre contre Rome (66). Ils dressèrent leur camp dans le temple même et s'emparèrent de l'importante forteresse de Masada, située au sud du pays. En vain le parti de l'ordre, auquel appartenaient les princes des prêtres et même les plus intelligents et les plus estimés des Pharisiens, prévoyant une catastrophe certaine, essaya-t-il d'étouffer la révolte. Grâce à une victoire remportée sur le gouverneur de Syrie, le parti de la guerre prit le dessus. On organisa systématiquement la résistance dans tout le pays. La défense de

la ville fut confiée au grand prêtre Ananias et à Joseph ben Gorian; celle de l'Idumée à Éléazar et celle de la Galilée à Josèphe, le futur historien.

Au printemps de 67, Néron envoya Vespasien et Titus pour réduire l'insurrection. Ils envahirent la Galilée et la conquirent en quelques mois. Josèphe lui-même fut fait prisonnier. A la suite de ce premier échec, une guerre civile sanglante divisa Jérusalem. Les plus fanatiques des zélotes, conduits par Jean de Giscala, vouèrent à la mort les principaux chefs, entre autres le grand prêtre, et des milliers de suspects. En même temps, ils se livrèrent aux plus infâmes débauches. Les hommes d'ordre se défendirent à l'aide des Iduméens qu'ils appelèrent à leur secours et du meneur juif Simon bar Giora avec sa bande. Les modérés parmi les scribes se réfugièrent en grande partie auprès des Romains, en particulier le disciple préféré de Hillel, Rabbi ben Zakkaï, que son maître avait nommé le père de la génération future, et se fixèrent à Jamnia.

Profitant de la discorde des Juifs, les Romains s'avancèrent de plus en plus dans le pays et, dès 68, commencèrent les préparatifs du siège de Jérusalem. La mort de Néron (9 juin 68) et la proclamation de Vespasien comme empereur retardèrent les opérations. Titus les reprit dans l'été de 69. Entre temps, à Jérusalem, les partis, qui, par suite d'une scission des zélotes, étaient au nombre de trois, se déchiraient de la façon la plus atroce. Titus leur laissa le temps de s'affaiblir par leurs luttes fratricides et ne commença le siège que quelques jours avant la Pâque de 70. L'attaque des légions romaines mit un terme à la discorde intérieure de la ville et tous se réunirent pour la résistance la plus acharnée. Cependant les trois enceintes tombèrent l'une après l'autre. Malgré cette situation désespérée et la famine qui sévissait, les assiégés, qui s'attendaient à une intervention du ciel, refusèrent de se rendre. Finalement, le 6 avril 70, le temple lui-même, qui avait formé le dernier rempart, s'écroulait, incendié par un soldat, écrasant sous ses ruines des milliers de réfugiés.

III. — Les dernières insurrections.

La destruction de Jérusalem marque la fin de l'État juif. Cependant le judaïsme gardait encore assez de force pour se soulever contre ses oppresseurs.

Déjà sous Trajan, entre 115 et 117, des révoltes de Juifs avaient lieu en différents endroits de l'empire, surtout en Égypte, en Cyrénaïque, dans l'île de Chypre et en Mésopotamie. Les victimes se comptèrent par centaines de mille, tant païens que Juifs. Mais, en Palestine même, l'insurrection ne fut ni aussi étendue ni aussi violente.

Sous Hadien, une vraie guerre éclata en Judée. Elle ne fut pas seulement causée par la défense de la circoncision et la fondation d'une colonie romaine à Jérusalem, mais encore par la surexcitation des espérances messianiques, provoquée par les malheurs du temps. L'agitation commença en 132, au départ de l'empereur de la côte asiatique, et s'étendit vite dans tout le pays. Jérusalem fut prise et l'indépendance proclamée. Le chef de l'insurrection fut un certain Simon, que les sources rabbiniques nomment Bar-Koziba, les auteurs chrétiens Bar-Kokéba.

Hadrien chargea un de ses meilleurs généraux, Julius Severus, de réprimer la révolte. Ce dernier ne réussit qu'au bout de trois ans : d'après Dion Cassius, il lui fallut conquérir cinquante forteresses et détruire beaucoup de villes; plus d'un demi-million de Juifs périrent et un plus grand nombre furent vendus comme esclaves. Bar-Kokéba fut tué au cours de la dernière opération. Jérusalem fut alors transformée en ville païenne et interdite aux Juifs. Sur l'emplacement du temple fut élevé un sanctuaire en l'honneur de Jupiter Capitolin.

La nation juive était définitivement déracinée du sol palestinien. Ce qui ne devait pas empêcher les Juifs de subsister comme race et de former une puissance spirituelle.

En Palestine même, les survivants s'étaient, depuis la dé-

bâcle de 70, concentrés autour des scribes établis à Jamnia. Comme il n'y avait plus ni de sanhédrin ni de sacerdoce, le pouvoir et l'influence de ces derniers devinrent absolus. Leur chef Rabbi ben Zakkaï y avait tout de suite fondé une école pour l'étude de la Loi et créé un tribunal en remplacement du sanhédrin. Son successeur Gamaliel II, petit-fils de Gamaliel Ier, le maître de saint Paul, organisa définitivement l'office synagogal; sous sa présidence, en 50, un synode fixa le canon des Écritures. Durant l'insurrection qui eut lieu sous Hadrien, le plus célèbre docteur de Jamnia, Rabbi Akiba avait appuyé Bar-Kokéba et l'avait même salué comme Messie. Son disciple, Rabbi Meïr, fonda une nouvelle école à Tibériade, qui allait dépasser encore celle de Jamnia. C'est surtout dans ces deux centres de la science juive que fut rédigée l'immense littérature rabbinique — la Mischna [1] au IIe siècle, le Talmud palestinien du IIIe au Ve siècle — qui, avec la Bible, devait alimenter la pensée et la piété du judaïsme postérieur.

BIBLIOGRAPHIE

A. RÉVILLE, *Les Hérodes et le rêve hérodien*, dans *Revue de l'histoire des religions*, 1893, p. 283-301; 1894, p. 1-24; H. WILRICH, *Das Haus des Herodes*, 1929; Dom Hilaire DUESBERG, *Le roi Hérode et autres essais*, 1932; F. DE SAULCY, *Les derniers jours de Jérusalem*, 1866.

1. Après Akiba et Meïr, le rédacteur définitif en fut Rabbi Juda ha-Nasi.

CHAPITRE VI

LA DIASPORA

I. Développement et étendue. — II. Situation politique et sociale. — III. Situation religieuse. — IV. Propagande auprès des païens. — V. Influence du milieu païen.

Au moment de l'effondrement de l'État juif, les Hébreux palestiniens n'étaient, depuis longtemps, plus les seuls à représenter la descendance d'Abraham. Israël avait déjà débordé le sol de sa patrie et tenait une place importante dans la plupart des autres pays.

I. — Développement et étendue.

A partir de l'exil, en effet, les Juifs se rencontrent dans tout le monde civilisé, mêlés aux peuples sans se confondre avec eux. Vers l'an 150 avant J.-C., les plus anciens oracles sibyllins pouvaient dire que « toute terre et toute mer est pleine des Juifs », III, 271. Parlant de l'époque de Sylla (85 avant J.-C.), Strabon écrit : « Ils ont envahi toutes les cités et il serait difficile de trouver un endroit qui n'ait pas accueilli la race juive ou ne soit pas occupé par elle ».

Les origines de la Diaspora remontent à l'exil assyrien et babylonien. Tandis que les tribus du nord transplantées par Sargon (722) furent absorbées par l'entourage païen, celles du sud formèrent à Babylone une Diaspora qui sut résister au milieu. Elle fut bientôt florissante; car les Juifs pouvaient

librement pratiquer leur religion. Le gouvernement perse leur fut encore plus favorable, de sorte qu'en 538 la plupart des exilés ne retournèrent pas dans leur patrie. De la Babylonie ils se répandirent vers le nord; Artaxerxès III déporta sur les bords de la mer Caspienne beaucoup de Judéens. Au temps de Jésus-Christ, les Juifs étaient très répandus dans toutes ces contrées. Chaque année, quand ils apportaient à Jérusalem l'argent pour le temple, ils formaient un cortège de plusieurs milliers de personnes. Quelques années après la mort de Tibère (14-37 après J.-C.), par suite d'une émeute, cinquante mille Juifs y furent massacrés. Plus tard, ils habitèrent surtout les villes de Naharda et de Nisibe. Pendant le règne de Claude (41-54), le roi de cette dernière ville, Izate d'Adiabène, se convertit même au judaïsme avec sa famille. Les écoles des scribes babyloniens rivalisèrent continuellement avec celles de la Palestine. Le célèbre rabbin Hillel venait de Babylone; un Talmud spécial, dit Talmud babylonien, y fut élaboré comme pendant du Talmud palestinien.

Les Israélites étaient encore plus nombreux en Syrie, où les Séleucides les attirèrent par leurs promesses. Séleucus Ier leur accorda dans Antioche les droits de citoyen. Les Romains les leur confirmèrent. A Damas, où les Juifs possédaient plusieurs synagogues, dix mille furent tués lors de la guerre judaïque.

De la Syrie ils pénétrèrent en Asie Mineure. Les Actes y mentionnent un bon nombre de communautés juives et Philon rapporte qu'il y avait des Juifs dans chaque ville. A Éphèse et dans toutes les villes ioniennes, ils avaient le droit de bourgeoisie. En d'autres endroits, ils reçurent par des décrets de César et d'Auguste de grands privilèges; partout ils avaient le libre exercice de leur culte.

L'Égypte surtout fut le foyer de la Diaspora. D'après les papyrus d'Éléphantine, l'établissement permanent des Juifs sur les bords du Nil avait commencé dès avant l'assassinat de Godolias. C'est surtout depuis Alexandre que l'Égypte vit affluer les Juifs. Ils s'établirent principalement à Alexandrie, où ils reçurent les mêmes droits que les Grecs. Les Lagides

leur attribuèrent un quartier spécial et ils arrivèrent à former une corporation politique indépendante avec un ethnarque à leur tête.

Pendant les guerres macchabéennes, beaucoup d'habitants de la Palestine émigrèrent en Égypte. Onias IV, fils du grand prêtre Onias III, fut de ce nombre et obtint de Ptolémée VI la permission de construire à Léontopolis un temple, où fut installé un culte régulier qui dura jusqu'en 73 après Jésus-Christ.

Lorsque les Romains prirent possession de l'Égypte, il y avait sur les bords du Nil un million de Juifs. A Alexandrie, la population israélite formait un tiers des habitants. Auguste institua (11 après J.-C.) un sénat juif de soixante et onze anciens, qui devaient assister l'ethnarque. A cause de cette situation privilégiée, les relations des Juifs avec les autres citoyens d'Alexandrie n'étaient pas très bonnes. Plusieurs fois, ils eurent à soutenir des persécutions sanglantes, en particulier sous Caligula (37-41) qui les priva de tous leurs droits. Claude (41-54) reconnut de nouveau leurs privilèges. Sous Néron (54-68), cinquante mille Juifs furent massacrés à Alexandrie.

A l'ouest de l'Égypte, les Juifs se fixèrent en Cyrénaïque. Déjà Ptolémée Ier y avait créé des colonies juives, à qui il avait accordé les droits civiques. Dans cette province, ils furent très séditieux. Ils s'y révoltèrent à la fin de la guerre judaïque et surtout sous Trajan; ce dernier soulèvement fit plus de deux cent mille victimes.

L'Europe ne resta pas non plus fermée aux Israélites. Ils mirent le pied d'abord sur le sol grec. D'après I Macch. 15, 23, il y avait, dès 150 avant J.-C., une colonie juive considérable à Sparte. Saint Paul rencontre des Juifs partout dans l'Hellade et Philon les mentionne dans tous les principaux districts grecs et macédoniens.

Le premier établissement des Juifs en Italie et à Rome date probablement du commencement du dernier siècle avant J.-C. En 62, Cicéron, dans son *Pro Flacco*, mentionne que,

tous les ans, de l'argent est envoyé d'Italie pour le temple de Jérusalem; pendant ce discours beaucoup de Juifs entouraient la tribune. La colonie juive de Rome devint importante par les nombreux esclaves que Pompée y transporta (63 avant J.-C.). La plupart y obtinrent bientôt la liberté et, par là-même, le titre de citoyens romains. Ils habitaient sur la rive droite du Tibre. César leur permit de se réunir conformément à leurs croyances et coutumes. Auguste leur fut également très bienveillant. De son temps, il y en avait à Rome huit mille. Ils jouissaient des privilèges qu'ils avaient dans tout l'empire. Ils ne formaient pas, comme à Alexandrie, une seule association, mais plusieurs. On en connaît jusqu'ici sept, dont chacune avait sa synagogue et ses chefs. Les écrivains romains, surtout les poètes, parlent des Juifs avec le plus grand mépris. Deux fois, sous Tibère et sous Claude, ils furent momentanément chassés de Rome et privés de leurs droits.

D'après les inscriptions, des Juifs se trouvaient également, dès l'époque romaine, dans les Gaules et en Espagne.

II. — **Situation politique et sociale.**

La situation extérieure des Juifs ainsi dispersés fut très différente suivant les époques et les pays. D'ordinaire, ils vivaient dans des conditions très avantageuses. Ils n'étaient pas seulement tolérés, mais possédaient de véritables droits : dans les grandes villes égyptiennes, ils étaient même autonomes. Partout ailleurs, bien qu'ils ne formassent que des colonies d'étrangers, ils jouissaient d'une parfaite liberté religieuse. Dans tout l'empire romain, leur culte fut reconnu comme *religio licita* et ils avaient obtenu des Césars trois privilèges qu'ils gardèrent même après la guerre judaïque : la dispense du service militaire à cause du repos sabbatique, la permission de ne pas paraître devant les tribunaux les jours de sabbat et l'exemption de la loi qui prescrivait le culte des empereurs. Ils étaient autorisés à exercer une juridiction

interne sur les membres de leur communauté, jusqu'au droit d'infliger des peines corporelles, et avaient la faculté d'administrer leurs propres fonds ainsi que de prélever des taxes pour le culte.

Toutes ces prérogatives devaient soulever la jalousie des autres citoyens. La tension était d'autant plus inévitable que le culte païen était non seulement déserté, mais encore méprisé par les Juifs. De là les demandes fréquentes adressées par les municipes au gouvernement en vue d'obtenir l'abolition des lois d'exemption, les émeutes sanglantes dirigées contre les Juifs et les expulsions dont ils étaient périodiquement frappés.

Malgré tout, ils surent se maintenir et exercer une influence qui dépassait de beaucoup leur proportion numérique. Par le commerce et les affaires de banque, auxquelles ils étaient, à partir du II^e^ siècle, de plus en plus mêlés, ils acquéraient de l'opulence. Sous le règne d'Hérode, Josèphe cite le juif Saramallas comme l'homme le plus riche de la Syrie. En Égypte, on les voit contracter mariage avec des familles royales. En Mésopotamie, du temps de Tibère, un Juif fut nommé par les Parthes gouverneur de Babylonie. Moins aisée et moins honorable était la situation des Juifs en Italie et particulièrement à Rome. Ils habitaient les quartiers les plus misérables de la ville. Cicéron cependant loue leur assiduité au travail et Martial relève qu'ils occupaient les meilleures places dans les bains publics.

III. — **Situation religieuse.**

Chez les Juifs de l'étranger comme chez leurs frères de Palestine, la préoccupation principale était celle de la religion. Non seulement ils ne se gênaient pas pour vivre selon la Loi, même en public, mais ils revendiquaient tous les privilèges nécessaires pour cela.

Dans l'intérêt de leur foi, ils s'isolaient du milieu païen et

formaient un cercle fermé. Comme la Thora était un code religieux et civil, toutes ces juiveries étaient des corporations civiques en même temps que cultuelles. Dès qu'il y avait quelque part des familles juives, elles s'organisaient et, quand elles devenaient nombreuses, elles construisaient un édifice pour abriter leurs réunions.

A la Diaspora semble due la création de la synagogue, qui y remplaçait le temple. Les premiers renseignements certains sont fournis par des papyrus grecs, d'après lesquels il y avait déjà des synagogues en Égypte dans la seconde moitié du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Dans la Palestine, le besoin de synagogues ne se fit guère sentir dans les premiers siècles qui suivirent l'exil. Plus tard seulement, lorsque les guerres des Asmonéens eurent agrandi l'État juif, quand surtout l'œuvre des scribes se fut développée, cette organisation s'introduisit également en Palestine.

L'office synagogal était la principale pratique religieuse de la Diaspora. Il comportait la lecture régulière de la Loi et des prophètes, le chant des Psaumes et une instruction. Cette institution est de la plus haute importance. C'est, en effet, la synagogue qui a fait des idées et des pratiques juives un ferment capable de pénétrer la masse du peuple et non pas seulement quelques scribes savants. Grâce à elle, le sabbat n'était pas un simple jour de repos, mais se transformait en un jour de sanctification. L'office synagogal est devenu le modèle de l'office chrétien.

Parce que les Juifs de la dispersion comprenaient encore moins l'hébreu que ceux de Palestine, pour la lecture de la Bible, à côté de l'original, des Targums (= paraphrases) araméens étaient en usage dans la Diaspora orientale. Le texte hébreu fut même remplacé par des versions grecques en Occident.

Les dispersés observaient le repos sabbatique, les lois de pureté rituelle et la circoncision, à peu près aussi strictement que ceux de la Terre sainte. Pour le sabbat, ils étaient, d'après Philon, peut-être encore plus sévères.

Ils entretenaient des relations intimes avec Jérusalem, marquées surtout par l'envoi régulier du didrachme, que chaque Juif, à partir de sa vingtième année, avait à payer pour le culte du temple. Pour l'observation des fêtes, la Diaspora se réglait sur le calendrier émis chaque année à Jérusalem. A quoi s'ajoutaient de fréquents pèlerinages à la ville sainte.

Le zèle religieux des dispersés, qui les empêcha de s'amalgamer avec leurs concitoyens et qui partout fit d'eux une caste, leur valut l'attention, mais aussi le mépris et la haine de leurs contemporains. Ces tendances anti-sémites se révèlent pour la première fois chez le stoïcien Posidonius d'Apamée (85 avant J.-C.) et chez le rhéteur Apollonius Molon. Cicéron en est fortement imbu; de même plus tard Sénèque, Juvénal et Tacite. Naturellement c'est à Alexandrie, centre principal de la dispersion, que les Juifs trouvèrent leurs ennemis les plus acharnés, entre autres le célèbre grammairien Apion. Pour la plupart des lettrés, la religion juive était, comme l'a dit Cicéron, *Pro Flacco*, 28, une *barbara superstitio*.

IV. — **Propagande auprès des païens.**

Bien qu'isolé par la barrière de la Loi, le judaïsme faisait à travers le monde païen une grande propagande pour sa religion. Il y obtenait même de notables succès.

Parce qu'ils avaient conscience de posséder la vraie notion de Dieu et de la morale, les Juifs devaient se sentir supérieurs à leur entourage. Saint Paul a décrit cette conviction de ses anciens coreligionnaires en disant : « Toi qui te donnes le nom de Juif, qui te reposes sur la Loi, qui te glorifies de Dieu, qui connais sa volonté, qui apprécies la différence des choses, étant instruit par la Loi, toi qui te flattes d'être le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des insensés, le maître des ignorants », Rom. 2, 17-20. En face de la confusion des philosophies et de l'absurdité des croyances païennes, ils relevaient la cohésion et l'élévation

de leurs doctrines. Ils vantaient l'âge de leur sagesse, bien plus vénérable que celui de la philosophie grecque : d'après eux, Héraclite aussi bien que Platon étaient des disciples de Moïse, dont ils avaient connu les écrits.

Convaincus de la valeur incomparable de leur foi, les Juifs se livraient pour elle à un ardent prosélytisme. Le Christ ne dit-il pas des Pharisiens, Matth. 27, 15, qu'ils courent la terre et la mer pour faire un prosélyte? Plus zélés encore étaient les missionnaires de la Diaspora, à qui Horace prêtait par manière de raillerie le langage suivant :

Nam multo plures sumus ac veluti te
Judaei cogemus in hanc concedere turbam [1].

Le monde gréco-romain du premier siècle avant Jésus-Christ offrait un terrain propice à l'apostolat juif. Beaucoup de païens étaient sympathiques aux cultes étrangers; la sagesse de l'Orient était en vogue; la pureté et la hauteur de son idée de Dieu, la parfaite moralité du judaïsme ne pouvaient qu'impressionner les âmes religieuses. Et puis les Juifs savaient employer les moyens pour réussir. Une abondante littérature hellénique d'origine juive servait aux fins de la propagande. Sans renier aucun de ses principes, le judaïsme savait, au besoin, se débarrasser de son exclusivisme ordinaire et se montrer large pour gagner des adhérents.

Aussi ces efforts du judaïsme ne furent-ils pas sans résultat. Ses adversaires le reconnaissaient ouvertement. Témoin ces paroles de Sénèque : *Cum interim usque eo sceleratissimae gentis consuetudo convaluit ut per omnes jam terras recepta sit; victi victoribus leges dederunt* [2]. De leur côté, les Juifs s'en glorifiaient, non sans quelque exagération. « La Loi, disait Philon, *Vit. Mos.*, 2, 20, attire tous les hommes et les convertit, barbares et Hellènes, habitants du continent et des îles,

1. *Sat.*, I, 4, 142-143.
2. Dans saint Augustin, *De civitate Dei*, VI, 11. *P. L.*, t. XLI, col. 193.

peuples de l'Orient et de l'Occident, l'Europe et l'Asie, tout le monde habité d'un bout à l'autre ».

Saint Paul rencontre un peu partout, autour de la communauté juive, des païens qui s'y étaient plus ou moins associés, Act. 13, 16 et 43; 17, 17. A Antioche, au dire de Josèphe, *Bell. jud.*, VII, III, 3, « les Juifs attiraient constamment à leurs offices une grande foule de Grecs et dans un certain sens se les assimilaient ». Sur les femmes surtout, la religion juive exerçait un grand attrait. A Damas, la plupart étaient dévouées au judaïsme, *Bell. Jud.*, II, XX, 2. A Rome, Poppée, épouse de Néron, favorisait beaucoup les Juifs et était peut-être prosélyte. Les Juifs étaient surtout fiers de la conversion du roi Izate.

Il y avait d'ailleurs plusieurs manières pour un païen d'accepter la religion d'Israël. Ou bien il se soumettait à toutes les lois, y compris la circoncision, ou bien il observait seulement l'une ou l'autre des prescriptions judaïques plus faciles. Dans le premier cas seulement on peut parler d'une véritable conversion du paganisme au judaïsme : ceux qui entraient ainsi complètement dans la communauté juive recevaient le nom de prosélytes. L'attachement des autres au culte mosaïque était très inégal, suivant qu'ils acceptaient uniquement la croyance en un seul Dieu et assistaient à l'office synagogal ou que, en outre, ils observaient une partie plus ou moins grande des lois cérémonielles. Ces derniers, qui n'étaient pas membres de la Synagogue, étaient sans nul doute beaucoup plus nombreux que les prosélytes proprement dits.

V. — **Influence du milieu païen.**

Si le judaïsme de la dispersion a exercé sur les milieux avec lesquels il prenait contact une influence bien plus grande que l'ancien Israël, il était, en revanche, davantage exposé à l'infiltration d'idées et de mœurs étrangères. Cependant, comme la dure épreuve de l'exil avait définitivement purifié et conso-

lidé la foi et la pratique religieuse de ses membres, un danger d'altération grave n'était guère à redouter.

En effet, la religion babylonienne d'abord, bien que les Juifs aient fait un long séjour sur les bords de l'Euphrate, n'a pas laissé d'empreinte sur eux. Il faut en dire autant de la religion de l'Égypte, centre encore plus important de la Diaspora; car aucun culte idolâtre n'a été plus méprisé par les Juifs.

Tout autre, par contre, était la situation des Juifs par rapport au parsisme. Car c'est grâce à la bienveillance de Cyrus et de ses successeurs que le retour d'Israël en Palestine et sa restauration purent avoir lieu. Pendant deux siècles, les rapatriés comme les membres de la Diaspora babylonienne appartinrent au royaume des Achéménides et y vécurent paisiblement. La sympathie ainsi que la force des choses ont donc préparé les Juifs à subir l'influence de la culture perse. Cette influence était d'autant plus facile que le mazdéisme était la religion la plus pure et la plus élevée de l'Orient païen. Par son caractère monothéiste relativement prononcé, par sa haute morale et ses idées eschatologiques, il risquait d'en imposer même aux adorateurs de Jahvé. Or les éléments de la foi juive qui sont beaucoup plus développés après l'exil qu'auparavant, savoir l'angélologie et l'eschatologie transcendante, apparaissent justement à partir de l'époque perse et présentent sans conteste des ressemblances avec les doctrines analogues du parsisme.

Cela étant, nous ne devons pas nous étonner que la tendance aujourd'hui commune à nier l'originalité des institutions et idées religieuses d'Israël ait conduit bien des historiens à recourir au parsisme pour expliquer le judaïsme. Tout juste pourrait-il être question de doctrines de second plan. Mais, sur ces points mêmes, un nombre toujours croissant de critiques restreignent à un minimum la pénétration du mazdéisme. On est en droit d'affirmer que les nouvelles idées juives peuvent très bien être dues à un développement des principes propres au judaïsme et que les ressemblances s'expli-

quent par une évolution parallèle des deux religions, partant du même fond monothéiste.

La seule culture avec laquelle Israël ait été en contact sérieux est l'hellénisme. En effet, le résultat durable de l'expédition d'Alexandre en Asie fut l'hellénisation de l'Orient. Celui-ci avait été jusque-là fermé à toute influence de l'Occident. Alexandre y répandit partout la langue et la civilisation grecques. Son armée fut suivie de troupes de colons helléniques qui s'établirent dans les différents pays conquis, principalement dans les nombreuses villes — leur chiffre est évalué à soixante-dix — fondées par lui et organisées à la grecque. Son œuvre fut continuée par ses successeurs. Malgré la haute antiquité et la remarquable perfection de sa culture, l'Orient fut profondément transformé. Plus encore que par le glaive grec, il fut dominé par son esprit.

Le flot de l'hellénisme atteignit aussi les Juifs, ceux de Palestine comme ceux de la Diaspora. Les livres des Macchabées attestent dans quelle large mesure, au commencement du IIe siècle avant notre ère, la civilisation grecque était répandue dans la Terre Sainte, surtout à Jérusalem. Mais le judaïsme palestinien, tout en étant fasciné par elle, lui opposa, dans le domaine religieux, la résistance la plus énergique. D'autre part, les sages, bien que convaincus de la supériorité des doctrines juives, ne pouvaient que s'intéresser aux pensées des philosophes grecs. On en trouve la preuve dans l'Ecclésiaste, qui respire sensiblement l'atmosphère hellénique. Pourtant il n'est guère redevable à l'hellénisme que de la forme extérieure. Mais plus tard, surtout après la chute de Jérusalem, les scribes devinrent de plus en plus exclusifs vis-à-vis de la sagesse hellénique. Seul fait exception l'historien Flavius Josèphe († peu après 100 après J.-C.), qui, de Pharisien outrancier, devint le favori des empereurs et le partisan enthousiaste de l'hellénisme.

Si les Juifs de Palestine même ont subi l'influence grecque, à plus forte raison devait-il en être ainsi chez ceux de l'étranger. Leurs colonies les plus florissantes se trouvaient justement

dans les deux centres de l'hellénisme oriental, l'Égypte et la Syrie; elles étaient en outre assez nombreuses en Grèce et en Macédoine. Déracinés du sol natal pour être transplantés en plein milieu grec, ces Juifs ne pouvaient pas ne pas être imprégnés de la civilisation hellénique. Aussi ces hellénistes forment-ils un judaïsme a sez différent de celui de leurs co-religionnaires palestiniens. Le grec devient leur langue maternelle et, pour lire la Bible, ils ont besoin d'une traduction : de là est née la version dite des Septante (II^e-III^e siècle avant J.-C.). « Lorsque je vins en Égypte et y séjournai, dit le petit neveu du Siracide, je trouvai une différence de culture intellectuelle qui n'était pas petite ».

En même temps, à Alexandrie surtout, les Juifs hellénistes produisirent une riche littérature, aujourd'hui en majeure partie perdue, où ils s'appliquaient, tout en choisissant leurs sujets principalement dans la Bible, à imiter les historiens et les poètes de la Grèce. Ils étudièrent aussi la philosophie grecque et se virent amenés à la mettre en harmonie avec leur foi. Néanmoins ces hellénistes restaient, eux aussi, entièrement Juifs. Même les plus libéraux ne prétendaient pas du tout abandonner la Loi : ils ne se servaient de l'hellénisme que pour donner à leur patrimoine intellectuel une forme plus moderne, qui le rendrait accessible et attrayant au monde grec.

Suivant la mesure de l'assimilation qui en résulta, on peut distinguer deux tendances. Les uns, représentés par Philon, sensiblement contemporain du Christ, mélangent tellement la philosophie grecque et la doctrine juive qu'un nouveau système en surgit. Les autres, comme l'auteur de la Sagesse, qui semble être le dernier livre inspiré de l'Ancien Testament, se contentent de présenter les croyances révélées sous un vêtement grec, en y amalgamant tout au plus quelques points secondaires de philosophie.

Pas plus que le judaïsme palestinien, le judaïsme hellénique n'a donc souffert de l'influence de l'hellénisme : il en a, au contraire, profité. Plus tard, il s'y montre hostile non moins

que la juiverie palestinienne, comme le prouve l'ostracisme porté après l'an 70 contre la version des Septante. Dans la Diaspora également, le rabbinisme prédomina de plus en plus et donna au judaïsme cette caractéristique qu'il devait garder dans tous les lieux et à travers tous les temps.

Cette attitude de religiosité fermée contraste avec l'esprit accueillant et apostolique dont faisait preuve l'Église naissante. Aussi le judaïsme avait beau d'être fier de son passé. Il avait laissé passer l'heure de la promesse : c'est désormais au christianisme qu'appartient l'avenir.

BIBLIOGRAPHIE

A. CAUSSE (prot.), *Les dispersés d'Israël*, 1929; J. VANDERVORST, *Dispersion ou Diaspora*, dans *Dict. de la Bible, Suppl.*, t. II, 1934, col. 432-445; A. BLUDAU, *Juden und Judenverfolgungen im alten Alexandria*, 1906; H.-I. BELL, *Jews and Christian in Egypte*, 1924; J. JUSTER, *Les Juifs de l'empire romain*, 1914; J.-B. FREY, *Les communautés juives à Rome aux premiers temps de l'Église*, dans *Recherches de science religieuse*, 1930, p. 269-297; 1931, p. 121-168; Ch. GUIGNEBERT (rat.), *Des prophètes à Jésus : Le monde juif vers le temps de Jésus*, 1935.

J. SCHEFTELOWITZ, *Die altpersische Religion und das Judentum*, 1920; J. REINACH, *L'hellénisation du monde antique*, 1914; J. KAERST, *Geschichte des Hellenismus*, t. I-II, 1917-1926.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5
BIBLIOGRAPHIE 7

INTRODUCTION. — *Cadre de l'histoire d'Israël.*

I. — Cadre géographique. 9
II. — Cadre chronologique. 13

PREMIÈRE PARTIE

DES ORIGINES A MOÏSE

CHAPITRE PREMIER. — *Période archaïque de l'Ancien Orient.*

I. — Sumer et Akkad. 21
II. — Assur 25
III. — Débuts de l'empire hittite; fin du premier empire babylonien . 27
IV. — La plus ancienne Égypte 27

CHAPITRE II. — *Les Patriarches.*

I. — Données bibliques. 31
II. — L'histoire patriarcale devant la critique 38

CHAPITRE III. — *L'Ancien Orient au IIe millénaire.*

I. — Migrations de peuples 45
II. — L'Égypte sous le *nouvel empire.* 47
III. — Apogée de l'empire hittite. 50
IV. — L'Assyrie et la Babylonie. 52

CHAPITRE IV. — *Israël en Égypte et l'exode.*

I. — Les faits. 54
II. — Positions de la critique. 55
III. — La question de date 66

DEUXIÈME PARTIE

DE L'ENTRÉE DES ISRAÉLITES EN CANAAN JUSQU'A L'EXIL

CHAPITRE PREMIER. — *Josué.*

I. — Conquête et partage du pays 73
II. — Problèmes critiques 75
III. — La nouvelle situation d'Israël 77

CHAPITRE II. — *Les Juges.*

I. — Caractère général de l'époque 83
II. — Les grands Juges. 85

CHAPITRE III. — *Commencements de la royauté.*

I. — Samuel et l'institution de la royauté. 92
II. — Règne de Saül 96

CHAPITRE IV. — *Règne de David.*

I. — Succès militaires 100
II. — Fautes et malheurs 102
III. — Physionomie religieuse. 104

CHAPITRE V. — *Règne de Salomon.*

I. — Œuvre politique 106
II. — Sagesse personnelle et administrative 107
III. — Construction du temple 108
IV. — Ombres et menaces. 111

CHAPITRE VI. — *Depuis le schisme jusqu'à la dynastie d'Amri.*

I. — La scission et ses suites 113
II. — Roboam et Jéroboam; guerres fratricides. 115
III. — Amri et Achab. 116
IV. — Le prophète Élie. 118
V. — Les derniers Amrides; Josaphat de Jérusalem. 121

CHAPITRE VII. — *De Jéhu à la chute de Samarie.*

I. — Révolte de Jéhu et ministère d'Élisée 123
II. — Athalie 124
III. — Démêlés avec Damas 125
IV. — Apogée des deux royaumes. 127
V. — Fin de Samarie. 128

CHAPITRE VIII. — *Isaïe et son temps.*

I. — Isaïe 131
II. — Règne d'Achaz. 132
III. — Règne d'Ézéchias. 133

CHAPITRE IX. — *Le royaume de Juda pendant l'apogée de Ninive.*

I. — Règne impie de Manassé. 137
II. — Expansion triomphale de l'empire assyrien : Asarhaddon . . . 138
III. — Expansion triomphale de l'empire assyrien : Assurbanipal . . 139

CHAPITRE X. — *Le royaume de Juda pendant le déclin de Ninive.*

I. — Réforme religieuse de Josias 142
II. — Chute de l'empire assyrien. 145
III. — Politique malheureuse de Josias. 147

CHAPITRE XI. — *Fin du royaume de Juda ; apogée de l'empire néo-babylonien.*

I. — Renaissance de Babylone sous Nabuchodonosor. 149
II. — Les derniers rois de Juda; Jérémie 150
III. — Chute de Jérusalem. 152

TROISIÈME PARTIE

DE L'EXIL A LA FIN DE L'ÉTAT JUIF

CHAPITRE PREMIER. — *L'exil.*

I. — Situation sociale des exilés. 157
II. — Régénération religieuse 159
III. — Conquête de Babylone par Cyrus. 160
IV. — L'empire perse. 163

CHAPITRE II. — *Restauration de l'État juif.*

I. — Premier rapatriement sous Zorobabel 165
II. — Œuvre d'Esdras et de Néhémie. 167
III. — Questions critiques 169
IV. — Destinées des Juifs sous l'empire perse 170

CHAPITRE III. — *Constitution du judaïsme palestinien.*

I. — La vie sous la Loi 173
II. — Problèmes critiques. 174
III. — Rôle du sacerdoce 176
IV. — Institution des scribes. 179

CHAPITRE IV. — *Période grecque.*

I. — D'Alexandre jusqu'à Antiochus Épiphane 181
II. — Les guerres macchabéennes 184
III. — La dynastie asmonéenne. 188

CHAPITRE V. — *Période romaine.*

I. — Les derniers Asmonéens et la dynastie hérodienne. 194
II. — Les procurateurs de la Palestine et la guerre juive. 197
III. — Les dernières insurrections. 199

CHAPITRE VI. — *La Diaspora.*

I. — Développement et étendue. 201
II. — Situation politique et sociale 204
III. — Situation religieuse 205
IV. — Propagande auprès des païens 207
V. — Influence du milieu païen 209

TABLE DES MATIÈRES 214

FIN